
3 1761 07936850 2

LETTRES

À UNE

DAME BLANCHE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Bibliothèque Charpentier :

THÉATRE : *Tome I :* Lysistrata. — Eux ! — Folle entreprise. — Éducation de Prince.

Tome II : Amants. — La Douloureuse. — L'affranchie.

Tome III : Georgette Lemeunier. — Le Torrent. — La bascule.

Tome IV : L'Autre danger. — Le retour de Jérusalem.

Tome V : L'escalade. — Paraître. — La vrille.

Tome VI : La patronne. — Le ménage de Molière.

En collaboration avec Lucien Descaves :

La clairière.
Oiseaux de passage.

Éditions Georges Crès et Cie :

La Parisienne et la guerre.
L'Impromptu du paquetage.
Après.

LETTRES
A UNE
DAME BLANCHE

PAR

MAURICE DONNAY

de l'Académie française.



PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE

5, RUE CHRISTINE, 5

1917

Quatrième mille

PREMIÈRE LETTRE

PREMIÈRE LETTRE

29 novembre 1915.

Vous voilà donc installée, chère madame et amie, dans votre hôpital, sur la côte bretonne, devant les sept îles, et vous m'écrivez que vous êtes tout à fait heureuse, au comble de vos vœux. Cela va rassurer quelques-unes de vos amies. J'ai rencontré hier votre belle cousine Clotilde, sous les arcades de la rue de Rivoli : elle descendait de son auto et allait prendre le thé chez Rumpel, avec les dames du comité de l'œuvre des Désœuvrées dont elle est la présidente. Elles ont rendez-vous, chaque soir, entre cinq et six heures, dans un thé différent. Quelle sujétion ! Nous avons échangé quelques paroles, sous ces arcades ; quand je dis échangé, vous entendez bien que

votre cousine a parlé tout le temps ; mais elle a parlé de vous ; elle vous adore, elle vous admire ; mais elle trouve que vous avez eu « une drôle d'idée » de vous faire infirmière après quinze mois de guerre, que c'est une véritable folie d'avoir choisi, pour vous y enfermer, un hôpital dans un lieu sauvage à cinq cents kilomètres de Paris et de vos amis ; elle assure que vous ne vous habituerez jamais et elle prévoit que vous « lâcherez » bientôt. Quant à elle, elle avoue franchement qu'elle n'a pas le goût de l'exil et nulle prétention à accomplir des actes exemplaires et difficiles ; elle se contente de son œuvre des Désœuvrées, à laquelle elle se dévoue d'ailleurs tout entière et qui lui prend tout son temps. Ayant dit ces choses, elle s'est aperçue soudain qu'elle mourait littéralement de froid, malgré ses fourrures, et elle est entrée précipitamment dans la maison de thé où l'attendaient la vice-présidente, la secrétaire et la trésorière.

Alors, je suis rentré chez moi. C'était l'heure exquise ; le jour finissait ; déjà, dans les rues, sur les boulevards, les réverbères commençaient à ne

pas s'allumer ; bientôt la nuit vint, nuit étoilée, et comme on regarde souvent le ciel en ces temps-ci, une étoile plus grosse, plus brillante et qui semblait plus rapprochée que les autres attirait l'attention des passants qui se demandaient : astre ou avion ?

J'étais furieux de n'avoir pas pu répondre à votre belle cousine, en ce qui vous concernait. Et je songeais aux circonstances dans lesquelles vous prîtes votre résolution et dont j'ai été témoin. C'était à la fin d'une belle journée de septembre dernier, en Bretagne ; le soleil se couchait magnifiquement derrière le petit et si grand village de La Clarté, le ciel et la mer semblaient se parer l'un pour l'autre, comme deux amants infinis ; les sept îles, dans une brume rose, puis mauve, apparaissaient comme des îles de rêve sur une plage de sable blond ; des jeunes filles jouaient ; elles se renvoyaient une balle avec des raquettes ; on ne distinguait pas leurs visages, mais elles se découpaient souples et gracieuses, sur le ciel changeant, et l'on songeait à Nausicaa et à ses compagnes. Un angélus tintait ; rien ne manquait à l'émotion de ce

spectacle, et l'on pensait que rien n'était plus beau que ce paysage de France... et que la France. On oubliait presque, dans cette harmonie, qu'il y avait la grande guerre ; mais, dans le moment qu'on échappait à l'obsession, une auto grise passait, avec la croix rouge : un soldat au volant conduisait à la ville un major et une jeune sœur à la douce figure sous ses voiles noirs ; ou bien c'étaient, sur la route, des soldats blessés, mutilés, manchots ou boiteux ! Cependant d'un hôtel transformé en hôpital, au bord de la mer, deux infirmières sortaient ; leur cape sur le bras, toutes blanches dans le crépuscule, elles montaient une côte assez longue et rapide d'un pas cadencé, décidé, allongé ; quand elles passèrent auprès de nous, nous vîmes qu'elles étaient toutes jeunes et que leur visage rayonnait de santé et de cette gaieté que donne une noble tâche accomplie : tout leur être respirait le devoir. Et, quand elles eurent passé, vous avez dit : « Décidément, en rentrant à Paris, je suivrai des cours. » Ainsi deux filles de la plus active et tangible charité, la beauté de l'heure, la double mélancolie d'un beau jour

et des beaux jours qui finissaient, tout cela collabora à votre décision. La volonté, vous l'aviez depuis longtemps, mais vous n'aviez pas encore agi.

Vous n'étiez pas restée pourtant inactive. Dès les premiers jours de la guerre, vous vous êtes occupée de cent façons : vous avez trempé et distribué des soupes ; tout l'hiver dernier, vous avez tricoté, tricoté, tricoté ! Au printemps, vous avez chanté pour les blessés ! Vous êtes une marraine nombreuse et diverse ; votre bourse est ouverte à toutes les œuvres. Mais tout cela ne satisfaisait pas votre désir de servir, votre ambition de vous dévouer. Quoi que vous fissiez, comme dans le vieil opéra-comique cher à nos pères, une dame blanche vous regardait (c'est très gênant) ; et c'était la dame blanche que vous vouliez être qui vous regardait ainsi. Si la délibération dura si longtemps en vous, c'est que l'obstacle était en vous ; il était votre nature même. Vous avez une sensibilité délicate et profonde, vous êtes une consolatrice incomparable ; mais par l'excès de votre sensibilité et de votre imagination, vous ne pouvez pas, ou plutôt, car il faut parler au passé,

vous ne pouviez pas supporter la vue des blessures, des plaies, du sang, de la chair meurtrie, déchiquetée, béante. Vous avez un courage véritable ; mais quand vous lisiez que des infirmières étaient restées auprès de leurs blessés, dans des ambulances arrosées par les obus, vous les enviiez moins d'avoir été héroïques que de pouvoir faire des pansements. Même devant les planches d'anatomie où sont représentés le réseau des veines et des artères, les muscles et les différents organes et viscères, vos nerfs devenaient lâches ; vous n'aviez plus la force de serrer les poings, et c'est dans ce sens que vous disiez de vous-même que vous n'étiez pas une femme d'intérieur.

Eh ! bien, vous avez vaincu tout cela, vous avez triomphé de vous-même ; l'amour de la patrie, la reconnaissance pour nos soldats ont fait ce miracle. Voilà pourquoi vous êtes infirmière après quinze mois de guerre ; mais il n'est jamais trop tard pour mieux faire. Et puis, bien des dames blanches sont fatiguées, à bout de forces ; d'autres meurent : il faut qu'il s'en forme de nouvelles pour les remplacer. Par un senti-

ment de gratitude, vous avez voulu servir dans l'hôpital d'où nous avions vu sortir, un des derniers beaux soirs du dernier été, deux jeunes infirmières dont le charitable éclat vous avait, en quelque sorte, éclaboussée. Et voilà pourquoi vous êtes à cinq cents kilomètres de Paris et de vos amis. Et vous vous habituerez et vous ne lâcherez pas : vous tiendrez, je le jure. Voilà tout ce que j'aurais dit à votre belle cousine, si elle n'était pas entrée aussi précipitamment dans l'établissement où prendre le thé, avec la vice-présidente, la trésorière et la secrétaire. Alors, n'ayant pas pu le lui dire à elle, je vous le dis à vous qui le savez aussi bien que moi. Inconséquence tout académique. Ainsi, quand nous recevons un nouveau confrère, nous lui apprenons volontiers certains détails de sa vie qu'il est censé ignorer : « Vous êtes né, Monsieur, en 1859, à Paris ; par votre grand-père gascon, par votre mère vendéenne, vous réunissez en vous deux races, deux tempéraments, etc., etc., etc. »

Veuillez lire ici, chère madame amie, mes affectueux sentiments et respectueusement dévoués.

DEUXIÈME LETTRE

DEUXIÈME LETTRE

6 décembre 1915.

« Surtout, donnez-moi des nouvelles de Paris! » Je tâcherai à vous contenter, chère madame amie; mais, aujourd'hui, ce seront des nouvelles mouillées. Toute la semaine dernière, il a plu. Mauvais temps pour les personnes qui réagissent mal à l'humidité, pour les âmes rhumatisantes qui sentent plus ou moins leurs douleurs selon la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère. Ah! que la vie est donc barométrique! Mon cher ami Alphonse Allais, que je regrette que vous n'ayez pas connu, que vous auriez aimé comme la princesse Elsbeeth aimait Fantasio, mais un Fantasio normand, scientifique et flegmatique, Alphonse Allais, un jour qu'un

camarade blessé par le cruel amour lui contait sa peine plus amère « par un sacré temps de chien qui vous crottait le cœur comme un barbet », lui répondit, compatissant :

— Ah ! oui, il vaudrait mieux du sec !

Il vaudrait mieux du sec, c'est bien ce qu'on pense au front et à l'arrière ; c'est ce que je me suis répété toute la semaine, en suivant les trottoirs luisants, en traversant les chaussées grasses. Il pleut, il pleut, et l'on songe à nos pauvres soldats qui reçoivent toute cette flotte, comme ils disent. Encore, lorsque soi-même on est dehors, on a la compensation de recevoir un peu de cette flotte commune ; on peut même faire du stoïcisme, s'astreindre à ne pas prendre le tramway ni le métro. Je connais une vieille dame qui fait ainsi, dont le petit-fils est en Argonne. Mais quand on est chez soi, bien à l'abri, c'est alors qu'on souffre le plus. La pluie tombe toujours, droite, lourde, serrée, c'est un crépitement mou sur le zinc du toit. Et la pensée va vers ceux qui sont dans les tranchées, dont les vêtements sont traversés, qui glissent et enfoncent dans la boue. La

pluie et la guerre, c'est trop. Il vaudrait mieux du sec. Enfin, il pleut aussi pour les Boches.

Notre amie, la charmante Mme Mairieux, a donc eu une bonne idée d'envoyer à ses filleuls, au commencement de la mauvaise saison, de bons sacs de couchage en toile imperméable. Un de ses poilus, pour la remercier, lui a envoyé, sur une carte, le portrait de sa femme et de ses quatre enfants dont l'aîné a neuf ans. Le dernier, un gros garçon, est dans les bras de sa mère, femme jeune encore mais vieillie par le travail et la maternité. Une femme, quatre enfants, voilà ce qu'il laisse au village. Et ses lettres naïves sont pleines de patience et de courage. Il a été proposé, cet été, pour la croix de guerre, et il écrivait : « Vous serez sans doute contente de connaître mon acte d'héroïsme. » Ah! combien il a raison d'écrire ainsi et que cette absence de fausse humilité prouve un cœur brave et simple. Ce n'est pas tout : une petite caisse a suivi la carte ; elle contenait de belles pommes de rainette et un petit panier rempli d'échalotes. Certes, elle a reçu bien souvent dans sa vie d'excellentes choses, cette jolie

Madame Mairieux ; les plus gros marrons glacés, les chocolats les plus succulents, les pâtes de fruits les plus fines ne lui ont jamais fait autant de plaisir que ces échalotes. Elle a été émue, et elle les mangera, pas toutes crues, évidemment ; comme elle dit, il faudrait être anthropophage ! Mais dans tous les plats où l'on peut mettre de l'échalote, on en mettra ; sans cela, elle croirait manquer de reconnaissance ; elle a fait ses recommandations à sa cuisinière. Enfin, elle s'arrangera. Seulement, elle va donner quelques dîners, pour ne pas être toute seule, vous comprenez, et pour que ça aille plus vite.

On ne dîne guère en ville, ces temps-ci ; Paris est noir, le soir, et, quand il pleut, les chauffeurs de taxis montrent du caractère. Si des Parisiens se réunissent autour d'une table, ils ne parlent pas théâtre : ils n'échangent pas ces potins de garçonnières, d'alcôves, de coulisses, de guignol, de plateau, de foyer et de loges qui, avant la grande guerre, faisaient, dans beaucoup de maisons, le fond de la conversation. J'ai dîné, l'autre soir, chez une de nos plus célèbres comédiennes que

les Parisiens adorent parce qu'elle a autant d'esprit dans le naturel que de naturel dans l'esprit. Au fait, puisqu'il n'y a que vous qui lirez cette lettre, et que vous l'avez deviné, je peux bien vous dire que c'est Jeanne Granier.

Après le dîner, on est monté dans l'atelier.

Il y avait là une chanteuse, fille d'Albion, et deux comédiennes. La chanteuse a raconté qu'elle était allée voir, il y a quelque temps, son ami dans les tranchées. Elle a chanté pour sept mille poilus qui revenaient de se battre. Elle a passé deux nuits dans une cagna ; elle a couché au milieu des hommes, sous les bombes, avec les rats. Mais elle ne craint ni les rats, ni les bombes, ni les hommes. Elle n'a pas eu froid aux yeux : aux pieds seulement. Coiffée d'un calot, vêtue d'un long et large caoutchouc, elle n'avait l'air ni homme, ni femme : on ne savait pas ce que c'était. Un matin, comme il n'y avait pas d'eau naturelle, elle a fait sa toilette avec un litre d'eau de Cologne pure. On dirait un trait d'ivrognerie. Elle a eu « une bonne petite chance » : une balle qui lui a passé dans les cheveux, frisant la tempe, prrr...t ! Elle raconte

tout cela en riant. Pour elle, comme pour ses compatriotes, la guerre est un sport. *Fine sport !* C'est une Anglaise.

Une des comédiennes, grande, brune, est allongée dans un divan profond comme un tombeau. Elle ne dit rien ; elle écoute. Elle est la marraine d'une douzaine de filleuls qu'elle a connus dans les ambulances, et avec qui elle entretient une correspondance vive et animée. Ils lui écrivent des lettres pleines d'une admiration naïve et d'un respect passionné. Elle est la dame de leurs pensées, la princesse lointaine pour qui ces braves veulent être encore plus braves, ces héros encore plus héros. Douze filleuls, épars de la mer aux Vosges, comme disent les communiqués. Chacun possède un portrait d'elle ; chacun se bat pour la France et pour elle. Ainsi, cette actrice crée de la chevalerie aux tranchées. Ici, elle dit des vers dans les hôpitaux, dans les ambulances, dans les matinées pour les œuvres. Elle choisit les poésies sentimentales et aussi les poèmes où le Kaiser est traité, à juste titre, de bandit.

L'autre comédienne que l'on appelle le martin-

pêcheur, semble un oiseau avec ses ailes bleues dans la tourmente. Elle a un fils qui est en Argonne et elle tremble jour et nuit pour lui. Toutes ses pensées sont comme un sensible feuillage qui frissonne en elle, à la moindre brise. Elle avait une jolie situation : mais elle a été obligée de réduire son train : elle ne se commande pas de robes, elle prend le métro, etc. ; son portefeuille contenait de ces bonnes valeurs rastaquouères qui ne détachent pas de coupons. En revanche, sa fille vient de détacher un poupon. La jeune grand'mère s'est réjouie pour la repopulation que ce soit un garçon, et elle élève son petit-fils pour la classe 19.. en espérant toutefois que la guerre sera finie à cette époque, et même que les guerres seront finies. Elle ne peut pas supporter les alarmistes, les pessimistes ; elle leur défend de lui raconter leurs imbécillités. Un fils en Argonne, une vie simple, une confiance inébranlable, ce martin-pêcheur sert à sa façon.

On a surtout parlé tranchées, zeppelins, sous-marins. Pourtant, le matin même, on avait lu dans les journaux que trois directeurs de nos théâtres subventionnés avaient dû choisir

entre leurs fonctions directoriales et leurs attributions militaires. Il n'entre pas dans la pensée du général Galliéni qu'on puisse être en même temps Officier d'État-Comique et directeur d'Opéra-Major, à moins que ce ne soit le contraire. Vous entendez d'ici, en d'autres temps, les propos à ce sujet : on n'aurait parlé que de ça ! Mais que je suis bête ! En d'autres temps, le cas ne se serait pas présenté ; la question ne se serait pas posée.

Je viens de la Sorbonne où l'on donnait la huitième Matinée nationale de cette saison 1915-1916. Je vous écris un peu à bâtons rompus, mais c'est le genre qui veut ça. Vous rappelez-vous la première de ces Matinées nationales à laquelle nous assistâmes l'année dernière ? Comme ce fut poignant ! Artistes et spectateurs, tous pleuraient ; tous communiaient dans *la Marseillaise*. Les nerfs étaient tendus, les cœurs exaltés, les âmes pensives. C'est que Paris, au mois de décembre dernier, était tout frémissant encore du danger qu'il avait couru, tout vibrant des alarmes qu'il avait traversées. Il n'y avait pas bien longtemps que des taubes avaient encore survolé la capitale et

même que l'un de ces vilains oiseaux avait souillé Notre-Dame ! Alors, en même temps qu'on s'émerveillait de l'endurance, de la gaieté, de l'héroïsme de nos soldats, on flétrissait les crimes allemands, les atrocités allemandes.

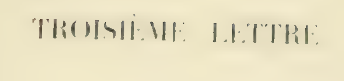
Il semble qu'on en parle moins : j'estime qu'on a tort : il ne faut pas les oublier, il ne faudra jamais les oublier. Le sujet est loin d'être épuisé et, par d'innombrables et d'innommables forfaits, nos ennemis se chargent, à chaque instant, de nous rafraîchir la mémoire et l'indignation.

Il y a un an, à pareille époque, Paris était plein de réfugiés de la Belgique et de nos départements envahis, à qui il s'agissait de procurer un abri, des vêtements, du pain. On organisait des secours pour toutes sortes de misères ; de tous côtés, les œuvres charitables se créaient ; on faisait de louables efforts pour la reprise du travail, de la vie. D'avoir échappé tous au même danger, il s'était formé entre tous une solidarité, une mutualité, une bonne volonté, une cordialité. Heures inoubliables, profondes et délicates, graves et charmantes. Paris était vraiment très bien ; il l'est

encore, il le sera toujours ; mais la vie a repris, — c'est ce qu'on voulait, — dans la plupart de ses manifestations, avec toutes ses couleurs et ses nuances.

Et puis, après quinze mois de guerre, à l'arrière comme au front, il y a de l'accoutumance, de l'entraînement. Même, nous nous accoutumerions trop, si, à certains moments, des événements plus pathétiques dans le drame continuel que nous vivons depuis quinze mois, ne venaient secouer notre habitude. Mais Paris est un être psychologique : ne dit-on pas l'âme de Paris ? Il est un et identique ; il est toujours Paris ; seulement, nous l'observons à un autre moment de la durée. Il suit son évolution sur la ligne de la confiance et de la sécurité. M. Bergson vous dirait tout cela mieux que moi. Mais je termine ma lettre, afin qu'elle parte tout à l'heure par le courrier et que vous l'ayez mardi. Vous avez eu la gentillesse de me mander que vous y comptiez.

Veuillez lire ici, chère madame amie, mes sentiments respectueusement affectueux et tout dévoués.



TROISIÈME LETTRE

TROISIÈME LETTRE

13 décembre 1915.

Je vous écris, chère madame amie, à la campagne, dans le sensible Vexin où je suis venu passer deux jours pour fêter la croix de guerre de mon jardinier, qui est ici en permission. Ce brave Louis s'est conduit comme un héros ; il m'a raconté avec la plus grande simplicité et la plus vraie modestie comment cela s'était passé. C'était une nuit, vers minuit ; dans la journée, son escouade *leur* avait pris un bout de tranchée. Tout paraissait tranquille ; ses hommes couchaient sur leurs positions. Mais le caporal Louis, qui ne dort jamais que d'un œil et tient l'autre, le bon, ouvert, vit quelque chose remuer chez l'ennemi. Il partit à la découverte et, tout à coup, se trouva seul, en

face de six Boches qui s'apprêtaient à balancer des grenades. Il en a abattu deux, et les autres ont couru. « Ah ! monsieur, ils étaient dans les choux ! » Que vouliez-vous qu'il fît contre six ? Louis fait une réponse qui ne paraîtrait pas banale au vieil Horace lui-même. Et dire que mille grandes petites actions de ce genre se passent journellement sur le front, même les jours où le communiqué n'est pas en train, où les bonnes gens de l'arrière disent négligemment : « Il n'y a rien dans le communiqué ! » Si Plutarque et Corneille revenaient, ils seraient émerveillés. Le « qu'il mourût ! » c'est très beau ; mais le « debout les morts ! » n'est pas mal non plus.

Il pleut, pour changer, et le vent gémit et hurle tour à tour. Grande pluie, grand vent, grande guerre, décembre aux jours courts, il y a des tristesses si complètes qu'on finit par s'en enivrer. Et puis, il faut venir de temps en temps à la campagne, pour savoir où l'on en est moralement. Paris même en ces temps-ci est bien agité ; trop de choses vous distraient. On ne vit pas du temps, mais de la poussière du temps : le temps semble

vous arriver à travers un pulvérisateur. A chaque heure paraît un journal ou bien arrive un courrier ; le téléphone n'arrête pas, les pneumatiques vous harcèlent comme des mouches bleues. A la campagne, on a la continuité des heures pour se recueillir et faire oraison.

On y retrouve sa bibliothèque et, naturellement, ce sont les livres qu'on a laissés dans la maison des champs dont on a le plus besoin et qu'on regrette de ne pas avoir sous la main, quand on est à la ville. Je m'étais bien promis, cette fois, de relire un vieux livre sur cette Bretagne où vous êtes ; j'y ai couru dès le premier soir : mais, à côté du vieux livre, il y en avait un petit auquel je ne pensais pas et, naturellement, c'est celui-là que j'ai pris. Ce sont les *Pensées choisies* du P. Lacordaire, extraites de ses œuvres et publiées sous la direction du P. Chocarne.

Une personne pieuse me l'avait envoyé l'été dernier ; je l'avais feuilleté, je l'avoue, avec tiédeur. Je l'ai lu : il y a des pensées admirables, et ce Dominicain qui vivait dans l'orage de l'esprit est souvent un prophète. Que dites-vous de ce passage :

« Si le présent ne réclame pas le secours de la
« chevalerie chrétienne, il peut venir des jours
« où les peuples n'en dédaigneront pas la résur-
« rection. Oui, il peut venir des jours où, pour se
« défendre contre l'invasion de la barbarie, l'épée
« vulgaire ne suffira plus, où la science, prise
« dans ses propres inventions, aura besoin de la
« foi et de la charité pour sauver l'honneur et la
« liberté du monde par des armes dont l'ennemi
« restera dépourvu, toutes les autres étant à son
« service, parce que toutes les autres ne
« demandent que de la chimie et des bras. Tôt
« ou tard peut-être, le mal prévaudra par la puis-
« sance physique et il faudra que le bien,
« retrempé à d'autres sources, arbore la croix
« aussi haut que l'épée. »

C'est en 1845 que, du haut de la chaire de Notre-Dame, le P. Lacordaire prononçait ces paroles, comme s'il prévoyait que soixante-dix ans plus tard, un taube, un pigeon messager des barbares, survolerait la basilique et lâcherait sur elle son ordure incendiaire. Paroles prophétiques et qui prennent aujourd'hui tout leur sens. C'est

bien là une de ces illuminations soudaines dont parle Sainte-Beuve. Sans doute les personnes qui sont retenues dans les chaînes de la libre pensée contesteront le sens et la beauté du discours, la hardiesse de vues et l'essor des idées, à cause qu'on parle de Dieu et de la croix.

Pour moi, j'avoue que cela ne me gêne pas. Si je n'aime pas ceux qui, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, affectent un zèle religieux, je n'aime pas davantage ceux qui poursuivent de leurs sarcasmes, de leur ironie, de leur mépris et même de leur haine, les croyants qui ont une foi naïve ou raisonnée, mais véritable. Comme dit un de nos amis : si je ne crois pas en Dieu, qu'Il me garde du moins de l'hypocrisie aussi bien que de l'intolérance. Mais quand on pense librement et libéralement, comment ne pas admirer l'illumination soudaine et cette netteté dans la vision lointaine ? Cette invasion de la barbarie, cette science prise dans ses propres inventions, ces armes ne demandant que de la chimie et des bras, tout y est et nous y sommes en plein.

Mais le prédicateur, le chef d'une milice

blanche éblouissante, prévoit aussi le jour où les peuples ne dédaigneront pas la résurrection de la chevalerie. Chrétienne ou non, nous aimons ce mot chevalerie pour ce qu'il évoque de vaillance désintéressée. Il vient à la pensée de l'orateur, comme le seul s'opposant diamétralement à muflerie. Lacordaire ne connaît pas ce dernier mot, mais il a senti, deviné, prévu la chose. La muflerie, c'est le mal qui prévaut par la puissance physique, c'est la force primant le droit, c'est l'esprit allemand et la kultur allemande.

Garder les pauvres gens pour que les riches ne les puissent pressurer, soutenir les faibles pour que les forts ne les puissent opprimer, fuir tous lieux où s'élaborent la trahison et le faux jugement, honorer les femmes et s'employer à défendre leur droit, garder la foi inviolablement à tout le monde et surtout à ses compagnons, tels étaient les vieux principes de la chevalerie. Ils peuvent encore servir. Et ne l'avons-nous pas vue surgir, cette chevalerie, au sein des nations brusquement attaquées ? Si le roi Ferdinand de Bulgarie est un chevalier félon, le roi Albert de Bel-

gique n'est-il pas le plus pur chevalier? Chevaliers, nos soldats qui combattent depuis seize mois pour la plus juste et plus libre cause; chevaliers, ces Serbes, qui, dans une retraite furieuse, ont défendu leur territoire pied à pied contre trois peuples envahisseurs. Hélas! si l'esprit de chevalerie avait régné dans le monde, les nations qui signèrent les conventions de la Haye n'auraient pas permis qu'on violât la malheureuse Belgique; les peuples balkaniques n'auraient pas laissé écraser la Serbie. Certes, le monde entier ne pouvait pas tirer l'épée; mais la société des nations devait ne pas tirer de traités, ne pas faire du commerce, des affaires avec les espions, les assassins, les incendiaires, les massacreurs de femmes, de vieillards et d'enfants, les bourreaux de cathédrales. Trop de gens se sont dit : « Enrichissons-nous! »

Il y a la civilisation, la morale, l'humanité, l'honneur, et puis il y a l'argent.

Ainsi, le lucre effréné prolonge la guerre abominable. Après la grande guerre, ce sera donc dans tous les pays le devoir de tous les hommes et de toutes les femmes de bonne volonté de former

cette chevalerie du droit, de la justice et de la liberté, afin que de telles horreurs ne se renouvellent pas.

J'ai reçu une grande lettre de Mme de Séranges. Elle est toujours dans ses montagnes, auprès de ses blessés qui l'adorent.

Elle m'écrit qu'à l'hôpital ses meilleurs amis sont un boueux et un romanichel. Elle a auprès d'elle en ce moment son fils de guerre qui a neuf ans : c'est le dernier fils du général de M... dont un autre fils, lieutenant aviateur, vient d'être tué. Notre amie a dû apprendre cette mort à l'enfant. Il n'a rien dit : il est tombé à genoux, en murmurant : « C'est pour la France. » Alors elle l'a pris sur ses genoux et a consolé sa première grande douleur.

Je crois que les femmes feront beaucoup pour la renaissance de la chevalerie.

Veuillez lire ici, chère madame amie, mes sentiments respectueusement affectueux et tout dévoués.


QUATRIÈME LETTRE

QUATRIÈME LETTRE

19 décembre 1915.

Me voici bien embarrassé : vous laissez donc traîner mes lettres, ou en avez-vous égaré quelqu'une ? Une dame m'écrit pour m'inviter à ne plus vous appeler « Chère madame amie ». Ou bien, dit-elle, la personne à qui vous écrivez est pour vous « Madame », ou bien elle est une amie. Dans le premier cas, vous devez lui écrire : Madame ; dans le second cas : Chère amie. Il faut choisir. Cette personne autorise encore : Madame et chère amie ; mais, selon elle, Chère madame amie n'a ni sens ni correction. Qu'en pensez-vous ? C'est une question assez grave, même par le temps qui court.

Dans les premiers jours de la guerre, M. Lavisse

avait écrit un très bel article, mais dans lequel il y avait cet adverbe : « inlassablement ». Cela chagrina fort un lecteur qui préférait qu'on orthographiât « illassablement ». Ce grammairien. mobilisé, écrivit dans ce sens à mon éminent confrère une lettre sans indulgence et sans aménité : « Ah ! vous êtes têtus, vous autres (de l'Académie), avec votre *in*lassable et votre *in*lassablement ! » Du moins, ma correspondante est très polie, bien qu'anonyme.

Et j'ai connu un vieil homme qui était puriste. Sa femme, à son lit mort et pour ne pas l'effrayer, le préparait à l'arrivée prochaine de ses enfants. — « J'ai reçu des nouvelles d'Adèle et de Victor ; il se pourrait qu'ils arrivent. — ...Vassent, rectifia le moribond. — Qu'est-ce que tu dis ? — Vassent, répétait-il. — Ah ! mon Dieu, pensait la vieille dame, c'est la fin..... il déménage. Et, se penchant vers lui, elle lui demandait : — Pourquoi dis-tu « vasse » ? — Il se pourrait qu'ils arrivassent », expliqua le vieux puriste. Et, quelques instants après, il rendit le dernier soupir. Cette préoccupation *in extremis* a sa beauté.

Vous me demandez comment se comporte l'Emprunt de la victoire. Le mieux du monde : il donnera les résultats que les gens sensés attendaient. Dès le début, et avant même que les guichets fussent ouverts, on a annoncé des chiffres surhumains ! Cela tient d'abord à ce que, depuis quelque temps, on a dans les évaluations le zéro facile. Dans cette danse fantastique des milliards, qu'est-ce qu'on risque ? Et puis il y a toujours des personnes qui ont intérêt à gonfler les chiffres outre mesure : elles organisent ou croient organiser ainsi la déception. Elles se trompent lourdement. Les personnes intéressées à ce jeu, ces optimistes méphistophéliques sont toujours des Boches... ou quelque chose d'approchant. En ce moment même, ces gens-là travaillent beaucoup à Paris et de tout leur cœur, dans toute sorte de parties. A chaque instant, on vous cite un cas boche contre lequel, paraît-il, il n'y a rien à faire !

...Ces choses-là sont rudes.
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études

comme dit le sublime pêcheur dans *les Pauvres*

Gens. La France est pleine de pêcheurs, de paysans, d'ouvriers, de bourgeois, de poètes aussi qui ne comprennent pas, faute d'avoir fait, sur certaines questions, des études suffisantes.

J'ai rencontré, l'autre jour, un de mes amis qui sortait de chez son agent de change. Il venait de donner de nouveaux ordres quant à l'Emprunt. Oh ! il ne s'y prenait pas au dernier moment. Dès la première heure, il avait employé tous ses Bons de la Défense, et toutes ses obligations, et tout ce qu'il avait « de liquide ». Mais il trouvait qu'il n'avait pas encore fait assez ; c'est un bon citoyen, un vrai patriote. Il s'était débarrassé d'un gros paquet d'actions de la Banque des Etats-Unis d'Europe, sur lesquelles il perdait évidemment, mais peu importe ! pour souscrire encore à l'Emprunt. Voilà comment il est. Je lui demandai des nouvelles de son fils ; elles sont des plus rassurantes : ce jeune homme vient d'être versé (oh ! sans en perdre une goutte) dans une cohorte de statisticiens. Tout en causant, nous étions arrivés devant une affiche représentant une brave femme qui achète de la rente, tandis qu'un poilu, le

fusil à la main, la désigne à l'admiration et à la reconnaissance nationales. « Cette affiche est belle, dit mon ami, et ce soldat a raison. Moi aussi, je fais mon devoir. » Et il s'en alla, tout plein du plus légitime contentement.

Ne nous frappons pas! Oui, mon ami, comme tant d'autres, fait son devoir; mais il ne faut pas non plus qu'il exagère la beauté de son geste. Surtout qu'il ne prononce pas les grands mots à propos d'une opération aimable et de tout repos, puisque le crédit de la France est réel dans le monde entier. Il fait un placement de père de famille.

Certes l'argent est le nerf de la guerre; c'est même tout un système nerveux. Comme la courtisane Belcolore, la guerre boit l'or et le sang; ce sont ses éléments chéris. Pourtant il n'y a aucune comparaison à établir entre un soldat qui depuis quinze mois est dans les tranchées, qui dure à la dure, qui est toujours prêt à donner sa vie, et un souscripteur qui vient acheter, pour moins de cent francs, cinq francs soixante-dix centimes de rente, sans risquer pour cela une égra-

tignure. Cette affiche est ingénieuse et l'on comprend bien à quelle suggestion l'artiste a obéi.

Mais n'admirez-vous pas que de telles images soient nécessaires, pour la mobilisation du capital, alors que les affiches pour la grande mobilisation des hommes furent si simples, si sobres : un appel précis sous deux petits drapeaux tricolores ; et d'un bout à l'autre du territoire, tous ces hommes, entre vingt et quarante-cinq ans, ont rejoint leur poste !

C'est comme pour l'or. Si vous voulez que je vous dise toute ma pensée (et vous le voulez !), il n'y a pas là de quoi faire de grands bras ni de grands cris. Des gens avertis vous disent qu'il y a encore deux ou trois milliards d'or dans le pays. Ce n'est donc pas cinq milliards, l'indemnité de 1870 ! mais sept à huit milliards d'or qui devraient être dans les caisses de la Banque de France. L'affiche de notre ami Abel Faivre est très ingénieuse, comme tout ce qu'il fait : ce coq gaulois, dont la tête sort du cadre, avec ce bec aigu, menaçant, prêt à crever les yeux du Boche casqué et agenouillé... Nous en goûtons fort le symbole.

Mais il y a longtemps, dès le premier appel, que toutes nos pièces d'or, aux effigies de notre République, de nos empereurs et de nos rois, louis, napoléons, mariannes, auraient dû être tirées du bas de laine ou du bas de soie, de la cachette ou de la cassette.

Vous, madame, dès le mois de mai, non seulement vous avez versé tout votre or, mais, dans un élan véritable, avec un scrupule charmant, vous vous informiez si vous ne deviez pas porter à la Monnaie vos bijoux et de vieilles chaînes de famille. Il n'en était pas besoin.

Mais ne trouvez-vous pas que, alors qu'on exige tout des soldats, pour bien des choses on n'exige pas assez des civils ? Et encore, je dis mal : avec les soldats, on n'a pas besoin d'exiger ; ils s'offrent d'eux-mêmes, ils se donnent tout entiers. Mais si on demande aux civils de faire un petit sacrifice, ou même un petit bénéfice, on prend des précautions, des mitaines, des circonlocutions et des affiches.

Comme j'aime la réponse habituelle, invariable, des Dames blanches, quand on admire

leur dévouement, leur vaillance, leur assiduité, leur douceur. Elles ont soigné tant de héros! Alors, elles répondent : « Ce que nous faisons est tout naturel; en comparaison de ce qu'ils ont fait, c'est la moindre des choses. »

Elles sont trop modestes, vraiment. Mais, le plus souvent, quoi que fassent de bien les civils, et surtout s'ils se contentent d'apporter leur or, de souscrire à l'Emprunt de la victoire, ou de faire sur toute fourniture des gains modérés, oui, en comparaison de ce que font les soldats, ces civils font la moindre des choses.

Me voici bien embarrassé. Comment terminer ma lettre? Tant pis! Chère madame amie, lisez ici mes sentiments respectueux, affectueux et tout dévoués.

CINQUIÈME LETTRE

CINQUIÈME LETTRE

27 décembre 1915.

Je reviens de Suisse, chère madame amie, où je suis allé faire, non pas du ski ou de la luge, comme vous le pensez bien, mais une conférence.

En tout temps, c'est une sensation pénible de traverser une frontière. Les gares frontières ont toujours quelque chose de triste et de dur. Mais, en temps de guerre, le passage de la frontière est plus attristant encore et, comme on est réveillé dans la nuit et qu'on reste une grande heure à Frasne pour la vérification des passeports, une grande heure à Vallorbe pour la visite des bagages, on a tout le loisir de se plonger dans des rêveries politiques, économiques, sociales et humanitaires. A Vallorbe, un employé suisse a enlevé les pan-

cartes : « Méfiez-vous, taisez-vous, les oreilles ennemies vous écoutent. » Parlons donc sans méfiance pour des oreilles neutres, sympathiques ou amies.

Nous traversons le Jura : sapins noirs, pentes couvertes de neige, eaux vertes et rapides, nature sauvage et riante à la fois. On est distrait, un moment, de ses pensées obsidionales, puisque la caractéristique de cette longue guerre de tranchées, sur notre front, c'est qu'elle est un long siège de part et d'autre, un siège réciproque et parallèle. On voudrait tremper son âme, pour la rafraîchir, dans ce paysage d'hiver, comme on voudrait tremper ses mains, quand on a la fièvre, dans l'eau glacée. Nous avons aussi en France, loin de la guerre, de beaux pays, avec des sapins noirs, de la neige, des eaux vertes et rapides; mais la nature elle-même, la nature indifférente, est différente dans un pays où il n'y a pas la guerre.

Vous connaissez Lausanne ; cette ravissante et originale ville échappe aux habituelles classifications : elle n'est pas bâtie en amphithéâtre au-

dessus du Léman ; elle ne s'étale pas en éventail au flanc de la colline ; elle n'est pas mollement endormie au fond de la vallée : elle est tout cela à la fois. C'est une impression étrange, amène et douce de se trouver, après une nuit passée en chemin de fer, dans une jolie ville d'un pays qui n'est pas en guerre : cela parait extraordinaire que des gens aillent et viennent, vaquant tranquillement à leurs occupations, à leurs plaisirs. Il y a donc des non-belligérants ? En outre, ces Vaudois ont pour la France de la sympathie qu'ils témoignent, à chaque instant, de la façon la plus charmante et la plus touchante.

Cette sympathie, je l'avais bien sentie, il y a quelques années, quand je fis avec mon cher Lucien Descaves un voyage dans ce canton de Vaud où nous voulions situer le premier acte d'*Oiseaux de passage*. Nous étions descendus à la Croix-de-Luisant, au-dessus de Gimel, dans une modeste pension de famille tenue par une Mme Burnet. La pension de famille était attenante à une modeste ferme. Le fermier, M. Burnet, était député du canton. Je me rappelle un soir

de 14 juillet : on avait allumé sur une pelouse en pente près de la ferme, un feu de joie, autour duquel dansaient les petits Burnet avec des chapeaux rouges. La nuit tombait : en face, de l'autre côté du lac, sur la rive française, des feux d'un rouge sombre s'allumaient sur les Voyrons, sur les différents sommets. La nuit était tout à fait venue ; maintenant, le député Burnet, qui toute la journée avait lui-même chargé son foin sur sa charrette, avec une grande fourche, le député Burnet, assis sur l'herbe, en pantalon de velours marron, sans veste, sans gilet, jouait des airs suisses sur un vieil accordéon ; puis les pensionnaires chantèrent en chœur la *Marseillaise*, ensuite cet air national composé sur les paroles de Henri-Frédéric Amiel quand, vers le milieu du siècle dernier, Neufchâtel était menacé et que les Prussiens se massaient derrière le Rhin : *Sonnez clairons, roulez tambours, flottez drapeaux !*

Ces Vaudois ont trop le sentiment de l'indépendance, ils sont trop jaloux de leurs libertés, pour ne pas être de cœur avec les Alliés qui

défendent tous les grands principes qu'ils chérissent eux-mêmes. Leur vive sympathie pour la France, encore une fois, ils la manifestent à chaque instant, parfois même avec crânerie, malgré le Conseil fédéral qui entend observer une neutralité stricte, du moins cette sorte de neutralité qui s'impose dans un pays en hauteur et où il serait trop facile vraiment de faire battre, comme on dit, quatre montagnes. Et puis, dans d'autres cantons, il paraît que nous sommes moins aimés. Mais, rien qu'à Lausanne nombreuses sont les œuvres suisses qui se sont fondées pour venir au secours des misères que cause la guerre.

On sait avec quel élan, dans toutes les grandes villes, les populations se sont précipitées au passage des trains qui ramenaient en France nos grands blessés ou bien qui rapatriaient les internés civils. Ah ! ces trains d'internés civils ! ils sont passés, chargés de vieillards, de femmes et d'enfants que l'on avait traités comme du bétail. Quoi ? au xxe siècle, on pouvait donc emmener des populations en captivité, comme aux temps de Ninive et de Babylone ? On a beau être neutre, on est clair-

voyant. Et puis, neutralité n'est pas toujours pleutralité. A Zurich, à Lausanne, à Genève, ces Suisses voyaient bien que ces trains de famine et de misère traversaient leur pays toujours dans le même sens, venant d'Allemagne vers la France ; ces trains où l'on voyait des vieillards brisés, des jeunes femmes hâves, des enfants tout nus enveloppés dans un journal ! ces trains ne venaient jamais de France vers l'Allemagne. Tous ces rapatriés parlaient, racontaient. Ces Suisses entendaient mille récits d'horreur. Alors, ils réfléchissaient, comparaient, concluaient. Et, quand passaient les trains qui ramenaient nos grands blessés, c'était un enthousiasme magnifique, une émotion indescriptible, c'était une communion, c'étaient des larmes de pitié, d'admiration et de reconnaissance, oui, de reconnaissance, parce que tous ces Suisses pensaient : « C'est aussi pour nous, pour nous que vous vous êtes battus ; c'est pour que les petites nations ne soient pas écrasées, annexées, bochisées, que vous avez versé votre sang ; vous êtes bien les soldats du droit et de la liberté ! »

On m'a cité mille anecdotes de cœur. Au surplus, lisez *Ce qu'en pense Poterat*, un émouvant roman de M. Benjamin Valloton qui fait, en ce moment, par tous le pays, des conférences au profit de nos soldats aveugles. Ces passages de trains lui ont fourni les plus poignants épisodes de son livre. Partout, les gens du peuple furent émus, pitoyables et généreux. Pour toutes les œuvres qu'elle a créées entre toutes les nations neutres, la Suisse, du moins celle que j'ai vue, m'apparait comme la nation marraine ; c'est là que s'est faite d'abord la mobilisation des consciences, selon la belle expression de M. le professeur Mercier.

La mobilisation des consciences ! elle sera bien nécessaire, indispensable après la grande guerre, la mobilisation générale, mondiale.

Donc je suis venu à Lausanne, après M. le bâtonnier Henri-Robert et mes confrères MM. Boutroux et Brieux, pour faire une conférence au bénéfice de l'*Œuvre de secours aux prisonniers de guerre abandonnés*. Cette œuvre créée dès l'automne de 1914 par un Français, le colonel

Luthard, eut d'abord des commencements difficiles et précaires. Maintenant, elle a pris un grand développement et fonctionne largement : elle envoie à nos prisonniers cinq cents paquets par jour. Des dames, des jeunes filles, des messieurs, des Suisses, des Alsaciens exilés se partagent avec un zèle merveilleux le travail d'écritures, de fiches, de bulletins, d'empaquetage, d'étiquetage, etc. Le colonel Luthard a organisé la division du travail avec une méthode très intelligente. L'œuvre est une jolie ruche où les abeilles sont françaises, anglaises, suisses, grecques, américaines, catholiques, orthodoxes, protestantes, israélites. J'ai connu là un joli type de jeune fille française, active, intelligente, bonne, dévouée et gaie. On l'appelle « la Burette », à cause qu'elle sait mettre toujours la goutte d'huile à l'endroit qu'il faut, au moment opportun. La Burette ! je suis sûr que vous aimerez ce surnom.

En revenant, je me suis arrêté à Genève où j'ai passé quelques heures. J'ai rencontré un Français qui s'est établi dans cette ville depuis trois ans. Je l'ai connu à Paris. Il avait épousé, il y a quelques

années, une Allemande, naturalisée naturellement ; nous avons causé, assez banalement d'abord ; puis il s'est échauffé, épanché. Il m'a raconté les premières semaines de la guerre, dans son ménage, les discussions douloureuses et passionnées, pendant la bataille de Charleroi, la ruée allemande sur Paris, la bataille de la Marne, etc., et comment sa femme, très nerveuse mais toujours orgueilleuse, réagissait aux victoires et aux déboires allemands, tour à tour joyeuse ou agressive, selon le bien ou le mal qui arrivait aux armées du Kaiser. Quel drame entre cet homme et cette femme qui ne sont plus très jeunes, qui s'aiment et ne peuvent aimer la même patrie ! Et, maintenant, ce qui la chagrine et ce qui l'étonne, chose étonnante, c'est de sentir combien ses compatriotes sont haïs. J'ai observé : Mais, c'est qu'il y a de quoi les haïr ! — Alors, il s'est efforcé d'expliquer les Allemands. Il donnait comme principal argument : « Ils sont comme çà. — Ça ne suffit pas. — Ils aiment la patrie d'une façon mystique : en espionnant, en violant, en pillant, en massacrant, ils croient qu'ils servent la patrie. — Raison de plus pour réduire

à l'impuissance ces fous dangereux. » Il disait encore, pour les expliquer : « Ils n'ont point d'âme ; ils sont les rouages d'une formidable machine. — Alors, brisons la machine, et tant pis pour les rouages. »

Enfin, vous imaginez la conversation. Elle fut pénible et encore j'y ai mis de la discrétion, car je comprenais bien que cet homme était très malheureux : à plusieurs reprises des larmes lui sont montées aux yeux et du rouge au visage. Nous nous sommes séparés tristement et je me rappelle qu'un jour, en 1912, cette femme avait prophétisé que de terribles événements se déchaîneraient avant 1915 ! Elle avait dit cela avec un ton de certitude qui me frappe... maintenant !

Veuillez lire ici, chère Madame amie, mes vœux les plus tendres et les plus graves pour la nouvelle année. Vous savez ce que je nous souhaite.



SIXIÈME LETTRE

SIXIÈME LETTRE

3 janvier 1916.

Combien cela durera-t-il encore ? Ce fut la question de chacun à chacun, le samedi 1er janvier, et chacun avait une approximation différente et motivée. Une chose certaine, c'est que tout le monde est bien décidé à aller jusqu'au bout. Ce peuple français si léger, si mobile, ami des nouveautés, fait preuve vraiment d'une belle confiance et d'une belle ténacité. Aucune lassitude ; un désir bien compréhensible que cela finisse : mais que cela finisse en beauté, en sécurité, en solidité. Maintenant, quand ça finira-t-il ? Wilhelm II lui-même n'en sait rien.

Avez-vous lu son petit discours à ses troupes ? C'est un chef-d'œuvre de tartuferie. Il paraît que.

dans leur folie impuissante, du nord au sud et de l'est à l'ouest, les Alliés essayent de mettre la main sur ce qui rend, pour les Boches, la vie digne d'être vécue, c'est-à-dire, j'imagine, la Belgique, la Pologne, la Serbie, l'Alsace, la Lorraine et nos départements du Nord ; et, toujours selon Wilhelm II, notre espérance de vaincre les armées impériales dans un *honnête combat* est enterrée depuis longtemps. En effet, cette espérance, les Boches l'ont enterrée eux-mêmes dans les tranchées ; n'est-ce pas eux qui ont préféré cette longue guerre de taupes aux grandes batailles sous le ciel, avec des charges au pas de course, des escadrons au galop, des drapeaux déployés et des crinières dans le vent ?

Et qu'entend-il par *honnête combat*, ce Kaiser dont les soldats firent marcher devant eux des prisonniers militaires ou civils, des femmes, des enfants, des vieillards ; ou bien, levant les bras en criant : Kamarade ! cachaient ainsi des mitrailleuses toutes prêtes à tirer ; ou bien, etc., etc., etc. ? Et Wilhelm II, naturellement, compte toujours sur l'aide bienveillante de Dieu, sur la pro-

tection de Dieu. Vous le voyez, ils sont toujours ensemble.

On dit que le Kaiser est couvert de furoncles ; sans doute, c'est son vieux bon Dieu qui lui aura envoyé ces gros clous pour le féliciter de ses glorieuses victoires. C'est l'usage dans les Allemagnes. Vous savez comme ils ont traité la statue colossale d'Hindenburg. Le Kaiser avait droit à un traitement impérial, providentiel.

Mais quittons ce pénible sujet. Paris fut fort animé ces jours-ci : les confiseurs et les fleuristes étaient sur les dents et ils n'en revenaient pas d'être aussi achalandés. Il a fait, ce premier jour de l'an, un temps magnifique. Et le soir, il faisait doux comme par une nuit d'été. Le ciel était criblé d'étoiles. — Une nuit à zeppelins, disait une petite femme qui remontait la rue Pétrograd avec un soldat, en regardant le ciel... Puis elle a dit : Le fils Souliot a été tué... puis elle a chanté *Tipperary !* J'ai rencontré vendredi dernier votre belle cousine Clotilde. Elle m'a raconté une histoire impressionnante : son amie Françoise Frauherr avait depuis dix ans une gouvernante qui a élevé ses

enfants ; une perle, mais boche. Mme Fraüherr vient d'être obligée de s'en séparer. L'ère des privations commence, comme disaient, en 1870, ces deux bourgeois en remuant leur café avec un porte-plume pour faire fondre le sucre, parce qu'on avait caché l'argenterie, à l'approche des Prussiens. Oui, la gouvernante était Allemande. Il y a eu des dénonciations ; le monde est méchant ! et l'on a découvert dans la chambre de cette fille une correspondance qui n'était rien moins que tendancieuse. En outre, on soupçonne M. Fraüherr d'avoir des allures bochoïdes. Alors Clotilde a décidé de ne plus voir Françoise qui est son amie d'enfance, qui est, elle, bien Française, née Boutinot, qui a été élevée au Roule, et puis tout. Tant pis ! il y a des exécutions qui s'imposent ; mais Clotilde était bouleversée.

Et vous savez que je n'ai aucune ironie contre Clotilde. Quand je la nommais présidente de l'Œuvre des Désœuvrées, c'était seulement pour vous faire sourire. Vous m'avez écrit à ce propos que je parlais un peu bien à la légère de cette œuvre fort nécessaire. Vous me dites qu'il faut des

femmes pour thés, pour conférences, pour matinées, que toutes les femmes ne peuvent pas être infirmières à la fois ; que, là aussi, il faut des réserves, que la grâce ne peut pas vous toucher toutes en même temps et qu'alors, en attendant la grâce, la fonction, le devoir d'une Clotilde, c'est d'être un des sourires de notre cher Paris. Vous avez sans doute raison. Clotilde et son comité, ajoutez-vous, font leur œuvre, à leur place, à leur moment, comme les Dames blanches font la leur ; vous défendez qu'on en sourie et vous allez la prier de vous agréer comme membre honoraire : voilà qui est fait.

Si je vous entends bien, vous trouvez que j'ai manqué d'indulgence. Ah ! vous pouvez bien, vous, être indulgente, qui vivez dans le grand devoir et dans la grande nature, et dont les journées s'écoulent dans une sublime régularité. Quand vous avez pris la défense de Clotilde, vous veniez d'assister à une opération difficile auprès d'un G. V. C. de la R. A. T., un mineur de Lens, que l'on opérait d'un abcès froid à la poitrine ; on lui a coupé un morceau de côte près du cœur, et c'est

vous qui avez tenu, tout le temps, contre sa peau douloureuse, le petit bassin en forme de haricot. Et, le soir, au bruit de la mer chantante, vous m'avez écrit dans la grande salle auprès de vos lits blancs.

Si une personne comme vous défend Clotilde, c'est qu'elle est défendable. Ou, plutôt, ayant la plus belle vie active et méditative, vous êtes entrée dans cet état de haute compréhension, dans cet état de vertu et d'amour où l'on prononce contre les femmes lapidées par les foules des phrases lapidaires : que celui qui est sans péché...

Clotilde n'en est pas là. Cependant vous avez raison : il ne faut jamais jeter la première pierre ; mais cela ne suffit pas. J'ai connu un homme qui ne jetait jamais la première pierre ; mais il jetait toutes les autres. Mieux vaut, en ce cas, jeter la première : c'est faire preuve parfois d'esprit d'initiative et même de courage. Autrement, c'est faire preuve d'esprit d'imitation, et parfois de lâcheté.

Croyez-moi, je n'ai ni ironie, ni amertume contre Clotilde. Je désirerais seulement qu'elle fût plus « guerre », qu'elle s'intéressât à quelque

œuvre. Oui, que Clotilde ne se contentât pas d'être un des sourires de notre cher Paris, voilà ce que je lui souhaite pour l'année 1916... et les autres. Évidemment, elle est supérieure à une bourgeoise égoïste, avare, sèche, laide, et qui n'aurait pas l'excuse d'être et d'avoir un sourire. Mais c'est précisément parce qu'elle est jeune et belle, qu'elle doit concourir à l'œuvre nationale. Rien n'est plus émouvant, en ces temps-ci, chez les femmes, que la mobilisation de la jeunesse, du charme, de la grâce et de la beauté. Tenez ! il n'est pas rare, à l'heure actuelle, de rencontrer dans nos rues, sur nos boulevards, d'aimables jeunes femmes qui se sont mobilisées pour l'agrément et l'illusion de nos permissionnaires (des célibataires, bien entendu !). Eh bien, elles font mieux que ne rien faire du tout. Vous voyez que je n'ai ni pharisaïsme, ni puritanisme ; je vais même probablement plus loin que vous. Il n'est pas question que votre belle cousine Clotilde fasse la même chose, mais autre chose, mais quelque chose. Cela viendra ; elle trouvera moyen de s'employer, j'en suis sûr. Déjà, l'autre jour, j'ai constaté en elle un changement.

La décision qu'elle avait été obligée de prendre vis-à-vis de Françoise Fraüherr l'avait moralement mûrie. Je l'ai trouvée plus profonde (oh ! non, c'est trop) ; plus grave (oh ! non, c'est encore trop) ; je l'ai trouvée plus sérieuse et d'autant plus charmante.

Je suis bien de votre avis : il faut prendre la vie sérieusement, simplement, pas tristement, et juger avec bienveillance les pensées et les actions d'autrui. Vous êtes « très union sacrée ».

En attendant que Clotilde aille vous rejoindre dans votre hôpital de Bretagne, au bord de la verte mer, veuillez lire ici, chère madame amie, mes sentiments respectueusement tendres et fidèlement dévoués.

SEPTIÈME LETTRE

SEPTIÈME LETTRE

10 janvier 1916.

Que les soirées vous paraissent longues, je n'en doute pas, chère madame amie, quand, après avoir passé une journée à l'hôpital, vous êtes enfermée à Ker-Avvelio, la bien nommée Maison du Vent. Vous écrivez vos lettres ; les journaux de la localité sont vite lus et l'on se perd dans ce réseau de nouvelles et de contre-nouvelles barbelées. Vous ne savez pas quoi lire : les livres intéressants sur la guerre, vous les avez tous lus : vous en voudriez lire qui ne parlent pas de la guerre, pour vous distraire, non dans le sens frivole du mot, mais dans le sens étymologique : vous « tirer » de la guerre. Cependant, le plaisir que vous y prendriez vous paraîtrait sacrilège.

Comment faire ? Vous n'êtes pas la seule à qui pareille chose arrive.

Les soirées sont longues aussi à Paris, quand on reste enfermé chez soi. Le seul remède est de s'imposer, comme une tâche, une lecture qui devient bientôt une habitude et un besoin. Il faut choisir un long ouvrage, un auteur qui soit assez loin dans le temps et assez haut dans l'humanité, pour qu'on ne soit pas tenté d'en vouloir à la littérature de paraître indifférente à ce qui nous occupe, pas plus que nous n'en voulons à l'indifférente nature. Je connais des personnes qui ont adopté ce moyen d'échapper pour quelques heures aux tristesses de l'heure présente. Elles s'en trouvent bien ; celle-ci a pris Plutarque, celle-là Montaigne, une autre Shakespeare, une autre Balzac, etc.

Vous aviez pensé à écrire votre journal ; c'est une excellente idée. Mais vous ne me le montrerez pas ? C'est votre affaire. Vous désespérez d'atteindre à l'émotion d'une Noëlle Roger ? Là n'est pas la question. Ecrivez-le pour vous, votre journal, c'est l'essentiel. Je suis bien de votre avis :

ces *Carnets d'une infirmière* sont un livre admirable. C'est sous l'influence de pareils livres traduits, répandus dans le monde entier, que les peuples finiront par détester la guerre, qu'ils la voudront impossible. Vous savez de quel poids fut dans l'abolition de l'esclavage aux États-Unis le livre de Mrs Beecher-Stowe, cette *Case de l'oncle Tom* qui fit couler tant de larmes. Et c'est peut-être une femme encore qui écrira le beau livre sensible et douloureux qui sera le plaidoyer le plus efficace contre la guerre. Mais, avant tout, n'est-ce pas ? il faut anéantir le militarisme allemand.

Les femmes vont très bien en ce moment. Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir : notre amie Mlle Zanta vient d'être nommée, en remplacement du titulaire malade, professeur de philosophie dans un grand lycée de Paris. Voilà de l'excellent féminisme. Vous vous rappelez, au printemps de 1914, comme cela semble loin ! nous allâmes la voir et l'entendre défendre sa thèse en Sorbonne, une belle thèse sur la Renaissance du stoïcisme. C'était un grand événe-

ment : la première femme qui ambitionnait, en philosophie, la toque de docteur ! Les antiféministes s'indignaient ou, plaisantins, raillaient, blaguaient ; mais ses élèves, les étudiantes de la mutualité Maintenon, étaient toutes frémissantes d'espérance et d'orgueil. Elle passa sa thèse brillamment, et rien n'était plus émouvant que ce jeune visage sous des cheveux prématurément argentés... Comme ils disaient, ces cheveux, le travail, les veilles, la tenace volonté... Ces jeunes cheveux blancs, ils semblaient poudrés par la philosophie ! Au printemps de 1914, quand ils voyaient des jeunes filles s'en aller, d'un pas grave et léger, à la conquête des grades universitaires, les galants pensaient : qu'elles se contentent donc d'être de tendres bachelettes, comme au bon vieux temps, et qu'elles ne soient pas bachelières. Les traditionalistes pensaient que des femmes agrégées sont le signe d'une société qui se désagrège. Ils oubliaient tant de femmes humanistes de la Renaissance. Et Dante ne reconnait-il pas aux femmes « cette noblesse d'âme qui se caractérise par l'aptitude à la philosophie » ? N'a-t-il

pas voulu que Béatrice fût sa lumière théologique ? Et Socrate, qui n'était pas un primaire, j'imagine, ne dédaignait pas de parler philosophie avec la dame de Mantinée. Mais une femme, docteur en philosophie, cela dépassait en général, au vingtième siècle, avant la guerre, les bornes de la condescendance masculine.

J'aurais bien désiré d'assister, au lycée B..., à la première leçon de Mlle Zanta. Et je songeais à la première leçon du professeur Bouteiller, au lycée de Nancy, qu'a si bien évoquée Maurice Barrès dans son beau roman des *Déracinés*. Peut-être se trouvait-il, l'autre jour, dans la classe de philosophie, un jeune homme, futur romancier, qui évoquera plus tard cette première leçon au lycée B... ? Il dira le frémissement de curiosité qui devait agiter ces jeunes cerveaux.

Ah ! la première classe ! ce premier contact entre le professeur et des élèves, qui ne sont plus des enfants : ce sont des minutes importantes, parfois décisives. Mais je suis bien tranquille : notre amie aura déjà fait la conquête spirituelle de ses jeunes disciples. Et puis elle leur dira de belles

choses sur la morale, science régulatrice de l'activité humaine, science de l'Idéal. Elle les exhortera à se spiritualiser : elle leur dira aussi de belles choses sur le stoïcisme.

A propos de stoïcisme, l'autre jour, chez Mme de Séranges, j'ai rencontré le général de M... Comme on en était venu à parler de la colère, le général déclara que c'était une faiblesse de se mettre en colère. Une jeune dame avoua qu'elle sentait parfois monter à son cerveau des accès de rage auxquels elle ne pouvait résister. Alors le général lui dit avec la plus belle sincérité : « Eh ! bien, madame, quand vous sentirez venir un accès, fumez une bonne pipe ! »

Pour en revenir à notre amie, voilà donc une femme, professeur de philosophie dans un grand lycée de Paris. Et l'on rencontre des gens qui disent que rien ne sera changé après la guerre ! Ce sont, le plus souvent, il est vrai, des gens d'un certain âge, ou bien qui sont vieux avant l'âge. Mille transformations sont en train de se faire.

Une des plus considérables ne viendra-t-elle pas du rôle que les femmes auront joué ? Les

éclaireuses, bien entendu, auront consolidé leurs positions. Des femmes, autrefois timides, dociles, auront pris conscience de leur force et physique et morale. Telle femme qui, dans un hôpital, une ambulance, une œuvre, une industrie ou un commerce, aura fait preuve d'initiative et de méthode, se sera montrée capable d'organiser, de diriger et, ce qui est plus difficile, de durer, de tenir, cette femme acceptera-t-elle, après la guerre, d'être en tutelle dans le mariage, en inégalité dans la société ? Plus d'une se sera rendu compte que, la plupart du temps, dans le civil, la femme vaut bien l'homme.

Un soir de l'automne dernier, je me trouvais, à onze heures, sur le Boulevard. Il pleuvait ; impossible d'avoir un taxi. Les chauffeurs étaient intégraux et conscients. Celui-ci n'avait plus d'essence ; celui-là avait mal aux dents ; un autre n'allait pas de mon côté, ou, plutôt, car, évidemment, j'étais dans mon tort, c'est moi qui n'allais pas du sien ; un quatrième laissait flotter mollement son volant sur ses quatorze coursiers et ne daignait même pas répondre. Ce fut une femme,

une cochère, qui eut pitié de moi et consentit à « me charger » dans son pauvre fiacre jaune... découvert ; son cheval était une petite jument blanche qu'elle appelait Nini, et son chien, une chienne à longs poils qu'elle appelait Bergère. J'étais le seul homme dans ce fiacre ou dans cette « bagnole », dirai-je, pour rester dans le genre.

Je ne voudrais pas généraliser, ni élever cette modeste aventure à la hauteur d'un symbole. Pourtant, ce soir-là, je songeais que bien des jeunes femmes, à l'arrière, auront montré plus de courage et de bonne volonté que beaucoup d'hommes à qui l'âge assurait une tranquillité, une sécurité qui n'était pas exempte de devoirs.

Veuillez lire ici, chère madame amie, mes sentiments respectueusement affectueux et tout dévoués.

HUITIÈME LETTRE

HUITIÈME LETTRE

17 janvier 1916.

Rendez-moi cette justice, chère madame amie, que je ne vous ai pas encore tapée, ou, si vous n'aimez pas ce mot, que je ne vous ai encore signalé aucune infortune. Vous faites beaucoup de bien ; vous soulagez de nombreuses misères et, prisonniers en Allemagne ou soldats sur le front, vous avez de nombreux filleuls. Mais avez-vous votre aveugle ? Une dame qui s'occupe d'une belle œuvre : *le Foyer du soldat aveugle*, m'a emmené voir quelques-uns de ces malheureux, cette semaine, chez eux, à leur foyer ; rien qu'à Paris, ils sont près d'une centaine et, en France, les uns disent quinze cents, les autres dix-huit cents. Songez à tous ces hommes plongés avant la mort

dans l'éternelle nuit ! Il semble bien que ce soit la mutilation la plus cruelle, la plus atroce. « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! » disait la sagesse antique, et, dans l'idée que les hommes se font de la mort, la pensée qui domine ce n'est pas qu'il ne parleront plus ni n'entendront plus ; mais c'est qu'ils ne verront plus jamais la lumière du jour. Ah ! madame, quand la tristesse vous enveloppe, quand les pensées sombres vous envahissent, dites-vous du moins que vous jouissez de vos yeux. Sur votre rivage breton, par les grandes baies vitrées de l'hôpital, par les fenêtres de Ker-Awelio, vous voyez la mer et le ciel changeants, les sept îles, la lande, la côte de granit ; de l'aube au crépuscule, vous voyez, grise ou dorée, la lumière du jour et, dans cette lumière, les êtres et les choses.

Je suis allé voir ceux qui ne voient plus rien. La dame m'avait dit : « Voulez-vous commencer par les résignés ou par les désespérés ? » Vous devinez ma réponse : « Par les résignés. » Je ne vous raconterai que trois visites, trois cas qui m'ont paru typiques, car il y a bien des nuances

dans ces résignations et dans ces désespoirs.

A Montrouge, dans un petit logement d'ouvrier, très propre, G... vit avec sa femme, une jeune fille qui l'aimait et qu'il a épousée, au printemps dernier, alors qu'il était aveugle. G... a vingt-quatre ans, il en paraît dix-huit : maigre, pâle, blond, mais quelle douce énergie sous cet aspect frêle ! Sur sa veste d'artilleur, il a la croix de guerre et la médaille militaire. Il ne se plaint pas ; il a fait son devoir et parle sans rancœur. Il ne souffre pas, mais il songe à ceux qui souffrent. Derrière les verres noirs de ses lunettes, il distingue s'il fait jour ou s'il fait nuit, s'il est sur une place ou dans l'ombre des maisons. Et il s'estime encore heureux ! — oui — quand il se compare à ceux qui ne peuvent plus faire cette distinction. Il était ouvrier électricien. Que va-t-il faire ? Avec sa petite pension, il voudrait s'en aller vivre à la campagne. Mais la pension est mince et il ne peut pas travailler, et il a sa belle-mère, très vieille ! Encore une fois, nulle plainte, nulle récrimination. Nous admirons cet enfant résigné. Nous le félicitons d'avoir « un bon moral » : La Roche-

foucault penserait que nous lui savons gré, surtout, de ne pas mettre à vif notre commisération. Mais comme on voudrait le rassurer, l'assurer contre tout souci matériel !

Maintenant, à Courbevoie, nous voici chez L.... Il est seul ; sa femme n'est pas là ; elle est repasseuse et travaille au dehors. Nous lui disons que nous venons prendre de ses nouvelles ; il nous répond que c'est bien aimable de notre part, — évidemment ! Il nous fait asseoir dans une petite salle à manger, quasi bourgeoise. L... est un homme de trente-cinq ans, gros, court, brun. l'air très intelligent. Il reste debout et va et vient, de l'autre côté de la table, le long du mur, sur un espace de deux mètres : va-et-vient d'une bête en cage ; mais n'est-il pas en cage ? Il ne dit rien pendant quelques instants ; puis, tout à coup, il se met à nous parler des aveugles. Il connaît son sujet ; il y a réfléchi ; il n'en parle pas, je vous assure, comme un aveugle des couleurs. Pendant une demi-heure, il nous a fait la plus belle conférence. Il nous intéresse, il nous émeut, il nous convaincrait si nous avions besoin d'être con-

vaincus. Cet ouvrier ajusteur parle avec facilité, il est éloquent. Il ne récrimine pas ; mais il raconte des choses vécues, des choses vues, si l'on peut dire, vues intérieurement. Il propose des solutions raisonnables, sans optimisme ni pessimisme, sans chimères. Et il nous dit à peu près : « On admire généralement que les aveugles ne soient pas si tristes que ça ! Détrompez-vous ; nous sommes encore plus tristes que ça ; seulement, nous faisons des efforts de volonté incroyables pour ne pas penser à notre malheur. Alors, il faut nous aider à n'y pas penser. Si, à la pensée affreuse de ne plus jamais revoir le visage de ceux que nous aimons, de notre femme, de nos enfants, de ne plus jamais revoir le ciel, ni les arbres, vient s'ajouter cette préoccupation : ma femme, mes enfants mangeront-ils ? alors, nous sommes bien forcés de penser que nous sommes aveugles. »

Et il nous parle des métiers qu'on apprend à ses compagnons d'infortune, métiers qui, dans la plupart des cas, ne peuvent pas nourrir leur aveugle, aussi habile qu'il y devienne.

L... nous dit encore : « Ma femme est repasseuse ; si elle pouvait s'établir chez elle, au lieu d'aller travailler chez les autres, je pourrais l'aider, plier du linge, etc., surtout je ne serais plus seul toute la journée et je penserais moins que je suis aveugle. Oui, si l'aveugle est marié, donnez au ménage de quoi acheter un petit fonds de commerce ; au lieu de donner deux cents, trois cents francs par an pendant dix, vingt, trente ans, qu'une œuvre comme la vôtre donne tout de suite la somme nécessaire pour un modeste établissement. S'ils réussissent, ceux que votre œuvre aura ainsi obligés rendront petit à petit cet argent, considéré comme un prêt. »

La nuit était venue ; la petite salle à manger s'emplissait d'ombre ; mais L... ne s'en apercevait pas et il continuait à aller et venir le long du mur et à parler dans la nuit et dans sa nuit.

Nous avons terminé nos visites par le désespéré ! C... est un jeune agent des ponts et chaussées : donc, une certaine instruction. L'appartement, les meubles, ses vêtements indiquent une certaine aisance ; autour de lui, nulle trace de

misère ; mais quelle misère en lui ! Il est assis dans un fauteuil ; il a continuellement des gestes nerveux ; son pied remue, ses mains s'agitent sans cesse. A toutes les consolations que nous essayons de lui glisser, — plus ou moins adroitement, — il sourit amèrement. Une jeune parente est auprès de lui, patiente, attentive, dévouée, toujours prête à lui faire la lecture, à le mener à la promenade, au concert ; mais il n'aime ni la lecture, ni la promenade, ni la musique. Il ne veut rien apprendre ; il ne veut rien savoir : il sait qu'il est aveugle et cela lui suffit.

Il répond à peine à nos questions ; il faudrait que nous fussions aveugles nous-mêmes pour ne point voir que nous l'excédons. Nous nous taisons : nous sommes devant l'ennui et la nuit, le silence et le désespoir.

Mais C... est une exception. Songeons à tous ceux qui conservent un espoir de relatif bonheur, à ceux en qui veille une lueur intérieure. Ils ne peuvent pas combler leurs modestes vœux de petit établissement ou de vie tranquille à la campagne avec la pension que l'Etat leur alloue. Et

puis la reconnaissance de l'État s'exerce par une administration, une machine. Et c'est forcé, cela ne peut pas être autrement. Mais l'on songe à ces appareils que l'on voit dans les gares : mettez deux sous, vous aurez tel avantage ; mettez vos deux yeux et vous aurez une pension. On reconnaît la bonne volonté et même la générosité de l'Etat : il a tant à faire ! Mais, à côté de la reconnaissance d'Etat, administrative et lointaine, il faudrait une reconnaissance plus chaude, une sollicitude plus présente ; des attentions, des prévenances ; une consolation, une piété plus sociales, plus humaines.

Il faudrait que chaque soldat aveugle eût sa marraine, non pas la marraine gentille et, si l'on peut dire, courante ; mais la Marraine, avec un grand M, capable par ses propres moyens, ou avec le concours de quelques amis, d'assurer à G..., par exemple, une vie tranquille à la campagne ou bien de permettre à la femme de L... de travailler chez elle. Combien y a-t-il d'aveugles ? Je n'ai pas pu obtenir un chiffre exact : on dit quinze cents, dix-huit cents, mais quand

ils seraient deux mille, ne peut-on pas trouver, en France, deux mille personnes jouissant d'une certaine fortune et surtout de leurs yeux, deux mille personnes reconnaissantes, pour penser aux soldats aveugles ?

La reconnaissance ! Ne doit-elle pas être la vertu essentielle de la France nouvelle qui sera, non pas seulement à ses grands hommes, mais à tous ses hommes qui l'auront défendue, surtout aux amputés, aux mutilés, aux aveugles, la patrie reconnaissante ?

Le Foyer du soldat aveugle demande des Marraines, chère madame amie, et, en vous remerciant d'avance, je vous prie de lire ici mes sentiments respectueusement affectueux et tout dévoués.

NEUVIÈME LETTRE

NEUVIÈME LETTRE

24 janvier 1916.

Chère madame amie,

C'est donc Montaigne que vous avez choisi et dont vous avez entrepris la lecture pour vous tirer de la guerre et vous donner, votre journée finie, quelques instants d'oubli. Vous vous raillez vous-même de le découvrir maintenant et vous rougissez de ne l'avoir pas encore lu. Il ne faut pas : si toutes les femmes et même tous les hommes qui, dans Paris, n'ont pas lu *les Essais* se mettaient à rougir, il y aurait au-dessus de la ville comme une lueur d'incendie.

Sa forte sincérité et sa délicieuse naïveté vous enchantent. Vous demandez : « Pourquoi n'écrit-

on plus ainsi ? » Il y a bien des raisons à cela. Une des principales, c'est que notre langue est formée depuis longtemps : elle a des règles bien établies avec des exceptions qui les confirment. Mais ces vieux auteurs la formaient ; alors ils ont des tours qui nous ravissent, comme certaines manières de parler chez les enfants. Une autre raison, c'est que notre siècle, dans tous les domaines, est le siècle de la critique : elle a pris trop de place, elle a tout envahi. En littérature, elle peut être la gardienne de la logique, de la raison, du goût et de la mesure; mais si elle est poussée trop loin, elle peut gêner la naïveté, la spontanéité et la sincérité ; elle peut même les tuer. Elle peut tuer aussi l'invention ; elle peut être l'ennemie mortelle de l'imagination et de la sensibilité. Or la critique a pris une telle importance que plus d'un écrivain porte en soi un critique qui l'observe et dont l'œil fixe et sévère le fascine. Mais on peut prévoir que ce sera un des résultats de la grande guerre de rendre à la littérature de la spontanéité. Un plus grand nombre d'écrivains oseront être eux-mêmes, se donner,

s'abandonner. Ils pourront être sincères sans avoir besoin d'être habiles, adroits, et l'habileté et l'adresse, s'il s'agit d'exprimer sa pensée, ne sont pas des qualités majeures. Un critique qui a de la compréhension, des idées générales et généreuses, peut remplir une mission excellente ; mais, s'il est seulement le chercheur de tares, quel spécialiste indésirable !

Il est arrivé, ces temps-ci, à un critique, une aventure significative. Est-il jeune, est-il mûr, est-il vieux ? je n'en sais rien. Tranquillement assis dans son fauteuil de critique, devant sa table de critique, il s'est mis à juger prosateurs et poètes, ceux qui se sont proposé de réconforter ou d'exalter les gens de l'arrière, de distraire ou d'émouvoir les blessés dans les hôpitaux. A l'œuvre, on connaît l'artisan, cela est vrai. Mais, dans les temps que nous vivons, ne faut-il pas tenir compte de l'intention, du but, de la bonne volonté, et même du talent ?

Notre homme n'a tenu compte de rien du tout. Il a trempé sa plume d'avant la guerre dans son encre d'avant la guerre. Il a débiné, éreinté, tout

comme s'il n'y avait pas la guerre. Il n'a pas changé son fusil d'épaule. En temps de paix, nul ne lui aurait répondu, car, entre les auteurs et le public, il s'était formé une petite armée de personnes intéressées qui avaient établi l'aquoibonisme et même le ridicule de la réponse, de la rectification, de la protestation. Eh! bien, à cette fois, on lui a répondu. C'est une bonne indication.

Je ne pense pas que la guerre tuera la critique ; il ne faut pas le souhaiter ; il ne faut pas qu'une certaine critique disparaisse. D'ailleurs, tous les critiques ne sont pas au front ; il en restera. Mais plusieurs qui sont au front, qui sont partis critiques, reviendront hommes d'action. Dans bien des directions, le dilettantisme, le scepticisme, la critique seront remplacés par la production et l'action. Quelques-uns prophétisent déjà : par la violence ! Encore !

Oui, que feront tous ces poilus, quand ils reviendront ? Grave question. On ne sait pas ; mais ils auront leur idée et ils la diront. Il n'y a qu'à regarder, à observer les permissionnaires. Ils vous

ont rude air de guerre, mine résolue et jus martial, si j'ose dire. Ne sont-ils pas les soldats du droit ? *Jus in re*, disent les légistes. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils ont ce chic et cette allure ; au printemps dernier, ça n'y était pas encore, bien qu'ils fussent déjà des héros.

Mais depuis l'été, depuis la seconde campagne d'hiver, la transformation est accomplie, parfaite.

Le poilu de 1915-1916 est un type épatant. Si, comme nous l'espérons, il est le soldat de la dernière guerre, il y aura inscrit une figure inoubliable, immortelle. Avec sa capote où l'horizon en a vu de sévères, il est bien du vingtième siècle ; mais, avec son petit casque, il est du seizième, et il fait penser aux soldats des guerres de religion. Et c'est bien une guerre de religion qu'ils mènent, nos poilus, religion de la justice et de la liberté contre le culte du Moloch dévorateur.

J'avais raison de vous remercier à l'avance, dans ma dernière lettre, puisque vous me demandez un soldat aveugle, dont vous desirez devenir la Marraine. J'ai pensé pour vous et surtout pour

lui à un nommé S... dont je ne vous ai pas raconté l'histoire. Il était dessinateur dans une petite ville industrielle du Nord et il gagnait bien sa vie. On ne croirait pas qu'il a perdu le jour ! Ses yeux sont ouverts ; il semble vous regarder quand il parle, et c'est tout d'abord une sensation étrange. Il a d'ordinaire « un bon moral ». Mais la dernière fois que nous fûmes le visiter, il souffrait ; il avait des douleurs dans la tête : il avait été contrarié.

Il n'a pas perdu tout espoir de recouvrer la vue. Il nous expliquait : il a eu d'abord devant les yeux comme un écran de cinéma, mais noir, avec des lamelles d'argent qui passaient ; maintenant, il voit une grande forêt, avec dans le fond une lueur pâle, comme une aube. On lui laisse espérer que cette aube s'élargira, s'agrandira jusqu'à la lumière. Nous lui disons que cela n'est pas impossible : ses yeux ouverts semblent vouloir lire sur notre visage si nos paroles sont sincères. Alors, nous nous sentons rougir.

Pourtant, nous ne le trompions pas complètement et lui non plus ne se trompait pas. Cette

lueur d'aube, au fond de la forêt, c'est la clarté spirituelle que répand autour d'elle, quand elle vous ressemble, une Marraine.

DIXIÈME LETTRE

DIXIÈME LETTRE

1er février 1916.

Chère madame amie,

Nous eûmes zeppelins sur Paris, samedi soir. Il y avait longtemps que quelqu'une de ces grosses machines n'était venue nous faire sa visite. Les journaux, à l'heure où je vous écris, ne disent pas en quel lieu les bombes sont tombées ; cela n'a pas empêché les Parisiens, avec un instinct très sûr, un sens merveilleux de la direction, de s'y porter en foule pendant cette journée de dimanche. Ils ont vu les maisons éventrées ; ils ont connu le nombre des tués et des blessés. Voilà encore des femmes, des enfants, qu'il faut ajouter à la longue liste d'innocentes victimes dont le sang retombera

quelque jour, n'en doutons pas, sur la tête du Criminel qui prétend ainsi nous intimider.

Je dînais, samedi soir, rue de Rivoli, chez d'aimables gens. Au dessert, comme si j'avais senti du zeppelin dans l'air, j'avais cité un trait de superstition, de crânerie et de sang-froid d'une jeune comédienne qui est venue me voir jeudi dernier. Très jolie, et, comme vous l'allez voir, nul froid aux yeux, qu'elle a fort beaux et fort grands. Elle me raconta que, dernièrement, elle jouait à Londres, dans une revue au Garrick theatre. Un soir, en attendant d'entrer en scène, dans sa petite loge, elle faisait les cartes à une camarade. Tout-à-coup, branle-bas, dans tout le théâtre... artistes, spectateurs, on crie, on court... Ce sont les zeppelins et qui jettent des bombes. Mais notre comédienne entend montrer aux artistes anglais et belges qui sont dans la troupe ce que c'est qu'une Française, une Parisienne, et elle ne bouge pas. Sa petite camarade, elle, a pâli un peu. « Tu n'as pas peur? — Non ; mais tout de même, on ferait peut-être bien de descendre. » Mais l'autre, en lui montrant les cartes :

« Pourquoi faire ? Qu'est-ce que tu risques ? *Tu vois bien que tu n'as pas la mort dans ton jeu !* »

Et elles sont restées, toutes deux, dans la petite loge. Mais ce courage, puisé pour l'une dans l'amour-propre et pour l'autre dans les cartes, n'est-ce pas charmant ?

Nous avions fini de dîner ; nous étions passés au salon. Maintenant, un virtuose jouait sur le violon un air triste de César Cui, et comme il jouait *pianissimo*, on entendit dans la rue les trompes des pompiers. Et, quand le morceau fut fini, par la fenêtre ouverte sur une vaste étendue du ciel, devant les Tuileries, dans une chambre à côté, on alla voir nos avions qui faisaient la chasse et la police. Des petits garçons étaient déjà installés, et l'un d'eux s'écriait : « Quelle chance ! »

On rentra dans le salon : une jeune dame, avec une jolie voix et un grand sentiment, chanta *Plaisir d'amour* ; mais, dans le moment qu'elle disait que « chagrin d'amour dure toute la vie », la gare d'Orsay s'éteignit. Toute la société alla dans la chambre à côté pour voir Paris dans les ténèbres et admirer le faisceau lumineux dont la

tour Eiffel fouillait le grand ciel noir. La joie des petits garçons faisait plaisir à voir.

Et les grandes personnes ! Leur gaieté était moins bruyante, parce qu'elles songeaient aux victimes que ferait ce raid (on avait entendu éclater les bombes), aussi parce qu'elles songeaient qu'on aurait difficilement des taxis. Néanmoins on plaisantait, mais avec mesure et tranquillité. Tranquillité facile, direz-vous ; si la mort est dans le jeu, c'est pour quelques millionièmes, étant donné le nombre des habitants de Paris. C'est dans d'autres proportions qu'elle est au front, pour nos soldats. Sans doute ; aussi c'est bien aux soldats qu'on songe, c'est à eux qu'il faut songer dans ces moments-là. Alors, la vie, sa vie à soi n'apparaît plus comme une valeur essentielle, primordiale, la seule au monde. Alors on n'est pas fâché, pendant quelques instants, de vivre dangereusement, un peu. On pense que c'est bien son tour et que si... mon Dieu... ma foi... que voulez-vous ?... Enfin... après tout... n'est-ce pas ?... Eh ! bien, ce serait une belle mort.

Et l'on rentre chez soi, en faisant des réflexions beaucoup moins noires que les rues.

ONZIÈME LETTRE

ONZIÈME LETTRE

8 février 1916.

Chère madame amie,

J'aurais voulu que vous assistiez, mardi dernier, à la matinée offerte, au Trocadéro, aux « croix de guerre ». C'était un spectacle magnifique. Imaginez-vous, dans cet immense vaisseau, quatre mille soldats qui tous avaient cette croix de guerre et dont beaucoup avaient mérité, en outre, la médaille militaire ou la Légion d'honneur. Tous les grades, toutes les armes, fantassins et cavaliers, vitriers, marsouins, coloniaux, étaient représentés ; tous les poils aussi, blonds, noirs, roux, châtains, gris ou tout blancs, poilus imberbes, poilus à la fine moustache, poilus

poilus. Le bleu horizon dominait ; mais l'on voyait aussi quelques taches kaki, et plus d'une chéchia, par-ci, par-là, jetait son cri rouge. Au milieu de tous ces uniformes, des dames blanches mettaient des clartés blanches. Sur plus d'un corsage blanc était épinglée une croix de guerre et même deux infirmières avaient la Légion d'honneur.

Hélas ! ces hommes n'avaient pas tous leurs deux bras, ni leurs deux jambes ; quelques têtes, un pansement les enveloppait tout entières, avec seulement comme une petite fenêtre autour d'un œil, pour que l'homme puisse voir !

Quatre mille croix de guerre ! Ce que cela représente de bravoure, de cran, d'allant, d'élan, de mordant ! Ce sont, animées, vivantes, les citations à l'ordre du jour que nous lisons chaque jour ; oui, elles sont là, en chair et en os, chair meurtrie, souvent, et os broyés ! Dommage qu'on n'ait pas pu convier à ce spectacle les « rigolos » qui veulent oublier qu'il y a la guerre ; mais il y avait très peu de civils.

Par une faveur insigne, j'avais été admis dans

la loge d'une aimable infirmiere-major qui etait là avec deux jeunes filles de son hôpital. Il y avait encore, dans cette loge, un commandant, un sergent et un petit hussard aveugle, simple soldat, tout jeune, un enfant, et qu'accompagnait une parente.

Les jeunes infirmieres n'eurent pas de cesse qu'elles n'aient reconnu dans la foule des soldats ceux de leur hopital. Les ayant enfin découverts, elles se mirent en communication avec eux par mille petits signes auxquels leurs hommes repondirent, et il y avait dans ce petit manege tant de gentillesse et de sentiment, cela representait tant de soins, de pitie, de patience, de réciproque reconnaissance et de pure camaraderie, qu'on en etait ému jusqu'aux larmes.

Samedi, a l'Opera, à cette matinee « Art et Charité » pour laquelle je vous tapai, certain que vous marcheriez, et vous marchâtes en effet, dont je vous remercie, ce ne fut pas le même public. Il y avait beaucoup de civils et tres peu de soldats. Je n'avais pas assiste a une representation de ce genre a l'Opera, depuis le gala Antoine. Ce soir-

là, 20 juin 1914, on nous donna la primeur d'un ballet alsacien : *Hanzel le Bossu*. La musique, le sujet surtout, les costumes, ne plaisaient pas à un journaliste de gouvernement (de gouvernement d'avant la guerre !), qui me dit, après le premier tableau : « J'ai cru qu'on allait nous sortir le drapeau tricolore ! » Et il allait de groupe en groupe, exhalant ses craintes. Après le second tableau, il me dit : « Ce n'est pas ça qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine. » Evidemment. Et il ajouta, car il se répétait : « Heureusement qu'on ne nous a pas sorti le drapeau tricolore. » Ce drapeau tricolore, c'était sa bête noire.

Avant-hier, au tableau qui termine le beau poème de René Fauchois, *la Forêt sacrée*, on « nous a sorti » le drapeau tricolore ; mais la salle était chargée d'une autre électricité qu'au mois de juin 1914.

Puis d'excellents chanteurs italiens nous ont chanté un acte de *Don Pasquale*. Quelques personnes ont découvert un charme « nouveau » à cette musique de Donizetti ; elles avaient une âme stendhalienne ; dans la période barbare que nous

traversons, cette musique faisait penser à une civilisation disparue. Puis la fleur de nos danseuses dansa la fleur de nos ballets. Savez-vous que notre musique française a bien du rythme, de la poésie, et de la science aussi? A ces clartés de la musique italienne et de la musique française, il apparaît ce que le génie de Wagner a de « barbarie savante », de pangermanique et de kultural.

Je sais que vous aimez Wagner. C'est un génie immense, formidable, colossal, cela ne fait pas question, et vous voyez que je n'ai pas d'ironie : je n'écris pas colossal avec un k. Mais il ne correspond pas du tout à notre caractère national, et je regrette que, pendant tant d'années, des compositeurs français aient pu s'inspirer de ce qu'ils ne pouvaient pas sentir. Et puis, un artiste véritable ne doit pas copier ce qu'il admire. Il doit s'en éloigner, autant par humilité que par orgueil, autant par respect d'un maître que par respect de sa propre personnalité. D'ailleurs, il ne faut pas rendre Wagner responsable d'une certaine musique de ces dernières années. Mais je crois qu'après la guerre, beaucoup de gens auront le

courage de leur opinion et oseront avouer qu'ils aiment la musique chantante, celle qui contient ce que certains compositeurs modernes appellent avec le plus profond mépris une mélodie. Eh ! mon Dieu, oui, qu'on nous donne de la mélodie. Vraiment, après certaines auditions, on demande de la mélodie, et même une romance, une cavatine, une ariette, un rien.

On écoute *Don Pasquale* : on voit des chanteuses vêtues de gazes qui ne sont pas asphyxiantes et l'on oublie, pendant quelques minutes, la guerre. Vous me demandez combien de temps elle durera encore cette guerre ? Les gens les mieux informés n'en savent rien : on constate de grands écarts dans leurs évaluations. Les uns disent que nous en sommes aux deux tiers, les autres à la moitié. Celui-ci prédit qu'au printemps prochain... celui-à, au contraire, ne balance pas à aller jusqu'au lustre.

Dans les premiers jours de la mobilisation, je me trouvais sur le boulevard de Strasbourg : deux hommes passèrent auprès de moi ; ils montaient vers la gare de l'Est : deux hommes de trente-

cinq à quarante ans, des territoriaux. Et j'entendis ce dialogue :

— Ça t'amuse d'aller te faire casser la gueule pour Guillaume II ?

Le camarade réfléchit quelques secondes et dit simplement :

— Guillaume II ?... Tu parles d'un emm..... !

Je vous demande pardon, chère amie ; mais je n'ai pas voulu atténuer l'expression. Et puis, non, au fait, je ne vous demande pas pardon. Je ne peux pas, je ne dois pas l'atténuer. Sa rudesse en fait la beauté. Vous êtes très intelligente, par conséquent vous n'êtes pas bégueule. Vous en entendez bien d'autres, à l'hôpital. Et puis, en ces temps-ci, le langage aussi est mobilisé. N'édulcorons point, en temps de guerre, le mot sublime de Cambronne, à l'usage du dauphin et des jeunes filles.

Cela dit, admirez le bon sens et la prophétie contenus dans ces deux répliques. Pour le premier de ces hommes, c'est bien pour Guillaume II qu'on va se faire casser la figure ; c'est bien le Kaiser, monstre d'orgueil, d'ambition et de cruauté, qui a

toute la responsabilité de cette guerre effroyable. Quant à l'autre, c'est un prophète : il prédit la guerre longue. La longueur de cette guerre, c'est sans doute ce qu'il y a de plus dangereux pour les Allemands. C'est ce qui fera qu'après la paix, après le règlement de comptes, nous n'oublierons pas. Car les Français, qui n'ont ni volonté, ni puissance de haine, seraient bien capables d'oublier les atrocités et les crimes allemands, et la fourbe et l'espionnage allemands : mais les Français n'aiment pas les raseurs, et ce qu'il y a de très mauvais pour les Boches, c'est qu'ils nous apparaîtront, pendant longtemps, comme des raseurs affreux. Dans barbare, il y a barbe ! Ces Français, sociables, humains, qui faisaient des rêves de paix et de fraternité, ils souffrent que ces beaux rêves et ces nobles sentiments soient consignés en eux. Ces Français qui aiment la douceur du foyer, les plaisirs de la ville, les charmes de la campagne et, au-dessus de tout, une vie libre par un travail librement choisi ; ces Français qui aiment les arts, la littérature, la rêverie, la lecture, la conversation, ils ne pardonne-

ront pas aux Allemands, au Kaiser, de les avoir arrachés à tout cela pendant dix-huit mois déjà, deux ans ; qui sait ? davantage peut-être !

C'est pourquoi la France n'oubliera jamais la guerre longue, trop longue. D'ores et déjà, pour la plupart des Français, le Kaiser n'est pas seulement Guillaume le Menteur, Guillaume le Traître, Guillaume Tueur de femmes et d'enfants, Guillaume Bourreau des cathédrales ; il est aussi Guillaume l'...... enfin ce qu'a dit le brave territorial. Alors, son compte est bon.

Veuillez lire ici, chère madame amie, etc., etc.

DOUZIÈME LETTRE

DOUZIÈME LETTRE

15 février 1916.

Chère madame amie,

Nous vivons dans des temps tragiques, et il fait, en outre, un drôle de temps : ce n'est pas l'hiver, non plus le printemps. Il pleut, le ciel est gris : mais l'air est tiède. Dans nos squares, les lilas bourgeonnent et des rhododendrons fleurissent aux Champs-Elysées. Les imprudents ! Survienne une bonne gelée ! Ne bourgeonnons pas, ne fleurissons pas trop vite.

Ce temps correspond bien à un certain état d'esprit, à l'arrière. Paris traverse une phase singulière. Quelqu'un qui y tomberait de la lune pourrait se demander : « — Est-ce la paix ? Est-

ce la guerre ? » Il y a du théâtre, du café-concert, du cinéma ; il y a du restaurant, du thé ; mais partout, il y a du soldat bleu, du permissionnaire à bourguignotte ; on voit plus d'un blessé dans les rues, sur les boulevards, et la ville est bien noire, le soir.

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite d'un homme à qui l'inaction pèse et qui venait me demander un conseil. C'est le directeur d'une petite revue des suprêmes élégances, et qu'il publiait, avant la guerre, avec des gravures délicieuses. Naturellement, depuis dix-huit mois, cette petite revue ne paraît plus ; mais il voudrait qu'elle reparût, au printemps.

Cette visite m'avait d'abord charmé, et les projets de ce directeur actif, après dix-huit mois de guerre, m'apparaissaient parmi les signes de temps meilleurs ; de même, après une longue traversée, des troncs d'arbres, certains oiseaux, certaine couleur des flots, indiquent au navigateur que la terre est prochaine.

Mais, ayant réfléchi, j'ai conseillé à cet homme de bonne volonté de ne pas faire reparaître, au

printemps, sa petite revue des suprêmes elegances. Je lui ai dit qu'il fallait encore attendre un peu.

Alors, il m'a répondu : « Il faut bien que les affaires reprennent et d'autre part, qu'il y ait des modes nouvelles, que chaque jour en voie éclore. c'est un fait. »

Oui, c'est un fait. et nous ne l'aurions pas cru. il y a un an et demi.

Vous rappelez-vous ce douloureux pèlerinage que nous fîmes à Senlis. au mois de novembre 1914 ? Nous avions visité le champ de bataille et parcouru la rue de la République affreusement dévastée. Pourtant, la charmante petite ville avait repris un calme impressionnant. Chez un petit coiffeur. à la vitrine, une dame en cire continuait de sourire ; son buste était drapé dans une étoffe tango et elle avait une perruque verte ! Cela surprenait tellement qu'on était tenté de croire que. chez les personnes en cire, à la suite d'émotions violentes. les cheveux peuvent devenir verts. comme ils peuvent devenir blancs chez les personnes naturelles.

Et vous souvenez-vous encore, l'hiver dernier.

d'une promenade dans les Champs-Elysées plongés dans l'ombre, un certain soir qu'on attendait du zeppelin ? Toutes les maisons avaient éteint leurs fenêtres ; pourtant, au coin d'une rue, à l'entresol, dans le pan coupé d'une maison d'angle, une dame en cire souriait derrière une grande vitre. Elle avait une perruque très blonde, ondulée à ravir. Une lampe électrique dans une ampoule rouge l'éclairait. Tout autour d'elle, c'étaient les ténèbres profondes. Cela avait l'air d'une apothéose, dans un feu de Bengale... ou bien d'un signal !

Et elle semblait dire, la dame en cire : « Oui, les hommes peuvent bien se battre, les marmites éclater, les balles siffler ; les soldats peuvent bien se couvrir de boue et de gloire, dans les tranchées ! Moi, je suis toujours là, indifférente à tous les deuils, à toutes les ruines, pourvu que mes cheveux ondulent. Je suis la Parisienne, la frivolité, le luxe, la fête ! Je suis la folle Avant-guerre et la folle Après-guerre ; vous verrez ! »

Et nous nous indignions. Mais ce sourire pouvait, devait s'interpréter autrement. Il voulait

dire aussi : « Les zeppelins peuvent bien venir ; je ne descends pas dans les caves, car je n'ai pas froid à mes yeux aux longs cils ! Et puis, je sais que je ne dois pas mourir. Je suis la Parisienne, la grâce, l'élégance, et cela n'exclut pas la charité ni la bravoure. Je suis la Mode qui fait travailler tant d'industries, tant de petites ouvrières, midinettes, Mimi Pinson qui, sans moi, mourraient de faim. Voilà ma raison nécessaire et suffisante. »

Ainsi, à travers toute la comédie et toute la tragédie humaines, deux chœurs alternent qui donnent leurs raisons. Voilà pourquoi nous avons des modes nouvelles.

Ce sera un chapitre curieux à écrire que celui des modes à travers la grande guerre.

A l'automne de 1914, nulle Parisienne ne songeait à la mode. Une femme qui exhibait une innovation, on ne s'inquiétait pas si elle était étrangère, Américaine ou bien professionnelle du *lancement* : on la remarquait, on la jugeait sévèrement, elle choquait.

Le plus grand nombre des Parisiennes, même

si elles avaient les moyens de se commander des robes nouvelles, s'abstenaient. Elles gardaient leur argent pour les œuvres, pour les malheureux, pour les réfugiés. Elles faisaient vœu de simplicité. Et puis, elles ne pensaient pas que cela durerait aussi longtemps.

Mais la guerre dure, les vieilles robes s'usent.

D'un autre côté, les couturiers établissent des modèles nouveaux, pour l'exportation.

L'Amérique nous envoie des machines-outils, du pétrole, du porc-salé; nous lui envoyons des robes, des chapeaux, des fantaisies : un service en vaut un autre. Et Paris pourrait-il habiller le monde entier, sauf Paris? Quel paradoxe! Cela ne résiste ni à l'analyse ni à la synthèse.

Et les Parisiennes, elles, ne résistent pas à la séduction d'un modèle nouveau. Les premières clientes sont ces jeunes personnes qui ont reçu d'on ne sait où la mission de plaire en tout temps et en tous lieux. Les comédiennes, à leur tour, sont troublées, sollicitées. Oh! pendant tout l'hiver, elles avaient été modestes à souhait. Dans les matinées, elles paraissaient devant le public

avec une simple robe noire (le noir est toujours habillé), un corsage à peine ouvert, aucun bijou. Mais le printemps revient ; les matinées sont plus nombreuses, les programmes moins austères. Les jours rallongent, les jupes raccourcissent. On va vers l'espérance, vers la victoire ! Couturier, prends ton luth et me donne un baiser. Essayez donc cette jupe, dit le couturier. Il sait bien ce qu'il fait : l'essayer, c'est l'adopter.

Enfin les mondaines et les bourgeoises suivent. Bientôt, toute femme qui se respecte a la jupe courte. C'est commode pour la rue, en ces temps-ci où l'on va beaucoup à pied, où l'on se sert beaucoup du métro. C'est commode pour aller et venir, trotter, grimper des étages ; on ne risque pas de balayer le trottoir mouillé, le plancher des ouvroirs, des hôpitaux.

Mais, le soir, pour dîner en ville, dîner de guerre, bien entendu, cela n'est pas toujours seyant. Oui, pour les jeunes filles et les toutes jeunes femmes. Mais des dames qui ont des ans et du poids, eussent-elles des pieds charmants, une jupe courte et large (on les porte à godets !

ne leur fait pas la découpure qui convient à leur âge, à leur sexe, à leur situation sociale.

Tenez ! C'est surtout au théâtre que la jupe courte apparaît parfois inconvenante, au sens : *qui ne convient pas*. Dans certaines pièces modernes, elle ne s'accorde vraiment pas à des scènes pathétiques ou passionnées. Comme l'accompagnement de la sérénade de *Don Juan*, elle chante d'un autre ton.

Telle héroïne qui, en jupe courte, se plaint d'être délaissée, même si elle a témoigné par ailleurs d'un amour profond, d'une passion véritable, personne ne la plaint et même quelques-uns pensent : « Elle n'a que ce qu'elle mérite. »

Mais je m'aperçois que je ne cesse de vous parler « chiffons », comme dirait M. de Bethmann-Hollweg. Revenons à la guerre. Voulez-vous que je vous cite un mot d'enfant, inconscient et cruel, effroyable ? C'est une jeune maman dont le mari est au front qui me l'a conté. Sa petite fille qui a quatre ans, jouait, au parc Monceau, avec une petite amie à peu près du même âge.

« — Moi, disait celle-ci, mon papa a été tué

par les Boches (elle prononçait les Boces) à la guerre. Et toi ? »

Alors, l'autre a répondu :

« — Moi, pas encore ! »

Ah ! si nous haïssons le Kaiser, c'est parce que nos petites filles peuvent dire des mots pareils.

Veuillez lire ici, etc...



TREIZIÈME LETTRE

TREIZIÈME LETTRE

22 février 1916.

Chère madame amie,

Vous êtes bien curieuse ! Vous voudriez savoir ce que contenait l'article de mon ami Alfred Capus, pour avoir été échoppé l'autre jour. Je ne le sais pas ; mais si je le savais, je ne vous le dirais pas, et, bien que cette lettre ne soit pas destinée à la publicité, je tremble ! C'est que nous vivons sous des princes sans rire, ennemis du contrôle, quand il s'agit de leur personne sacrée. Oui, un matin de cette semaine, Paris se réveilla avec la moitié de ses journaux échoppés. Il y eut des articles exclusivement composés de blancs. Cela me rappelle un mot d'Alphonse

Allais. Comme un camarade se vantait devant lui de connaître une petite femme qui avait une adorable fossette au menton... ou dans quelque autre lieu, l'immortel humoriste haussa les épaules et s'écria : « Une fossette, une fossette ! La belle affaire ! Moi je connais une délicieuse créature qui est composée exclusivement de fossettes ! »

Pour en revenir à l'échoppage, sachez madame que, comme autrefois dans Madrid, du temps de Figaro, il s'est établi dans Paris un étrange système de liberté, et pourvu qu'on ne parle en ses écrits ni de l'autorité, ni du gouvernement, ni de la politique, ni des corps en crédit, ni de certains parlementaires, on peut tout imprimer librement, sous l'inspection d'une douzaine de censeurs. Que voulez-vous ? L'union sacrée est parfois la sauvegarde et l'impunité de ceux qui la respectent le moins. Il y a même des gens qui voudraient en étendre les bienfaits aux Boches ! Ils exagèrent.

Mais laissons cela. Vous me demandez aussi, chère amie, en tant que contribuable, un conseil.

Le printemps s'avance qui nous apporte les feuilles de nos contributions. Devez-vous, quant à l'impôt sur votre revenu, produire une déclaration spontanée ou bien attendre une taxation d'office ? Vous avez le choix et déjà se fondent deux écoles. Et d'abord, quand l'Etat a tant de dépenses à faire, cet impôt vous paraît la chose la plus juste du monde. Je sais bien que certaines personnes contestent l'opportunité d'un nouveau régime fiscal : elles déplorent qu'en pleine guerre on vienne jeter le trouble dans les habitudes des contribuables français. Ah ! la guerre a jeté le trouble dans bien d'autres habitudes ; elle a jeté le trouble dans les affections, les sentiments, dans les existences même, ce qui est plus grave ! La vérité est que cet impôt a toujours rencontré des résistances dans la bourgeoisie française.

Cette bourgeoisie, avant la guerre, était en général égoïste, et son égoïsme, selon l'expression de Taine, ne s'armait pas d'une longue vue. Elle payait au snobisme, au désir de paraître, des impôts successifs ; mais, dans sa folie somptuaire, elle resserrait les cordons de sa bourse seulement envers l'Etat.

Vous, madame, vous n'avez jamais été dans ces folies ni dans ces idées. Aujourd'hui, plus que jamais, vous pensez que chacun doit contribuer, selon ses moyens, à la défense et à l'existence du pays. Vous lui consacrez votre temps, comme infirmière ; en outre, vous vous efforcez à soulager les misères que vous connaissez ou que l'on vous signale ; vous avez vos blessés et vos pauvres. Vous faites un service volontaire ; vous prélevez sur vos revenus un impôt volontaire.

Eh ! bien, pour l'impôt nouveau que vous demande l'État, il me semble que vous devez faire aussi un geste de bonne volonté, c'est-à-dire une déclaration spontanée. Quelle jolie qualité, bien française, la spontanéité ? et n'est-on pas prévenu en faveur d'une personne, quand on entend dire d'elle qu'elle est toute pleine de spontanéité. Et puis, la déclaration spontanée est plus élégante. Vous me direz que l'élégance en matière d'impôts... On comprend des impôts sur l'élégance ; mais de l'élégance sur les impôts !

Examinons les choses de près. En somme, le percepteur nous présente l'impôt avec deux sauces,

comme le maître d'hôtel présente le turbot, nous donnant le choix entre la vinaigrette ou la mousseline. M'est avis qu'avec la sauce spontanée, vous digérerez mieux le poisson ; vous aurez l'illusion que vous vous taxez vous-même, que vous agissez librement. Je vais trop loin ? En tout cas, vous ne vous faites pas tirer l'oreille ; vous faites contre fortune bon cœur ou, plutôt, vous prouvez que votre fortune ne vous empêche pas d'avoir bon cœur… enfin ! vous avez le sourire. Vous entendez bien que vous, c'est la bourgeoisie. Et, puisque c'est elle qui est la princesse, alors qu'elle se coiffe et se décollette pour l'impôt, comme les princesses de 93 se coiffaient et se décolletaient pour la guillotine, toutes proportions gardées.

Bien entendu, vous ferez une déclaration spontanée et loyale. — Mais, direz-vous, si mon évaluation ne s'accorde pas avec celle du percepteur ? — Il n'est pas question de ça pour le moment. — Mais le moment peut venir que cet homme ne me croie pas ? — Vous tâcherez à le persuader. Votre voix aura un tel accent, vos yeux un tel éclair qu'il ne pourra pas s'y tromper. — Mais s'il

est sourd à cet accent, aveugle à cet éclair ? — Vous lui montrerez des comptes si nets qu'il tombera à vos genoux, en vous demandant pardon. — Mais si c'est un sectaire à qui mes opinions déplaisent ou un physionomiste à qui ma figure ne revient pas ? S'il persiste dans son évaluation ? — Alors... alors, nous verrons.

Beaucoup de gens disent : « Cette loi n'est que le premier tour de vis », et ils prévoient d'autres tours. Mais considérez, bonnes gens, la danse des milliards ! Il faudra bien que l'Etat paye ses dettes, dettes commerciales, industrielles et dettes de reconnaissance. Songez aux veuves, aux orphelins ! Regardez dans la rue tous ces amputés, tous ces mutilés. Que de béquilles, hélas ! Que de manches vides ! Oui, les riches devront consentir de gros sacrifices. Je prêche une convertie et vous êtes toute prête. La bourgeoisie sera plus simple ; on vivra beaucoup à la campagne. Une demoiselle, professeur à Paris dans un lycée de jeunes filles, et qui est l'amie et la confidente de ses élèves, me racontait dernièrement que beaucoup, parmi ses petites, veulent épouser un agri-

culteur, s'occuper de la ferme, de la basse-cour, du jardin, du potager et du verger... et avoir beaucoup d'enfants ! Elles rêvent la vie au grand air.

C'est un idéal qui se lève dans cette jeune génération. Voilà qui est nouveau et d'un bon signe. Avec une intelligence perspicace, un sens très sûr des réalités prochaines, ces jeunes filles comprennent qu'il vaudra mieux vivre aisement et sainement à la campagne que végéter à la ville. Et je sais déjà plusieurs mariages qui se sont faits dans les hôpitaux entre de jeunes infirmières citadines et des blessés, jeunes hommes terriens qui font de l'élevage et de la culture.

— Mais si le montant des impôts dépasse le revenu de la terre ? — Soyez tranquille. Il peut arriver, en chimie, qu'une réaction soit limitée par la réaction inverse : par exemple, on chauffe deux corps dans une cornue pour qu'ils s'unissent ; mais si l'on chauffe trop, un des deux corps se volatilise. Dans certains cas, si l'État élève trop la température, adieu cornues ! expériences seront faites ! Mais on n'en arrivera pas là. Espérons que

le Parlement futur contiendra bon nombre de chimistes avertis. Parce que, voyez-vous, le défaut et même, on peut dire, le vice du Parlement actuel, c'est que... Mais chut ! Il s'est établi dans Madrid un système de liberté, etc., etc...

Veuillez lire ici, madame, la déclaration spontanée de mes sentiments les meilleurs.



QUATORZIÈME LETTRE

QUATORZIÈME LETTRE

28 février 1916.

Vous aussi, chère amie, sur vos rivages bretons, vous avez vécu cette terrible semaine dans l'angoisse de la grande bataille. Vous souffrez d'être si loin, de n'avoir point les nouvelles comme à Paris, et de voir seulement autour de vous des personnes qui n'en savent pas plus que vous. Du moins ces personnes ne prétendent pas en savoir davantage ; elles attendent, elles se taisent, et puis, elles ont les occupations de l'hôpital. Du moins, vous n'entendez pas les informations tendancieuses des gens équivoques. Votre maison vous paraît bien grande et bien triste le soir : vous y êtes seule ; mais rien ne vient distraire votre pensée. Elle peut être tout entière là-bas,

avec *eux*, sur ces quelques kilomètres carrés où mille canons de chaque côté tonnent et grondent ; où des régiments s'entre-choquent ; où nos soldats, dans l'enfer des méthodes nouvelles, accomplissent des choses surhumaines, et après la Marne et l'Yser, l'Artois et la Champagne, dépassent des exploits qui ne pouvaient être surpassés que par eux-mêmes. Oui, pour ceux qui ne se battent pas, n'est-ce pas un devoir de penser à ceux qui se battent, d'y penser tout le temps. C'est aussi une consolation : c'est faire oraison. Et quand ils reviendront, s'ils nous demandent : « Que faisiez-vous pendant que nous brisions l'assaut allemand, pendant que nous maintenions fermées les portes de l'Est ? », le moins que nous devions leur répondre, c'est : « Nous pensions à vous, nous ne pensions qu'à vous. »

Paris était trop tranquille depuis bien des semaines ; il s'endormait dans les délices d'une relative sécurité. Nous ne pensions pas assez à eux ou, du moins, nous n'y pensions pas tous. Ils s'en apercevaient bien, quand ils venaient en permission. Certaines de nos façons de passer le

temps, politiques, musicales et littéraires, et autres, les étonnaient et même les choquaient. J'ai eu là-dessus leurs impressions fort significatives.

Penser à eux tout le temps ! Je sais bien que ce n'est pas toujours possible, même dans une semaine tragique, comme la dernière. Laissons de côté les personnes qui ont leurs plaisirs : mais il y aussi les gens qui ont leurs occupations, parfois quasi profanes, occupations qui empêchent pourtant de penser où l'on voudrait. Ce qu'on en peut souffrir, je l'ai bien compris cette semaine.

Il peut arriver, par exemple, qu'on ait promis de parler de Berlioz, à date fixe ! Un beau matin Victor Charpentier est venu vous demander une allocution pour une de ses solennités musicales. On a promis, on est engagé, le jour approche ; des affiches sont posées, des programmes imprimés ; un orchestre, des chœurs ont répété la *Symphonie fantastique* et *Lelio ou le Retour à la Vie*. Cependant la bataille au nord de Verdun dure depuis quatre jours. Samedi matin : le communiqué est relativement tranquille. Oh ! relative-

ment. La canonnade a continué avec moins de violence dans la région de Verdun... Nuit calme sur le reste du front. Dehors, le temps est clair, le soleil brille ; c'est le dégel. Dans les Champs-Elysées, des permissionnaires et des midinettes se battent à boules de neige. Trois heures ; des nouvelles graves circulent ; la bataille dans l'Est, a repris, furieuse. On voudrait aller dans les cercles bien informés, interroger ; mais il faut rentrer chez soi, penser à Berlioz, et s'occuper des Romantiques. 1830, c'est une époque très intéressante ; 1916, c'est une époque autrement passionnante, angoissante. Il faut pourtant reculer d'un siècle et laisser les poilus pour ces chevelus.

Fouillons donc, fouillons dans la vie de Berlioz. Il a aimé Harriett Smythson, une Irlandaise, grande, blonde, aux yeux bleus, qui jouait à ravir le rôle d'Ophélia, dans *Hamlet*. De nos jours, elle aurait peut-être soigné les blessés, cette jeune et belle actrice, comme Alice O'Brien, Irlandaise elle aussi, et qui est née à Tipperary ! Harriett Smythson n'aime pas Berlioz ; elle lui donne des espérances ; elle les lui retire, puis

elle retourne en Angleterre. Berlioz souffre mille morts, parmi lesquelles, las de souffrir, il choisit la vraie, la définitive, celle à laquelle on ne survit pas, comme Werther, mais à laquelle Berlioz survit, comme Gœthe. Et il écrit la *Symphonie fantastique*. Lisons l'argument : « Un jeune musicien d'une sensibilité maladive et d'une imagination ardente se trouve dans cet état d'âme que Chateaubriand a si admirablement peint dans *René*. Il aperçoit la femme aimée : aussitôt amour volcanique, délirantes angoisses, fureur, jalousie. » Évidemment, il n'avait pas autre chose à faire : la France n'était pas envahie, on ne se battait pas au nord de Verdun! Heureux, heureux ces ténébreux fashionables qui ne vivaient que pour l'amour, l'art, la poésie, la musique! Au milieu d'un bal, le jeune musicien revoit l'image chérie... Il la revoit aux champs... Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait. Puis c'est le songe d'une nuit de sabbat : la bien-aimée apparaît, mais déformée, ricanante, sautillante, grimaçante. C'est une courtisane! Pauvre miss Smythson, voilà ce que c'est que de n'aimer point un Artiste qui vous aime.

Romantisme, imagination, déformation, exagération. Les poilus dans les tranchées ont une expression pittoresque, pour signifier que quelqu'un exagère. Ils disent : « il bouscule le pot de fleurs ». Cela s'applique admirablement aux romantiques : à chaque instant, ils bousculent le pot de fleurs.

Berlioz, Musset ! Je leur trouve beaucoup de points de ressemblance : tous deux jeunes, blonds et beaux en 1830, et tous deux ont du génie. Ils ont le mal du siècle et surtout le mal d'amour, la religion de l'amour, l'amour de l'amour. Ils aiment, ils souffrent : le poète écrit la *Confession* et le musicien la *Symphonie fantastique*, cette autre confession d'un autre enfant du siècle.

Musset aime George Sand, noire de cheveux, brune de peau, et qui doit lui rappeler l'Andalouse au sein bruni ; Espagne, Italie, influence des littératures du Midi, romantisme.

Berlioz aime Harriett Smythson, une fille d'Irlande, blonde, blanche et rose ; c'est le contraire, mais c'est la même chose : influence des littérature du Nord, romantisme.

Musset fait de George Sand une sainte, un ange du ciel : déformation, exagération, romantisme.

Berlioz fait de son héroïne, de la pauvre Smythson, une créature ricanante, sautillante, triviale, grotesque, une courtisane ; c'est le contraire, mais c'est la même chose : déformation, exagération, romantisme.

Musset n'aime jamais autant George Sand que lorsqu'il ne l'a plus. Amour de la souffrance, impuissance à s'adapter, romantisme.

Berlioz n'aime jamais autant Harriett Smythson que lorsqu'il ne l'a pas encore ; c'est le contraire, mais c'est la même chose : amour de la souffrance, impuissance à s'adapter, romantisme.

Musset... Berlioz... on pourrait continuer ; mais les journaux du soir ont paru. La lutte est toujours âpre dans la région au nord de Verdun... Nos troupes résistent héroïquement sur les mêmes positions, aux assauts répétés d'un ennemi qui ne compte plus ses sacrifices... Dans la région de Douaumont, les combats en cours ont revêtu un caractère d'acharnement particulier.

Ah ! les romantiques sont loin. Maintenant, ce

sont bien d'autres pensées, d'autres imaginations.

Dimanche matin, le communiqué : « Dans la région au nord de Verdun, le bombardement continue sans arrêt. Une lutte acharnée se livre autour du fort de Douaumont... » Mais on sait, d'autre part, qu'un corps gardé en réserve, et lancé dans une contre-attaque furieuse, a repris ce fort et que nos troupes s'y sont maintenues. Et l'on cherche à s'imaginer ce que peut être cette bataille dont on entend, paraît-il, le canon jusqu'en Hollande ! Des ravins sont comblés par les cadavres allemands et l'eau des torrents est rouge de sang. On voudrait lire tous les journaux, découvrir entre leurs lignes des indications, reconstituer à force de détails la gigantesque bataille. Surtout, surtout, on voudrait donner toute sa pensée à nos soldats. Mais l'allocution est pour cet après-midi. Travaillons ! Quelle musique feront nos musiciens après la guerre ? Dédaigneront-ils, fuiront-ils encore la mélodie ?

J'ai entendu le *Retour à la vie*. Comme Victor Charpentier a eu raison de nous faire connaître cette œuvre romantique, incohérente mais poé-

tique, mélancolique, douloureuse, parfois géniale et si originale ! Cela fait penser aux *Nuits*... oui, c'est une *Nuit* de Berlioz.

La sortie du concert : une vieille femme vend un journal qui vient de paraître ; on se précipite : elle est bientôt dépouillée de ses feuilles, ainsi qu'un vieil arbre, à l'automne, sous le vent du nord. Le communiqué est solide. Mais la bataille n'est pas finie. Comme nous allons encore penser à eux, n'est-ce pas, chère amie ? et faire oraison.

Veuillez lire ici, etc.



QUINZIÈME LETTRE

QUINZIÈME LETTRE

14 mars 1916.

Chère amie, vous voilà donc revenue dans votre hôpital breton, et, ma foi, vous n'en êtes point fâchée. Vous étiez contente de revoir Paris ; vous avez été contente de le quitter ; vous étiez ravie de revoir vos amis d'ici ; vous avez été enchantée d'aller retrouver vos amis de là-bas. Et nous sommes tristes de votre départ, mais nous vous comprenons si bien : pour vous, nous sommes beaucoup moins intéressants qu'eux : nous ne sommes pas blessés. Nous pouvons nous passer de vous — vous le croyez du moins ! — mais *eux*, ont besoin de vous. Vous avez demeuré seulement quelques jours parmi nous et les dernières heures vous ont paru longues.

Parfois, dans la conversation et même au sein des modestes distractions que nous vous offrions, vous étiez lointaine, absente. C'est que votre pensée était au chevet du petit Letestre, cet enfant qui vous a donné tant de mal, qui voulait vivre, qui s'est disputé à la mort, que vous avez aidé de toutes vos forces maternelles, mais pour qui vous êtes encore inquiète. Ou bien, votre pensée de Dame blanche, elle était avec cet équivoque Brissol qui s'est fait autrefois tatouer les yeux pour avoir un regard de houri ! qui s'est conduit, nonobstant, comme un héros ; Brissol, dont vous avez entrepris la guérison morale et qui, après avoir subi une terrible opération de guerre, s'est fait « détatouer », sans vous prévenir, croyant vous faire plaisir, subissant ainsi bénévolement une opération cruelle, pour vous prouver qu'il se repentait.

Vos blessés, vous nous en avez tant parlé que nous les connaissons tous : le zouave qui avait dix-sept ans en 1870 et qui, à Buzenval, combattait aux côtés de son père et le vit tomber, frappé d'une balle en plein front... Et ce chasseur, un ouvrier qui, avant de partir, vous a demandé les

« Lettres de Madame de Sévigné », pour emporter dans les tranchées, parce qu'il avait besoin d'un renseignement !

Comme vous les aimez, vos blessés! et, bien que vous y soyez habituée, vous vous émerveillez toujours de leur courage et de leur délicatesse. Aussi, cela vous surprend lorsqu'on invoque l'habitude pour excuser ou pour expliquer chez certaines gens un intérêt de moins en moins passionné, une reconnaissance de plus en plus banale envers ceux qui se battent. C'est qu'il y a l'habitude dans l'action et l'habitude dans l'inaction : les résultats ne sont pas les mêmes.

« Je ne puis rien entreprendre en ce moment », vous répondait l'autre jour un éminent philosophe à côté de qui vous déjeuniez et que vous pressiez de nous donner une morale. Vous profitiez de votre court séjour à Paris pour lui demander une morale : rien que cela ! Et il ajoutait : « Je ne peux pas rester plus de dix minutes sans penser à la guerre. » Un grand ingénieur à qui l'Etat a fait d'importantes commandes vous dit alors : « Je suis en train de monter deux usines... Il y a des

jours où je n'ai même pas le temps de lire le journal, et où je ne sais pas ce qui se passe ! »

Entre le philosophe et cet ingénieur, entre la pensée obsédante qui empêche d'entreprendre quoi que ce soit, et l'activité continuelle dans une entreprise qui s'oppose à toute autre pensée, il y a bien des états intermédiaires. Je ne parle pas des personnes qui, en ces temps-ci, songent seulement à se divertir. Il y a deux catégories de civils qui ne sont pas très intéressantes : il y a ceux que la guerre semble n'intéresser en aucune façon (ils sont d'ailleurs assez rares) et ceux que la guerre intéresse, mais d'une façon qui n'est pas assez désintéressée. En dehors de ces deux catégories, il y a un grand nombre de citoyens qui travaillent pour vivre et faire vivre, qui pensent à nos soldats et se divertissent honnêtement. Ils estiment que les affaires doivent reprendre et que la vie doit continuer dans toutes ses manifestations, pourvu qu'elles soient décentes. C'est ce qui donne à Paris une physionomie qui ne vous a pas déplu. A vrai dire, j'appréhendais le contraire.

Nous qui sommes dans Paris, nous ne pouvons pas le voir ni le juger. Si une mode excentrique, ou bien une scène de cinéma, ou bien un incident à la Chambre ne s'accorde pas à notre état d'âme, nous sommes enclins à porter des jugements sévères, chagrins, et à généraliser.

Ce serait un grand malheur si nous avions tous une sensibilité et une imagination en rapport avec l'horreur et l'étendue de cette guerre. S'il en était ainsi, depuis longtemps il n'y aurait plus personne à l'arrière, car nous serions tous morts.

Mais il n'y a aucune mesure commune entre le front et la nuque. Notre admiration même n'est pas à la hauteur de l'héroïsme de nos soldats : nous ne savons pas ce qu'ils font ; nous ne pouvons pas nous en rendre compte. Une formidable bataille comme la bataille de Verdun, nous la connaissons seulement par les communiqués, par les appréciations militaires, par tout ce que nous lisons dans les journaux à propos et autour de la bataille ; mais ce n'est jamais que de l'imprimé ; il faudrait lire entre les lignes. Qu'un soldat blessé revienne de là-bas et nous raconte

ce qu'il a vu, nous voilà émus, transportés, bouleversés... et un peu honteux de notre sécurité qu'ils payent si cher. Alors, en sortant d'une conversation avec ce blessé, une forme de chapeau sur une tête légère ou bien, sur une affiche, quelque célébrité de café-concert stylisée pour suggestionner les masses, ou tout autre chose semblable, peut nous contrarier outre mesure. Mais quoi ? le théâtre, le café-concert, le cinéma font vivre des gens et en distraient beaucoup d'autres, par conséquent les font mieux vivre, car l'ennui les déprimerait. Et puis il faut bien que les permissionnaires s'amusent. Ah ! ceux-là ils en ont bien le droit. On pourrait peut-être souhaiter que, par moments et par endroits, la qualité du rire fût moins douteuse ; mais les entrepreneurs de spectacles vous disent : « Nous donnons au public ce qu'il désire, ce qu'il demande. » On pourrait bien leur répondre : « Vous vous trompez ; c'est le public qui prend ce que vous lui donnez. » Car cette question est d'avant, de pendant et d'après-guerre : l'art doit-il élever le public jusqu'à lui, ou bien le métier doit-il s'abais-

ser jusqu'à satisfaire le goût des moins cultivés et des plus grossiers ? Espérons que l'après-guerre résoudra la question dans l'esprit le plus digne de l'art.

Donc vous avez vu Paris avec des yeux de permissionnaire ; vous avez aimé son aspect, et c'est vous qui devez avoir raison. Il était très sympathique, hier, notre Paris, par une belle et douce journée, après tant de jours de neige, de froidure et de pluie. Je suis allé voir le coucher de soleil sur la terrasse des Tuileries d'où l'on découvre une grande étendue de ciel. Il y a là le plus beau paysage d'arbres, de pierres et d'eau que l'on puisse rêver : la Seine et ses quais, des monuments, des palais, des statues, des rampes, des balustrades, des fontaines. La tour Eiffel que nous aimons maintenant pour ses hauts emplois militaires, s'estompait discrètement dans une brume très fine. Les Champs-Élysées avec leurs arbres noirs, sans feuilles encore mais sûrs de leur verdure prochaine, étaient tout pleins de promeneurs, foule sombre, noire elle aussi, mais que l'on sentait confiante, malgré tant de blessés et de femmes en deuil.

Un beau dimanche, un doux moment de Paris, qu'on eût voulu fixer, et l'on songeait à une belle gravure pour le musée Carnavalet. Bourgeois et humbles gens, c'était le vrai peuple de Paris qui jouissait calmement d'une journée printanière, sous un ciel à la fois mélancolique et clair, dans une atmosphère chargée d'espérance !



SEIZIÈME LETTRE

SEIZIÈME LETTRE

21 mars 1916.

Nos pensées sont les mêmes, chère madame amie ; la vie n'a jamais été plus quotidienne : elle s'écoule entre le communiqué du matin et le communiqué du soir.

Voilà bientôt vingt mois que notre vie est ainsi jalonnée par les communiqués ; et le temps passe, relativement vite, d'attente en attente. Mais il y a des périodes, dans cette guerre, où la lecture du communiqué est particulièrement émouvante ; nous traversons une de ces périodes.

Avez-vous jamais pensé à la façon dont quelques-unes de vos amies peuvent lire le communiqué ? Ce serait une curieuse étude à faire. Celui du matin, votre belle cousine Clotilde le lit dès

yeux, comme on dit, pour s'en débarrasser, parce qu'il faut l'avoir lu ; tous ces noms de bourgs, de villages, de bois et de forêts, de ruisseaux et de rivières ne lui disent rien ; elle n'a pas la mémoire des noms ; elle les oublie du soir au matin. Et puis, c'est toujours la même chose... et puis on n'y comprend rien. Celui du soir, elle n'a même pas besoin de le lire : chez la couturière, dans un thé ou en visite, il se trouve toujours quelqu'un pour le lui qualifier d'un mot, et cela lui suffit. Elle ne l'étudie pas, elle ne pâlit pas dessus, comme Mme de Longval.

Mme de Longval est une personne sérieuse qui ne fait jamais les choses à moitié, qui aime à se rendre compte. C'est la femme qui cherche à s'instruire, qui interroge sans cesse, et, dès qu'elle voit quelqu'un, lui saute au cerveau, comme dit son amie Mme de Séranges. Elle s'entoure de généraux et d'écrivains militaires. Elle ne lit pas le communiqué sur le pouce, sur une patte ; elle s'installe devant une table couverte de cartes : elle juge, elle combine, elle prévoit. Elle a derrière son front un plan en relief de tous les fronts, depuis Ypres jusqu'à Erzeroum.

Vous savez combien Louise Parquois est sensible ! C'est la femme qui, lorsqu'elle reçoit une lettre, hésite longtemps avant de l'ouvrir, se livre sur l'enveloppe à un examen graphologique, veut reconnaître quelle personne lui écrit et dans quel esprit. Alors, le matin, elle tarde longtemps avant de déchirer la bande de son journal. Elle la déchire pourtant ; elle déploie la feuille, en examine la physionomie ; elle lit d'abord les réclames, puis les spectacles, puis le courrier de la Bourse, puis les renseignements mondains ; elle cherche, à travers les rubriques les plus éloignées, à deviner la nature du communiqué. Enfin, elle en prend connaissance. Le soir, elle s'arrête près d'un kiosque : elle observe les gens qui achètent les journaux de cinq heures. Elle lit d'abord le communiqué sur leur visage et, quand elle se croit suffisamment préparée, elle achète le journal.

Mme Sorbier a un hôpital à diriger et trois grandes filles. Pour elle, le communiqué, c'est le Bulletin de santé de la France. Elle le consulte d'un regard net, en femme d'action. Le communiqué du soir arrive pendant qu'on fait les grands

pansements. Elle se le fait lire par une infirmière, tandis qu'elle-même enroule des bandes de toile autour d'une tête, d'un bras ou d'une jambe. Mais voici ce que m'a raconté la charmante Mme Egreth :

« — Depuis l'automne dernier, depuis l'offensive de Champagne, imaginez-vous que je m'étais faite à l'idée d'une guerre d'usure. J'avais tort évidemment, puisque l'usure était aussi pour moi ; mais qu'est-ce que vous voulez? Alors j'avais pris des habitudes de sécurité ; j'avais retrouvé mes aises. Ma femme de chambre m'apporte le journal, le matin, à sept heures... quelquefois huit! Oui, c'est tard ; mais, rappelez-vous, cette neige, ce froid, ce ciel gris dans ces premiers jours de mars. Enfin, je lisais le communiqué dans mon lit! Mais, dès le second jour de la bataille de Verdun, j'ai compris que la position du liseur couché était très mauvaise par rapport à ce qui se passait là-bas. Position déprimante et qui vous enlève d'avance tout courage. Et puis, on a des remords d'être trop bien, étendue dans la tiédeur des draps, tandis que nos braves soldats sup-

portent des fatigues, des privations et des souffrances inouïes. Alors, maintenant dès que je suis réveillée, je saute à bas de mon lit et je fais de la gymnastique, même des exercices assez violents que j'avais négligés depuis plusieurs semaines, je ne sais pas pourquoi. Oui, des exercices : j'appelle ça faire ma prière physique. La prière est une élévation de notre âme vers Dieu. La gymnastique est une élévation de nos bras et de nos jambes vers le plafond. De la sorte, je suis tout à fait réveillée, bien assouplie et je lis le communiqué dans de meilleures conditions. Croyez-moi, une bonne circulation, c'est très important.

« Entendez-moi bien : si le communiqué est grave, je ne m'en dissimule point la gravité ; mais ma journée n'en est pas pour cela assombrie. Surtout, j'ai la force de remonter le sombre courant du pessimisme. J'attends avec confiance le communiqué du soir. Au lieu de chercher à tuer le temps, qui a toujours le dernier, quoi qu'on fasse, je tâche à bien l'employer. J'écris de plus longues lettres à mes filleuls ; je fais de plus longues visites aux bles-

sés. Je suis assez gourmande : eh bien ! je m'impose de petites privations : pas de thé, pas de gâteaux. Enfin s'il m'arrive, au cours de la journée, de perdre moralement quelques éléments de tranchées, je les reprends aussitôt par une vive contre-attaque. Oh ! je ne suis pas une héroïne, ni une sainte, non plus une Dame blanche ; mais je ne veux pas être la dame noire qui se lamente sans cesse et prévoit toujours le pis.

« Tenez ! le lendemain de l'affaire de Douaumont, une de mes amies, présidente d'un cercle où les convalescents, les permissionnaires trouvent un gramophone, des jeux et des boissons hygiéniques, m'a emmenée avec elle. Toute la journée, j'ai causé avec des poilus. Ah ! il n'y a pas comme eux pour vous remonter. Vers quatre heures (beaucoup étaient déjà partis), il est arrivé un marsouin. Il aurait bien voulu faire une partie de billard, mais il n'y avait plus personne. Alors moi, pendant une heure, j'ai joué au billard avec lui. Il n'était pas très calé, mais je l'ai laissé gagner. Nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre. Je me sentais meilleure. En sortant, je suis allée voir

ma belle-sœur, qui demeure à côté. Elle faisait une figure de l'autre monde. Elle croit que la guerre est dirigée contre elle personnellement, et qu'elle en est la principale victime. Elle m'a affirmé que Verdun avait été pris la veille. Je lui ai répondu : « On le saurait ; les cinq cents « Allemands qui sont à Paris auraient illuminé « hier soir. » Comme elle continuait, je lui ai dit que j'allais la faire coffrer ; elle s'est entêtée, je lui ai donné une gifle. Je ne me reconnaissais plus : ma belle-sœur est une gaillarde et je suis plutôt timide. En outre, j'étais chez elle. Mais elle m'avait exaspérée. Je sais bien que tout le monde ne peut pas être sublime ; mais au moins on peut être décent, et, si l'on ne fait pas du bien, au moins qu'on ne fasse pas du mal.

« Enfin, je suis sortie ; je me sentais meilleure et j'ai lu le communiqué par là-dessus. Il était plutôt cher ; on lisait bien des choses entre les lignes ; mais je serrais les dents et les poings en disant comme les poilus : « Ils ne passeront pas, on les aura ! » Alors j'ai compris qu'il fallait gagner, mériter son communiqué, quel qu'il soit,

et que, selon ses moyens, il fallait, avant de le lire, avoir fait quelque chose pour la France, quelque chose de gentil. Je m'y applique chaque jour. »

Ainsi parla cette gentille M[me] Egreth. Quelque chose de gentil ! Je ne pense pas que la belle-sœur entende les mêmes choses sous ce mot : gentil ; mais nous comprenons bien ce qu'elle a voulu dire.

Au revoir, chère amie ; nous voici le 20 mars ; les marronniers bourgeonnent ; le soleil va entrer dans le signe du Bélier ; les armées allemandes ne sont pas venues à Paris, et Verdun leur tient toujours la dragée haute.

Agréez, etc.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

DIX-SEPTIÈME LETTRE

28 mars 1916.

Chère amie, j'ai beaucoup vu cette semaine Mme Foule : elle souhaitait la bienvenue à S. A. R. le prince régent de Serbie. Vous la connaissez bien, Mme Foule : nous l'avons vue plus d'une fois ensemble, sur le passage des rois et des reines, quand ils venaient visiter Paris. Je l'ai revue ces jours-ci, toujours jolie, à la façon des Parisiennes : nez retroussé, cheveux d'un blond doré, des yeux malins et tendres, une bouche fraîche et voluptueuse ; petits pieds, petites mains. Elle a toujours vingt-cinq ans ; elle ne vieillit pas. Elle était mardi dernier sur la terrasse des Tuileries : elle portait une jupe assez courte, des souliers à très hauts talons, un petit chapeau enfoncé

sur la tête, jusqu'aux yeux ; elle attendait l'arrivée du prince à l'hôtel Continental, et elle aimait qu'on eût choisi les fusiliers marins de l'Yser pour rendre les honneurs ; elle racontait aux personnes qui se trouvaient à côté d'elle qu'un de ses cousins à la mode de Bretagne avait été tué à Dixmude et cité à l'ordre du jour.

Cependant, le prince passait devant nous. Mme Foule, qui est une rapide connaisseuse, eut bien vite fait de le juger. « Il est très bien ! pensait-elle tout haut ; d'abord, moi, je ne sais pas si c'est parce que je suis blonde, mais j'aime les bruns. Je ressens même quelque chose de soudain et de particulier. Il est jeune, il est brun, il est Serbe, sa patrie est envahie... il est malheureux ! Je crois que j'ai le béguin ! »

Il faisait un temps très doux ; le soleil dorait cette journée hospitalière. Alors, par les Champs-Élysées, Mme Foule s'en alla d'un pied léger vers l'Élysée ; rompue au protocole, elle savait que le prince Alexandre devait rendre une visite au Président de la République ; et elle attendait avec confiance, sous un joli marronnier dont les bourgeons

avaient déjà éclaté en vertes petites feuilles.

Mme Foule causait avec ses voisins, plaisantait, blaguait, racontait sa vie. « Ah ! disait-elle, ce que j'en ai reçu des souverains ! J'ai reçu le Tsar en 1896. Je ne m'occupe pas de politique et je ne suis pas née sur les marches du Palais-Bourbon ; mais je savais que cette visite c'était quelque chose de conséquent, rapport à ces sales Boches. Alors je criais tant que je pouvais : « Vive le Tsar ! Cette année-là, j'avais comme ami un jeune littérateur qui me lisait Tolstoï, Dostoïewsky : il me faisait comprendre la pitié russe. Puis, j'ai reçu le roi Edouard VII. Il me connaissait très bien, car il avait beaucoup vécu à Paris, et lors de sa visite officielle, chaque fois qu'il me rencontrait sur son passage, il me souriait gracieusement. Cette année-là, j'avais comme ami un jeune clubman qui suivait avec exactitude les modes d'Angleterre. S'il pleuvait à Londres, non seulement il relevait le bas de son pantalon, mais il ouvrait son parapluie, qu'il avait soin de mouiller sous quelque fontaine. Ensuite, j'ai reçu le roi d'Italie ; ça m'ennuyait qu'il fût, à cette

époque, allié avec les Boches, mais j'ai été gentille tout de même. Je n'ai pas d'instruction et je ne connais pas un mot de latin, comme de bien entendu, mais je ne sais pas pourquoi cette expression « civilisation latine » m'a toujours fait de l'effet ; j'étais fière d'être un grain de poussière dans cette civilisation. Alors, pensais-je, à plus forte raison, un roi d'Italie ne voudra pas la trahir. J'ai toujours considéré l'Italie comme la nation sœur. J'ai aussi reçu le roi de Bulgarie. Vous savez que lorsque le train est arrivé en gare, à la petite gare du Bois-de-Boulogne, Ferdinand, en descendant de wagon, s'est dirigé, toute affaire cessante, vers la locomotive et il a serré la main du chauffeur. Comment je le sais ? C'est mon oncle qui était le chauffeur. Il nous a raconté ça le soir. Il a même entendu un ministre qui disait : « C'est un malin, Ferdinand, il la connaît ! » Je dois avouer que c'est un des rares souverains qui ne m'aient pas été sympathiques, comme ça, à vue de nez. D'abord, j'ai trouvé qu'il avait un trop grand nez, un nez de renifleur. Renifleur, écornifleur, ça rime. Oh ! j'ai crié tout

de même : « Vive Ferdinand ! » mais le cœur n'y était pas. J'avais un ami, cette semaine-là, un drôle de type... je n'ai jamais pu savoir au juste de quel pays il était... d'ailleurs ça n'a pas duré longtemps : il a disparu un beau soir et cette disparition a coïncidé avec celle d'une petite somme d'argent que j'avais mise de côté... pour moi. »

Mme Foule poussa un soupir, et continua à penser tout haut : « Je voudrais bien le revoir, ce prince de Serbie ; je trouve qu'il tarde et, décidément, ça y est, j'ai le béguin. Heureux les grands de la terre ! ils peuvent l'approcher, lui parler : moi je ne le peux pas, ça m'est tout à fait impossible. Tout à l'heure, dans ce beau palais, M. le Président de la République va lui dire de belles choses. Et moi, il me semble que j'aurais aussi des choses à lui dire. Je n'ai jamais parlé à un prince, moi, une simple Mme Foule : mais il me semble que devant celui-là, je ne serais pas embarrassée. J'ai un peu froid aux pieds, depuis deux heures que je suis là à faire le pied de grue, mais je n'aurais pas du tout froid au cœur.

Alors, je lui dirais : « — Monseigneur, j'ai déjà reçu bien des souverains, depuis que je suis républicaine. Oui, des rois et des reines, j'en ai reçu plus de sept ; je les ai tous acclamés avec conviction. J'ai pu quelquefois me tromper ; mais, l'hospitalité avant tout, n'est-ce pas ? Il y avait dans mon accueil, de la courtoisie, de la curiosité, la joie d'un jour de congé et un goût très vif pour les cortèges, les voitures attelées à la daumont, et autres réjouissances. Nos hôtes royaux qui venaient à Paris, avant la grande guerre, étaient sûrs de rentrer dans leur pays. Je les recevais d'un cœur joyeux. Vous, Monseigneur, qui ne pouvez revoir votre patrie, je vous reçois d'un cœur tendre et tout plein d'admiration. L'aîné de mes frères a été tué à la Marne, le plus jeune vient d'être blessé à Verdun ; mon ami est aviateur à Salonique. Alors, vous pensez, si je m'y connais en courage et en héroïsme. Monseigneur, j'ai suivi avec angoisse les récits de la retraite serbe. Monsieur votre père, Sa Majesté le roi Pierre Ier, je ne le vois plus que d'après une image qui le représente à pied, appuyé sur un

long bâton et traversant un pont étroit couvert de neige, à la tête d'une petite escorte, où il y a des femmes, des enfants mêlés aux soldats. Mon père. Monseigneur, était dans le Nord quand les Allemands ont envahi la France ; c'est un vieillard comme le roi Pierre : il a connu la marche forcée sur la grand'route, la halte harassée au bord des chemins ; il a souffert la faim, la soif et l'insomnie. Il ne sait pas ce qu'est devenue sa pauvre maison ; il ne sait pas si ses vieux parents dorment toujours dans le petit cimetière, si leur tombe n'a pas été violée. C'est qu'il a vu des atrocités sans nom. Aussi, Monseigneur, je comprends ce que c'est que l'exode et l'exil. J'ai lu avec passion la Passion du peuple serbe, et je me rappelais une autre Passion célèbre et dont je lisais les détails avec une émotion semblable dans mon enfance. Mais un martyre si grand, si complet, sauvera le monde civilisé ; un tel sacrifice à la liberté doit sauver la liberté ; et la Serbie qui est morte pour les nations, ressuscitera plus grande et plus lumineuse entre les nations.

« C'est pourquoi, Monseigneur, je vous reçois

avec tendresse, comme un prince malheureux, mais aussi avec fierté, comme un allié glorieux. Il y a des retraites qui sont plus belles que de lourdes victoires. L'écrasement sous le nombre n'a jamais été considéré comme une victoire par des Français ; il n'y a que les Boches pour s'en vanter, s'en réjouir et illuminer. Vous êtes à cent coudées au-dessus de vos vainqueurs. C'est moi qui vous le dis, et encore un coup, je m'y connais. En d'autres temps, Monseigneur, j'aurais mis ma plus belle robe pour vous recevoir ; aujourd'hui, j'ai mis une petite robe toute simple ; mais permettez-moi de vous offrir le modeste bouquet de mon corsage... il est aux trois couleurs de Serbie et de France. Ce sont les mêmes ! Vous y verrez sans doute des traces de larmes, mais je vous l'offre avec un sourire d'espérance. »

A ce moment, exactement, le prince passa. Mme Foule, qui ne pouvait pas placer son discours, le remplaça par un long baiser. Monseigneur vit le geste, sans nul doute, car il salua du côté de Mme Foule de la manière la plus gracieuse. « Il m'a vue ! » dit-elle en fermant les yeux et en mettant la main sur son cœur.

Et je pensais, chère amie, au jour où, dans les Champs-Élysées, nous verrons défiler nos troupes victorieuses. Ah ! combien Mme Foule sera émue ce jour-là ! Elle rira, elle pleurera tour à tour ; elle aura vingt ans, elle aura des siècles, elle aura deux ans, elle sera folle... on ne pourra plus la tenir.

En attendant, vivons pour ce beau jour.

Agréez, Madame, etc...

DIX-HUITIÈME LETTRE

DIX-HUITIÈME LETTRE

4 avril 1916.

Chère madame amie, une de vos sœurs en Croix-Rouge m'écrit pour protester contre l'emploi du mot « poilu ».

Je croyais que c'était une affaire entendue ; que le mot était passé dans le langage et que les puristes eux-mêmes l'avaient accepté, avec les honneurs de la guerre. Il n'en est rien, paraît-il, et nombreuses seraient encore les personnes que ce mot chagrine et choque.

Ma correspondante trouve qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre « grognard » qui est noble, et « poilu » qui est grossier. Elle affirme que la Française de Tours, de Grenoble, de Paris, n'a jamais appelé son fils, son mari ou son frère

qui est au front : mon poilu. Elle ajoute : tous les malades passés dans mon hôpital m'ont dit qu'ils n'aimaient pas d'être désignés ainsi ; que, sur le front, la majorité des gradés n'employaient pas le mot. Elle a remarqué, toujours dans son hôpital, que les hommes entre eux ne s'appelaient pas les poilus, mais les gars. Enfin, un petit 1915 déclare : « Poilu n'est pas respectueux ; on n'appelle pas ainsi le camarade qui vient d'être tué, tandis qu'il reste, une dernière fois, le pauvre gars ! »

Le petit 1915 a raison, et, d'ailleurs, personne ne songe à appeler « poilu » le soldat mort pour la patrie. Il y a des appellations génériques qui ne conviennent plus pour désigner l'individu rentré dans le grand mystère. Ainsi, nous appelons, sans méchanceté, les élèves peintres des rapins, et nous ne dirons jamais que nous avons conduit un rapin à sa dernière demeure. Il y a des personnages que l'on appelle des Immortels et qu'on cesse d'appeler ainsi dès qu'ils ont cessé de vivre. « Vous êtes prié d'assister aux obsèques de l'immortel M. X... ou de M. X..., immortel », serait

une formule qui prêterait à sourire et même qui pourrait soulever l'universelle réprobation. On ne dira pas qu'un poilu est tombé frappé d'une balle en plein front ou qu'un poilu est devenu aveugle. Non, non, le poilu c'est l'homme debout, bien portant, allant et venant, que nous admirons pour sa bonne humeur et son courage, pour ses vertus guerrieres. Une femme, une mère, une sœur, une fiancée dira très bien, en souriant : « mon poilu » en parlant du soldat qui, entre tous, lui est si cher. Une marraine dira très bien : « mes poilus » en parlant de ses filleuls.

Il ne faut pas faire la petite bouche. Les soldats de la plus grande guerre sont des poilus et c'est sous ce nom qu'ils sont déjà entrés dans la plus grande histoire. Mais n'avons-nous pas eu la « Journée du Poilu ? » Nulle ambiguïté, et chacun a très bien compris ce que cela voulait dire. Cette acception figurera sans nul doute dans les plus consciencieux dictionnaires.

Au mot *grognard* nous lisons dans Littré : Particulièrement : nom donné aux soldats de la vieille garde sous le Premier Empire et, en géné-

ral, à un vieux soldat en un sens favorable. »

De même, dans le dictionnaire de l'Académie, quand on en sera à la lettre P, en l'an 19 ??, nos petits-enfants liront au mot *poilu* : « Particulièrement : nom donné aux soldats des armées de la troisième République, pendant la grande guerre du Droit, en un sens admiratif et glorieux. »

Mais qu'en pensez-vous ? Je vous demande votre avis, parce que j'ai la plus grande confiance dans votre goût. Moi, je suis suspect en cette matière : non seulement j'aime « poilu », mais j'adore le langage si pittoresque des poilus, comme « Enfin Malherbe » aimait le langage des déchargeurs du Port-aux-Foins. Et il me semble bien vous avoir entendue plus d'une fois mordre de vos dents blanches dans ce mot « poilu ».

Je suis allé voir, l'autre soir, chez l'excellent dessinateur Henriot, la répétition générale d'une petite revue d'ombres qui sera donnée, jeudi prochain, au théâtre de l'Athénée, au profit de l'Assistance aux dépôts d'éclopés. Cela s'appelle précisément : *les Poilus à travers les âges*, et l'on ne pourrait imaginer un autre titre. La vertu de ce

mot « poilu » est si grande qu'il s'applique, sans broncher, à nos ancètres les Gaulois. On voit dans cette revue Roland à Roncevaux, Jeanne d'Arc à Orléans, monsieur de Turenne en Alsace, la Guerre en dentelles, Bonaparte à Arcole, les cuirassiers de Reichshoffen... Enfin, de la Marne à Verdun, les poilus! Un poème fort bien tourné commente au fur et à mesure les tableaux qui passent, humoristiques ou magnifiques, sur l'écran : une musique attentive accompagne les beaux défilés de cavalerie et d'infanterie : on entend des chansons de route et des chants patriotiques. J'ai passé une soirée charmante. J'ai du goût pour le théâtre d'ombres. Vous me direz que c'est de la reconnaissance. Et je me rappelais une autre répétition générale, dans un célèbre théâtre d'ombres, il y a vingt-cinq ans! Je revoyais la salle où se pressait, ce soir-là, la quintessence du Tout-Paris, car le lieu était petit et il y avait peu d'élus. Ah! l'on ne pensait guère à la guerre, en ces temps-là, ou plutôt on commençait à n'y plus penser! Cette jeunesse des lettres et des arts était socialiste, antimilitariste, anar-

chiste, jamais radicale-socialiste, c'est une justice à lui rendre. On était naturaliste, symboliste, décadent métallique, déliquescent. Les chansonniers étaient dans le train de chansonner le gouvernement, Rodolphe Salis l'achevait sous son boniment, et cela divertissait prodigieusement ce public parisien et charmant. C'était l'époque où l'on croyait faire la monnaie de la liberté, que nous n'avons jamais connue, avec toutes sortes de libertés ; la société parisienne se transformait. C'étaient les premières années du règne de Guillaume II ; ce prince donnait les plus belles espérances ; les gens bien informés assuraient qu'il serait l'Empereur de la paix et que, dans sa magnanimité, il ne nous en voulait point de ce que son grand-père nous avait arraché l'Alsace et une partie de la Lorraine. Les frontières s'adoucissaient ; des Boches venaient chez nous, faisaient souche et formaient dans le commerce, l'industrie et la finance une bourgeoisie, plus exactement une branche de bourgeoisie influente et préparatoire.

La plupart des Français qui défendent la France

en ce moment n'étaient pas nés, ou bien ils étaient encore des enfants.

L'autre soir, devant ces ombres, nous étions seulement quelques personnes, et le jeune homme qui récitait le poème, pendant que les tableaux de guerre passaient, revenait de la guerre et avait le bras droit amputé. Le spectacle terminé, des dames qui s'occupent des éclopés parlèrent de leur œuvre ; une jeune fille donnait des détails sur la nouvelle voiture dentaire ; un sergent bleu était revenu de là-haut, dans le Nord, passer quelques jours à Paris, pour apprendre le maniement d'un nouvel engin de tranchées. On racontait le nouveau crime des Allemands, le torpillage à froid, si l'on peut dire, d'un bateau-hôpital. On s'indignait contre cette lâcheté terrible, cynique, défi à l'article 10 de la Convention de La Haye de 1907.

Savez-vous, chère amie, combien de nations ont apposé leur signature à cette Convention de La Haye ? Quarante-quatre ! Or, huit nations, à l'heure actuelle, défendent la civilisation contre les Austro-Turco-Bulgaro-Boches.

Hélas ! la conscience du monde est profondément endormie. Sans doute elle se réveillera un jour, plus tard, après l'éclatante victoire du droit. Enfin ! mieux vaut tard que jamais.

Agréez, etc., etc.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

DIX-NEUVIÈME LETTRE

19 avril 1916.

Chère madame amie,

Vous vous excusez de m'écrire sur des feuilles de papier dépareillées. Crise du papier, expliquez-vous, économie... Peu importe, pourvu que vous m'écriviez. Qu'importe le papier, pourvu qu'on ait l'ivresse. Et puis, vous avez raison : il n'y a pas, en ces temps-ci, de petites économies. Que de papier blanc se trouve perdu dans les correspondances, les circulaires, les prospectus ! Les ministères eux-mêmes donnent l'exemple, comme par hasard. Mais, déjà, quelques personnes coupent ces feuilles de papier blanc aux lettres qu'elles reçoivent et les utilisent pour les lettres qu'elles

envoient. Et je ne trouve pas cela si ridicule. Pas de gâchis, pas de gaspillage, quand la papeterie est en danger! Sans compter que des économistes distingués vous diront que faire toutes sortes d'économies, c'est en ces temps-ci servir la patrie.

Continuez donc à m'écrire sur des feuilles de papier dépareillées. Et même vous avez été prodigue. A l'avenir, vous pouvez m'envoyer votre lettre pliée en trois : deux timbres de cinq centimes servent alors et d'affranchissement et de cachet. Cela supprime l'enveloppe ; ainsi faisaient nos pères.

Ne manquez pas non plus à récolter vos vieux papiers : ils servent à en faire du neuf. Quatre sous le kilo, tel est le prix des chiffons de papier. J'en connais un qui a déjà coûté un peu plus cher à l'Allemagne.

Quelques personnes sages et prudentes pensent même que nous ne faisons pas, dans la plupart de nos dépenses, assez d'économies. Elles disent que la guerre peut durer encore longtemps, que réglementer la consommation dans certains domaines,

ce n'est pas, après tout, crier misère et faire pitié, mais prévenir le moment où l'on pourrait faire pitié. Elles déplorent, par exemple, que la commission du budget, appelée à donner son avis sur la proposition de l'honorable M. Honnorat, relative à l'avance de l'heure légale, se soit prononcée à la majorité contre cette proposition.

La commission du budget doit avoir pour cela d'excellentes raisons. Cette mesure rencontre d'ailleurs de l'objection et de la résistance chez bon nombre de bons esprits. D'autres au contraire pensent que ce serait un stratagème utile et agréable même en temps de paix, à plus forte raison en temps de guerre où il y a une grave nécessité de faire des économies et de réduire les dépenses.

Or, l'éclairage est une grosse dépense par le temps qui court et par les prix courants, dans la vie particulière et publique. Une heure d'éclairage, même d'éclairage restreint, dans une ville comme Paris, songez à ce que cela représente de gaz, d'électricité et, par conséquent de charbon. Je connais même des gens qui

trouvent que Paris est encore éclairé trop brillamment et trop longtemps le soir et qu'il vaudrait mieux ménager le charbon pour le distribuer moins cher au pauvre monde.

Mais à côté ou au-dessus de ces raisons pratiques, il en est d'autres qui ont aussi leur valeur. L'Académie des sports, par exemple, se réjouirait qu'en avançant d'une heure la vie active quotidienne, on utilisât mieux la période de la lumière du jour. C'est fort bien dit. Cette Académie poursuit son but qui est de faciliter à tous et notamment aux ouvriers, aux employés, aux fonctionnaires la pratique des sports. Utiliser la lumière du jour, c'est une admirable formule. Cette lumière est un des biens les plus précieux qui aient été octroyés à l'homme. N'en perdons pas une goutte ! La lumière, c'est la vie. L'idée que la plupart des hommes se font de la mort, ce n'est pas qu'ils ne marcheront plus ou qu'ils n'entendront plus ou qu'ils ne mangeront plus, mais qu'ils ne verront plus la lumière du jour. C'est pourquoi nous plaignons tant les aveugles et que nous jugeons leur sort si misérable.

On raconte qu'il y eut dans les temps très anciens des hommes qui se lamentaient, chaque soir, et faisaient de grands cris, quand le soleil tombait dans la mer ou descendait sous l'horizon. Ils craignaient que l'astre ne reparût plus et que la nuit durât toujours. Le sentiment de tristesse vague qu'éprouvent les personnes sensibles quand vient le crépuscule, n'est peut-être qu'un restant de ces craintes lointaines, et leur mélancolie n'est sans doute qu'un désespoir atténué par l'usage et par la certitude que le soleil brillera à nouveau demain. Ce sont les mêmes personnes qui éprouvent, chaque année, une joie toujours renouvelée et comme une sorte d'ivresse à constater que les jours rallongent. Dès que le soleil est entré dans le signe de Capricorne, elles suivent, passionnement, minutes par minutes, l'allongement des jours, depuis la Sainte-Luce où ils croissent du saut d'une puce jusqu'à la Saint-Antoine où ils croissent du repas d'un moine. Chaque matin et chaque soir, ces guetteurs se réjouissent de la conquête du jour sur la nuit ; ils sentent plus prochaine la montée de la sève et leur cœur se rem-

plit d'espérance. Utiliser la lumière du jour, c'est se conformer à la logique et à la nature. Ainsi les gens de la campagne pensent que la nuit est faite pour dormir. Il faut être arrivé à un certain degré de civilisation, et même de perversion, pour faire du jour la nuit, et réciproquement. Il y a cinq mois dans l'année où l'homme qui se lèverait quand le coq chante et « se coucherait comme les poules », comme disent les paysans, aurait bien le temps de travailler, de se divertir, de se promener, de lire, de rêver, entre l'aube et le crépuscule. Mais se coucher comme les poules est une expression qui ne peut avoir le même sens à la ville et aux champs. A la ville, et surtout à Paris, les poules se couchent fort tard. Il est vrai que les poules noctambules ne constituent pas la plus importante partie de la population laborieuse.

Bien des gens qui travaillent, enfermés toute la journée, parfois dans des réduits où veille sans cesse une lampe électrique ou un bec de gaz, sont ravis, en sortant de l'atelier, de l'usine, du magasin ou du bureau, d'avoir encore quelques heures de jour devant eux. Cela leur met de la consola-

tion au cœur. Une heure de jour de plus, cela compte pour eux. Si l'on consultait les gens du peuple, je suis sûr qu'une grande majorité s'établirait pour l'heure avancée. Mais il ne faut pas demander leur avis aux citadins qui ne lèvent jamais les yeux vers le ciel, qui ne regardent jamais les levers ou les couchers du soleil ni les étoiles, qui travaillent, se divertissent ou s'ennuient sous n'importe quel signe et sous n'importe quel éclairage. Il y a encore ceux qui, quelle que soit l'heure légale, se trouveront toujours en retard sur cette heure. Ce sera la même chose que pour l'heure du théâtre.

Vous savez qu'il y a toujours des gens qui arrivent au théâtre une bonne heure après le lever du rideau. On commencerait à dix heures, ils arriveraient à onze. Somme toute, cette question de l'heure avancée est assez complexe. On est pour ou contre, selon qu'on est du matin ou du soir, sanguin ou nerveux. Et puis il y a les nervo-sanguins et encore les bilio-nervo-sanguins. Et puis, il y a notre horreur des nouveautés, notre goût pour la routine ; il y a encore notre amour de la

discussion et des palabres ; notre irrésolution par abondance de motifs ; tout cela fait que la mesure la plus sage n'est pas adoptée.

Mais il est tard : vingt-deux heures ! C'est une heure avancée, et il y a longtemps que le soleil est couché. Bonsoir, chère amie... Dormez bien.



VINGTIÈME LETTRE

VINGTIÈME LETTRE

25 avril 1916.

Chère amie, je suis venu passer quelques jours dans le Midi, autour des fêtes de Pâques. Quoi ? direz-vous, vous qui restez auprès de vos blessés sans vous donner de congé, est-il des jours fériés en ces temps-ci ? Noël, Pâques, Pentecôte, c'est tout comme : les poilus ne chôment pas ces grandes fêtes. Fêtes carillonnées, fêtes marmitées aussi. Les Boches, si religieux, ne relâchent pas leurs efforts ces jours-là. Et, pourtant, il y a des vacances et des permissions de Pâques, c'est un fait : les trains sont bondés d'où descendent des familles sur les quais de toutes les gares du littoral.

L'autre jour, à Saint-Raphaël, un jeune homme

a sauté du train et est tombé dans les bras d'une jeune femme qui l'attendait. Ils se sont embrassés sur la bouche devant Dieu, devant le chef de gare qui le remplace parfois, devant les autres hommes et les femmes aussi qui se trouvaient là ; ils se sont embrassés, sans se presser, sinon l'un contre l'autre. Aucune gêne, nul respect humain, nulle fausse honte ni désuète pudeur. Il semblait que l'état de guerre eût aboli tout cela chez cette jeune femme charmante, élégante, et qui n'était pas une courtisane, je le jure. Personne n'était choqué ; on souriait autour d'eux : les mères de famille ne détournaient pas la tête. On pensait : « Sans doute un jeune homme qui revient de loin, qui a fait une traversée mouvementée, torpillée peut-être ». Elle se serrait contre lui, amoureusement, et la foule s'écartait sur leur passage, respectueusement.

Oui, j'ai revu le beau pays où vous êtes venue passer quelques jours, au printemps de 1914. Je ne l'avais pas revu depuis. Le Rastel et le cap Roux découpent sur le ciel leurs lignes sévères et harmonieuses ; c'est la saison où, dans l'Es-

térel, fleurissent les genêts, les cistes et les asphodèles. Vous pensez bien qu'après vingt et un mois, je ne m'étonne plus de l'indifférence de la nature par rapport à la guerre ; mais, à vrai dire, j'appréhendais que la nature de ce pays exagérât cette indifférence et que le soleil y mit, en quelque sorte, l'accent du Midi. Mais le soleil a une tenue excellente, discrète : il se montre peu. Il fait du vent, il pleut.

Les habitants, eux, ont toujours l'accent ; mais c'est un accent qui paraît plus grave, du moins dans les campagnes, où l'on parle plus de la guerre, où l'on y pense davantage, où les nouvelles particulières prennent plus d'importance. Un malheur qui frappe une famille émeut toutes les familles de la localité. C'est un sujet de conversation et de réflexion. Dans les campagnes, on saisit peut-être moins bien l'ensemble de la guerre, on en voit mieux les détails. Mais, au midi, comme au nord, si les hommes sont groupés, même dans une petite ville, l'égoïsme se maintient, les petits intérêts s'entretiennent et s'exaspèrent. C'est dans les agglomérations que se déve-

loppe cette vilaine espèce : les profiteurs de la guerre. Je vous prie de croire qu'à la petite ville voisine, les commerçants du Midi ne perdent pas le nord. Il y a, dans les environs, un camp important de Sénégalais ; noire aubaine, excellente clientèle. Pensez donc ! ils ont quinze sous par jour. Ces hommes noirs aiment beaucoup le pain blanc de France ; certains recherchent les poules blanches. Honni soit qui mal y pense. Je veux dire de vraies poules et qu'ils mangent toutes crues. Il paraît que cela fait partie de leur religion.

Chaque matin, en longues colonnes chantantes et sentantes, ces Sénégalais passent devant notre porte. Ils vont faire des manœuvres dans l'Esterel. Ils marchent, courent, rampent dans la brousse, et l'on se croirait transporté dans un paysage sud-africain.

Ce serait un mauvais calcul que de venir s'enfermer à la campagne pour se distraire de l'idée de la guerre. On n'échappe pas à l'obsession, pas plus qu'on n'échappe à la pression de l'atmosphère, dans sa chambre, rideaux tirés et portes closes. De même, cette pression de la guerre

vous suit et vous poursuit, vous enveloppe et vous pénètre, dans les contrées les plus éloignées, dans les paysages les plus calmes. J'en ai fait l'expérience, l'autre jour, par un radieux après-midi, entre deux crises de mistral. On m'avait indiqué, comme une promenade merveilleuse, un nouveau sentier en corniche qu'un docteur amant de la nature a fait tracer avec l'aide du Touring-Club, à mi-côte, tout le long des anfractuosités du cap Drammond. Je ne crois pas qu'il y ait, sur toute la Côte d'Azur, un chemin où l'on découvre à chaque tournant, à chaque instant, des vues aussi magnifiques. Vous savez comme les assauts furieux de la mer et ses caresses bleues ont découpé le granit de ces rivages. Cette mer couleur de saphir que l'on voit à travers la verdure sombre des pins, le ciel d'un bleu plus pâle, les rochers rouges, tout cela est d'une harmonie incomparable. Au large, trois beaux bateaux, trois goelettes, voguent vers le couchant : une douce brise d'est gonfle leurs voiles blanches. Des mouettes volent, plongent, se posent sur les flots et reprennent leur vol.

L'air est parfumé de thym et de marjolaine. Une minute, on se laisse glisser dans cette douceur, dans l'enchantement, dans le rêve. Mais aussitôt, comme si l'on faisait quelque faux pas dans ce rêve, on s'en réveille brusquement, pour revenir au cauchemar habituel et réel. Des idées de tumulte et d'épouvante s'enchaînent, s'associent, par contraste, aux idées de calme et de beauté. Ces trois voiliers arriveront-ils au port sans torpillage ? Le vol plané des grands oiseaux de mer fait songer aux aéroplanes qui survolent les combats. Ce jeune pêcheur que je rencontre, avec qui j'échange quelques paroles : « Avez-vous pris du poisson ? », et tout de suite : « Quel âge avez-vous ? », il sera soldat l'année prochaine. Un arbre frappé par la foudre, aux bords du précipice, évoque les milliers d'arbres tués au front ! Le soleil se couche dans l'or, la pourpre et les roses, derrière la grise montagne de Roquebrune ; la lune d'argent monte dans le ciel. Tant de splendeur ici, et tant d'horreur là-haut. Alors, on voit tout cela, mais on ne le contemple pas ; on ne s'arrête pas à l'admirer. Admirer, ce serait être indifférent un peu.

La nuit vient. On rentre à la maison : la petite bibliothèque de campagne aux modestes rayons vous offre ses livres : philosophes, romanciers, poètes ; mais les beaux systèmes, les belles histoires, les beaux vers, ce sont encore des joies que l'on s'interdit. S'enthousiasmer, ce serait être indifférent un peu. Et l'on prend les livres nouveaux que l'on a apportés, que l'on n'a pas eu le temps de lire à Paris, et qui parlent de la guerre.

Un homme est arrivé hier de Marseille. Il avait très bien vu les Russes qui viennent de débarquer. Il y a vingt mois, à l'époque de la bataille de la Marne, des Parisiens écrivaient à des amis de province qu'ils avaient vu, de leurs yeux vu, des Cosaques à Paris ; que le général Galliéni les avait passés en revue sur la place de la Concorde. O miracle qu'aura fait cette guerre ! Ainsi ce sont les Marseillais qui ont vraiment *vu* les Russes, et les Parisiens qui auront *cru les voir*. Et il y a des gens qui prétendent que rien n'est changé !

Veuillez lire ici, chère madame, etc.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

VINGT ET UNIÈME LETTRE

16 mai 1916.

Chère amie, les circonstances font que je me suis occupé beaucoup de théâtre ces temps-ci : de nouvelles fonctions m'excitent à étudier de plus près les diverses manifestations de l'art dramatique, à l'arrière du théâtre de la guerre. J'ai commencé par Guignol aux Champs-Elysées, car il faut toujours recommencer par le commencement. Il se passe des choses si formidables à l'heure actuelle, tout est tellement en contradiction avec tout, de telles faillites se déclarent dans tous les ordres, que si nous ne redevenons pas des enfants, nous ne connaîtrons pas la vérité.

Donc, l'autre jour, j'étais à Guignol, aux Champs-Elysées, qui sont, en ce moment, merveil-

leux. Ils ont revêtu leur beau manteau vert d'espérance. Les marronniers blancs et roses sont en fleurs ; les massifs de rhododendrons font entre eux des concours de nuances chaudes et tendres ; l'air est tout parfumé des parfums printaniers des blancs acacias et des faux ébéniers. Il y a bien quelques arbres, çà et là, qui sont un peu grillés, déjà ! C'est que dans les premiers jours du printemps, ils ont verdi trop tôt, et les gelées sont venues, hélas ! C'est, dans le monde des arbres, le sort de ceux qui veulent arriver avant les autres. Plaignons les marronniers trop pressés ! Ils ne refleuriront pas à l'été de la Saint-Martin.

Le théâtre de Guignol est un théâtre de plein air. Le public est exposé aux injures ou aux caresses du temps. En outre, ce public est composé en partie de quelques personnes qui ont payé et qui sont assises dans un lieu entouré d'une corde, et en bien plus grande partie de personnes qui n'ont pas payé, jeunes garçons bouchers, midinettes ingénues, vieux philosophes du trimard qui se tiennent en dehors de la corde et se croiraient déshonorés aux yeux du Tout-Paris s'ils payaient

leur place au spectacle. Guignol est donc à la fois un théâtre payant et gratuit nullement obligatoire. C'est à ce double caractère que, seul de son espèce à Paris, il doit de pouvoir jouer de charmantes petites scènes d'intérieur qui font se tordre de rire les spectateurs en deçà et au delà de la corde, qui charment à la fois l'enfant et l'homme fait, l'indigent et le millionnaire.

En outre, Guignol a une troupe d'admirables acteurs qui ne changent pas de mois en mois, mais qui demeurent de siècle en siècle. Guignol est plein d'enseignements : théâtre avec troupe stable ; théâtre bon marché où les spectateurs qui ont payé en ont pour leur argent, et ceux plus nombreux qui n'ont pas payé en ont pour l'argent de ceux qui ont payé ; théâtre parlant qui a sur le cinéma l'incontestable avantage d'un clair et plaisant dialogue. Voilà les raisons de son continuel succès et que je me propose de faire connaître à la prochaine séance de la commission de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Naturellement, j'étais parmi les spectateurs en dehors de la corde, entre un zouave qui n'avait

plus qu'un bras et un marsouin qui n'avait plus qu'une jambe ; mais tous deux avaient la médaille militaire. Nous échangions nos impressions ; ils s'amusaient beaucoup. Un de mes amis qui passait par là et qui m'avait reconnu me salua d'un air ironique, croyant m'embarrasser ; mais je le plaignis de tout mon cœur.

Oui, ce théâtre de Guignol est plein d'enseignements. A un moment, le gendarme brimé par Guignolet a tout le haut du corps jeté en dehors de la rampe, la tête en bas. Alors il implore la pitié du public. Il crie : « Venez à mon secours, mes chers petits enfants... relevez-moi, je vous en prie... j'ai le sang à la tête... Au secours ! je vais avoir une congestion ! » D'abord les gosses rient aux éclats ; et puis, à mesure que la plaisanterie dure, ils deviennent sérieux ; il y a bien encore quelques rires qui fusent de temps en temps, mais le sentiment général est d'une crainte vague et, déjà, les tout petits commencent à pleurer. Merveilleuse vertu du théâtre ! Oui, il y a un moment, à Guignol, où un gendarme de bois fait véritablement croire par suggestion à sa conges-

tion. Alors, timide, hésitante, rougissante, une adorable fillette dont les cheveux s'étalaient en une nappe dorée sur un paletot-cloche vert amende, une bonne petite fille, n'écoutant que son cœur excellent, se leva de son petit banc et vint relever la tête du gendarme. Pour sa récompense, Guignolet, qui était allé cherché un petit balai dans la coulisse, lui en donna un bon petit coup sur la tête, à la grande joie des autres enfants qui n'avaient pas bougé, qui n'avaient pas eu pitié du pauvre gendarme, ou, plutôt, qui avaient eu du respect humain, qui n'avaient pas osé venir à son secours.

Maintenant, le gendarme s'était enfin emparé de Guignolet : il y a une seconde, à Guignol, où la morale est sauvegardée et où force reste à la loi.

∴

En descendant les Champs-Elysées, je songeais à la charmante petite fille qui avait fait simplement une chose admirable. Elle n'avait pas eu de

respect humain, elle n'avait pas eu peur de l'opinion, de la moquerie, de l'ironie ; elle ne s'était pas souciée du qu'en-dira-t-on ; elle avait eu le courage de sa pitié, elle avait obéi tout droit aux injonctions de son cœur, elle avait fait le joli geste et, par là, cette enfant proposait un bon exemple à bien des grandes personnes. Le respect humain ! c'est lui qui empêche le passant d'aider le pauvre homme si justement dénommé « de peine » et qui tire à grand'peine sa petite voiture dans une rue bien montante ; mais que quelqu'un donne l'exemple, aussitôt dix personnes se précipitent pour pousser à la roue.

Il y a une sorte de courage que n'ont pas toujours ceux qui ont montré par ailleurs un courage indomptable. C'est pour cela qu'on se demande avec curiosité ce que feront, après la victoire, ceux qui reviendront. Auront-ils le courage social ? On prévoit, pendant un temps, le règne de la violence. Oui, mais la violence n'est pas le courage. On sait que, chez le peuple, il y a des impulsions, des réactions soudaines, des réflexes ; on sait qu'il est mené par les sentiments et les passions. Mais c'est

surtout dans le monde, dans une certaine société, qu'une certaine sorte de courage est assez rare. C'est que la plupart du temps, dans le monde, on ne se demande pas si une chose est civique, ou morale, ou sociale, mais si elle est mondaine. Tel qui aura sauté le premier hors de la tranchée et accompli mainte action d'éclat, une fois rentré dans la vie civile serrera sans hésitation la main que lui tendra un coquin qu'il sait être un coquin. Tel qui a sauvé un compagnon d'armes entouré de Boches et qui allait succomber, n'osera pas défendre un camarade de cercle si celui-ci est attaqué devant lui, en paroles, il est vrai, mais injustement.

Les femmes, dans des cas semblables, sont en général plus nettes, plus fermes que les hommes. Y a-t-il donc un courage d'homme et un courage de femme ? C'est sans doute par les femmes que se fera la conjonction des deux courages.

J'en étais là de mes réflexions, comme on dit dans les meilleurs ouvrages, quand je rencontrai, au coin de la rue Royale, notre amie, M[me] de Béranges, qui était tout émue.

Elle me raconta qu'elle venait d'assister à l'inau-

guration d'un cercle pour des soldats aveugles.

Leur présidente leur avait lu la lettre d'une jeune fille qui se proposait pour épouser un aveugle de la guerre, expliquant que c'était sa façon à elle de servir la patrie. Rien n'était plus émouvant que cette déclaration ; mais ce qui fut poignant, c'est qu'après la lecture de cette lettre, une vingtaine de mains se levèrent, et une vingtaine de voix crièrent : « Moi ! Moi ! », avec un accent qui écartait toute idée de plaisanterie.

Courage d'homme et courage de femme, cela veut dire aussi courage fort et courage tendre. Je suis sûr que la jeune fille aux aveugles aurait compris et aimé le geste de la fillette du Guignol.

Mme de Béranges me racontait encore (elle voit beaucoup de monde) que, dans les premiers jours de la bataille de Verdun, un tout jeune soldat blessé qui revenait de cet enfer disait : « On parle toujours des héros de Verdun. Qui sont donc ces héros ? Ce n'est pas nous, je pense. Et, pourtant, il n'y avait que nous là-bas. » Voilà, ne trouvez-vous pas, la plus belle expression d'un héroïsme naturel et sublime.

Agréez, chère amie, etc.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

6 juin 1916.

Chère amie, vous me démandez des nouvelles, des choses qui ne soient pas dans les journaux ! Mais je n'en connais pas. Je n'en sais pas plus que vous. Je parcours les feuilles et je ne cherche pas à lire entre les lignes. Je me demande même parfois si les habitants de votre petit village breton n'ont pas la meilleure part : chaque dimanche, après la grand'messe, assis en haut des marches sur le mur du joli cimetière qui entoure la vieille église de granit rose, l'instituteur, un bon patriote, lit un résumé des événements de la semaine, un résumé clair, substantiel et confiant. En faut-il davantage ?

Non, en vérité, je ne sais rien en dehors de ce

que disent les journaux. Les quelques personnes soi-disant renseignées que je rencontre par hasard et qui me font leurs confidences me confirment dans cette opinion qu'elles n'en savent pas plus que les autres. Mais à Paris beaucoup de gens ont la manie de connaître les dessous et de pronostiquer. Dans plus d'une maison, la loge de la concierge et le salon aux lambris dorés ou aux pâtisseries Louis XV rivalisent d'informations sensationnelles et de tuyaux d'importance. Il y a toujours quelqu'un qui connaît un neutre de marque qui connaît un Boche haut placé qui approche le Kaiser et devant lequel ce dernier a laissé tomber des paroles significatives.

Aussitôt les personnes présentes se font des imaginations et une dame court commander une robe ou décommander un chapeau.

Hommes ou femmes, fiers de leurs belles relations dans la politique ou dans l'état-major, ne sont pas fâchés de montrer qu'on les a jugés dignes de recevoir, sous le sceau du secret, une chose de conséquence. Le secret passe de bouche en bouche, toujours avec les mêmes réserves et sous les

mêmes conditions : c'est un jeu courant et qu'on pourrait appeler le « saut du secret ». Il court, il court, le secret ! Mais méfions-nous des gens qui savent, à un mark près, l'état des finances de l'Allemagne et, à un jambon près, sa puissance en cochons.

C'est surtout parmi les oisifs qu'on rencontre des curieux, des bavards et des impatients. Les autres vivent au jour le jour, comme il faut vivre en ces temps-ci, avec l'espérance et la foi. Mais je ne connais pas d'engeance plus indésirable que celle des impatients. Ils trouvent que ça ne va pas assez vite, qu'il ne se passe rien. Il se passe Verdun, tout simplement. Mais à force de fixer le même point, leur vue et leurs idées se brouillent. Et puis, ils sont habitués. Nous sommes tous, d'ailleurs, plus ou moins habitués.

Hélas ! c'est une chose humaine qu'on s'habitue même aux choses inhumaines et surhumaines. On s'habitue à l'horreur et à l'héroïsme, au monstrueux et au merveilleux que contient cette guerre. Vous-même, à la première opération à laquelle vous assistiez, vous avez failli défaillir. Mainte-

nant, votre chair ne faiblit plus à la vue de la chair meurtrie et béante ; votre sang ne se glace plus à la vue du sang ; vous en avez tant vu de ces blessures et de ces plaies... Vous avez entendu tant de cris et de plaintes. Vous vous étonnez de votre maîtrise sur vous-même, vous vous accusez d'avoir un cœur endurci ; mais non, vous avez un cœur habitué ; il est toujours tout plein d'admiration et de pitié. Si vous ne vous étiez pas adaptée, vous auriez succombé, car, pour rien au monde, vous n'auriez déserté. Cette habitude n'est point une seconde nature... elle est nécessaire et transitoire.

Elles étaient aussi habituées ces deux petites filles de Badonviller qui, un dimanche matin, dans le village bombardé, s'en allaient à la messe, marchant au beau milieu de la rue. Un général passe, les arrête, les met à l'abri et les gourmande paternellement de ne pas prendre plus de précautions. « Hé ! monsieur le général, répond la plus petite des deux petites, on n'est pas des puces ! » Avec l'accent lorrain, un peu traînant, sous le bombardement, cet « *on n'est pas des*

puces ! » va rejoindre : *Debout, les morts !* et *Tirez donc les gars !*

Oui, on s'habitue parce que la guerre dure, et ce sera l'étonnement des hommes, dans un siècle, qu'une telle guerre ait pu durer un si long temps. Car les hommes, dans un siècle, seront justes et libres, n'en doutons pas. Peut-être pour qu'une humanité meilleure puisse s'ensuivre, un tel cataclysme était-il nécessaire ? On pense aux révolutions du globe. La civilisation a aussi ses convulsions et ses tremblements. J'ai entendu raconter dans mon enfance qu'un négociant habile avait affiché sur les murs de Paris cet aveu : « Enfin ! nous avons fait faillite ! » Par là, il signifiait qu'il allait reprendre son commerce sur des bases nouvelles et plus avantageuses pour le client.

Si le commerce entre les hommes, j'entends le commerce intellectuel et moral, doit s'établir après cette guerre sur des bases nouvelles et meilleures, c'est une raison supérieure d'accepter cette faillite de la civilisation. Autrement, mieux vaudrait que l'humanité tout entière sombrât dans l'aventure les neutres y compris. Car l'avenir des neutres y

est aussi intéressé. La tragédie effroyable qui se déroule en ce moment pourrait prendre chez eux ce titre d'une comédie de Ponsard : *l'Honneur et l'Argent*. Mais le chef de l'école du bon sens n'aurait jamais prévu un conflit aussi insensé !

Je sais bien qu'il y a un grand nombre d'incrédules quant à cette humanité plus belle que nous désirons, que nous rêvons. Tant pis pour eux ! Mais je me demande alors pourquoi ils tiennent encore à vivre ?

J'ai rencontré l'autre jour l'abbé M..., que j'ai eu le plaisir de connaître chez vous. Il m'a emmené visiter son couvent, tout en haut de la rue Saint-Jacques, en face des jardins de l'Observatoire. De grandes constructions blanches aux lignes simples. Là habitent les sœurs. En face, une autre construction plus petite abrite de vieilles dames laïques qui prennent pension ici et font retraite. Un jardin bien caillouté, avec quelques fleurs et de beaux arbres : aubépines roses, acacias blancs dont les fleurs neigent lentement sur les cailloux, en répandant une odeur sucrée. Un autre jardin en contre-bas, plus mys-

térieux, jardin fermé, *hortus conclusus* où les sœurs se promènent. Quelle paix! quelle tranquillité! Comme on est loin du siècle! — Vos sœurs, disais-je à l'abbé, pourraient ignorer la guerre..... les bruits du dehors, même celui-là, n'arrivent pas en ces lieux. — Elles pourraient l'ignorer, m'a répondu l'abbé, elles ne lisent pas le journal; mais il y a les avions qui passent au-dessus du couvent et qui bourdonnent.

Nous nous sommes assis sous un marronnier et nous avons causé longuement. L'abbé n'est pas sceptique... Il ne pense pas que rien ne sera changé après; il croit, au contraire, que bien des choses seront changées et que l'on ne se doute pas, dans tous les ordres et dans tous les domaines, des conséquences de cette guerre. « Après cette guerre, m'a-t-il dit, voyez-vous, les hommes auront besoin de lire et de vivre des églogues et des idylles. La littérature et la vie seront idylliques. Les hommes voudront redevenir des enfants : du laitage, voilà ce qu'ils demanderont après une telle secousse. Du lait! du lait! ce sera le cri de la paix. Ils

auront une soif ardente de lait ; ils n'iront plus au café ni au cabaret, mais à la laiterie. Oui, des torrents de lait! La vache sera un animal sacré.

» Les hommes seront végétariens; après toutes ces tueries, l'idée que d'innocentes bêtes puissent être immolées à leur appétit leur sera insupportable. Ils reviendront à la terre, la bonne nourrice et la grande éducatrice. Les femmes les y entraîneront : elles sont si intelligentes et si bonnes... elles auront été admirables, pendant cette guerre... et elles comprennent si bien ce qui est nécessaire à la France! La campagne, la nature, voilà la vérité. De frais ombrages, le murmure d'une eau courante, une petite maison blanche avec des contrevents verts ; huit heures de travail pour gagner son pain, huit heures pour les repas, les jeux, la promenade, la lecture, huit heures de sommeil, ah ! si les hommes pouvaient apprécier ce bonheur ! »

L'abbé M... s'anime et s'amuse tour à tour à ces idées de vie nouvelle et champêtre. Ses yeux clairs, tout pleins d'une fine bonté, brillent derrière ses lunettes, et tantôt grave, tantôt riant, il répète : Du lait ! du lait! Pendant que l'abbé

parle, une sœur âgée est allée remplir un arrosoir à la fontaine ; elle se dirige vers le jardin fermé, et ne peut s'empêcher de jeter des regards sur nous, à la dérobée. Ah ! la curiosité conventuelle. L'abbé l'excuse. « Elles sont là pour garder et, pour garder, il faut regarder. » Le soleil se couche, il faut quitter cet îlot de calme blanc dans le tumulte de Paris. Devant la porte d'entrée, deux malles, deux pauvres malles ficelées. Elles appartiennent à deux petites sœurs qui partent ce soir pour le Congo ou le Sénégal ou Haïti ou Tahiti. Elles vont partir sans bruit ; elles reviendront de même.

L'abbé M... est un excellent psychologue. Il est possible qu'après avoir été aux extrêmes dans la violence, les hommes aillent aux extrêmes dans la douceur. De frais ombrages, une petite maison blanche avec des contrevents verts... endormez-vous ce soir, chère amie, sur ces riantes images et rêvez que vous êtes fermière et que vous inspirez un nouveau Jean-Jacques.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

VINGT-TROISIÈME LETTRE

14 juin 1916.

Eh bien ! chère amie, pour le dimanche de la Pentecôte, l'instituteur, dans son communiqué oral et hebdomadaire, aura appris aux habitants de votre village breton la grande victoire remportée par les Russes sur les autres chiens, comme dit mon ami Frédéric Masson, à l'instar des grognards de Napoléon. Depuis huit jours, chaque matin, le général Broussiloff nous offre quelques milliers de prisonniers ; et un tas de noms qui sommeillaient dans notre mémoire, Styr, Strypa, Loutsk, Doubno, Czernowitz, etc., tous ces noms se réveillent joyeusement.

Mais comme j'avais raison, tous ces temps-ci, quand vous me demandiez de vous écrire ce que

l'on disait à Paris dans les milieux, cercles et groupes bien informés, de ne vous en rien écrire du tout ! Comme je vous aurais inutilement troublée ! bien que vous ayez la tête et le cœur solides. Tenez ! il n'y a pas quinze jours, je faisais une visite dans une maison où l'on est admirablement renseigné, où l'on pense d'une façon très française. Jamais, dans le salon de Mme Z..., un fauteuil n'a tendu les bras au lourd pessimisme ni même au doute léger. Pourtant, ce jour-là, une dame très mesurée dans ses propos annonçait qu'elle tenait d'une source claire, que les Russes ne pouvaient faire une offensive avant le mois de juillet. Une autre dame survint et renchérit : pas avant le mois de septembre ! Je n'avais rien à répondre, n'ayant pas, moi, de renseignements spéciaux. Je dus avaler ça avec une tasse de thé. Mais, aussitôt que je fus dans la rue, je me dis que ces dames n'en savaient pas plus que moi, et qu'il ne fallait pas se frapper. Le général Broussiloff m'a donné raison. Je vous le répète, en ces temps-ci, il faut vivre au jour le jour, avec l'espérance et la foi dans le triomphe

final de la plus juste cause ; mais il ne faut pas chercher à arracher à l'avenir tous ses secrets. Je continuerai donc à ne vous écrire que ce que je sais et ce que je vois.

Je sais que vous aviez de l'amitié pour Emile Faguet et qu'en apprenant sa mort, vous avez dû avoir de la peine. Nous en avons tous eue : il était très aimé. L'automne dernier, comme il revenait à l'Académie après une longue absence, nous nous rencontrâmes dans la cour. Je lui demandai de ses nouvelles. Il me répondit, en souriant tristement : « Ça ne va pas. — Mais, qu'est-ce qui ne va pas ? Les jambes ? (Il marchait péniblement.) — Oui, les jambes. Et puis, c'est aussi le cerveau qui f... le camp ! »

Expression qui n'est pas exagérément académique, mais qui contient tant de mélancolique résignation. Et ne trouvez-vous pas qu'il y a une certaine beauté dans la façon familière dont cet homme d'une si grande érudition et d'une si vive pénétration parlait de ce cerveau qu'il avait tant fait travailler ? Cher Faguet, il était bon, charmant et original ; c'était un type, une sorte

d'étudiant honoraire. Je crois qu'il n'avait jamais quitté le quartier Latin. Lorsqu'il faisait encore la critique dramatique au *Journal des Débats*, il me disait un jour que la plupart des théâtres étant « de l'autre côté de l'eau » (tournure quartier-latine), rien n'était plus favorable à la composition de son feuilleton que la traversée de Paris, la nuit, pour regagner son petit appartement de la rue Monge. « Oui, disait-il, plus d'une fois, en passant un pont désert, entre minuit et demi et une heure du matin, dans un fiacre dont les vitres tremblent, devant Notre-Dame dont je connais tous les aspects, sous le ciel clair ou chargé de nuages, plus d'une fois, c'est là que j'ai le mieux vu la pièce que je venais de voir. » Cet homme affable et vraiment simple avait désiré autour de sa mort le plus simple appareil : ni fleurs, ni couronnes, ni piquet d'honneur. Excellent patriote, aimant les soldats, il n'avait pas voulu qu'on les dérangeât. Mais, avant la guerre, j'ai remarqué bien souvent que des antimilitaristes plus ou moins décorés exigeaient, dans des circonstances funéraires, le déploiement de forces militaires auquel ils avaient droit.

Faguet n'a pas voulu non plus de discours sur sa tombe. Modestie, altruisme, philosophie...

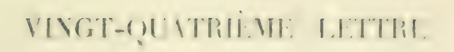
Ainsi, on ne viendra pas troubler son repos, comme on vient, à chaque instant, troubler celui de Mlle Lantelme. De macabres pêcheurs de perles ont à nouveau violé sa sépulture et voilà que sa personnalité revient un instant sur l'eau, si l'on peut dire. Qui eût cru qu'on parlerait encore d'elle au milieu de la grande guerre ? Comme elle est loin, pourtant sa folle et tragique aventure ! C'était dans les choses d'avant la guerre, et l'on songe à cet été de 1911, à cet été sec, brûlant où, pendant trois mois, le vent souffla presque continuellement de l'est. Cet été-là, l'Allemagne avait envoyé le croiseur *Panther* dans les eaux d'Agadir ; mais le Paris qui s'amuse envoyait l'*Aimée* dans les eaux du Rhin. Quel contraste, quels symboles ! Une unité cuirassée, une unité frivole ; un navire de guerre, un yacht de plaisance qui portait Edwards et les amis de sa fortune ; un nom de fauve, un nom de femme : une provocation, une menace... un sourire, une fête. Comme c'est loin tout cela !

Et, sans nulle transition, je m'en rends parfaitement compte, je vous raconterai l'histoire d'une vieille religieuse, d'une courtisane obscure et d'un petit soldat blessé. Le pauvre enfant (il a les deux pieds coupés) est un client assidu d'un de ces nombreux cercles ou foyers du soldat que l'on a fondés à Paris, un peu partout, dans tous les quartiers, et où les convalescents et les permissionnaires trouvent des boissons hygiéniques, des jeux, des journaux, des revues, des livres et tout ce qu'il faut pour écrire. En outre, au foyer en question, des dames apprennent aux soldats à faire de la peinture décorative sur des pots de grès, sur des boîtes, etc. Le petit soldat dont je vous parle avait gagné une vingtaine de francs à ce travail. Quand il s'est vu possesseur d'une pareille somme, un beau soir, il n'est pas rentré à l'hôpital et il n'y est revenu que le lendemain, sans un sou ! Pressé de questions, il a raconté qu'il était allé chez une femme. La vieille religieuse qui le soigne avec une sollicitude maternelle est allée chez la dame, qu'elle a interrogée pour savoir si le petit disait la vérité. Elle est revenue indignée, non pas de ce

que vous croyez, mais de ce que la marchande d'illusions ne s'était pas montrée désintéressée. « Elle lui a pris vingt francs pour ça !... pour ça ! », répétait la sainte fille outrée, sans savoir d'ailleurs ce qu'il y avait dans « ça ». Ce qui la scandalisait, ce n'était pas l'acte d'amour, mais c'était le commerce, le marché.

Abnégation, sacrifice, don pur, entier, parfait et gratuit de soi, voilà ce qu'elle voit dans l'amour : c'est ainsi qu'elle se dévoue, comme vous et tant d'autres, chère amie, à ceux qui défendent la patrie.

Agréez, etc.


VINGT-QUATRIÈME LETTRE

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

20 juin 1916.

Oui, chère amie, l'on voit en ces temps-ci des choses magnifiques. L'autre jour, une dame, une de vos sœurs (ma Sœur l'infirmière, comme dit Mgr Touchet), m'a écrit : « Si vous avez une minute, venez à l'hôpital, vous y verrez le plus admirable spectacle de dévouement qu'on puisse imaginer. »

Je suis allé au Grand Palais, et cette dame m'a emmené dans une salle où j'ai vu deux hommes étendus sur le même lit ou, plutôt, sur une large table dont, avec un matelas, des couvertures et des draps, on avait fait une sorte de lit. Les deux hommes étaient couchés sur le dos, l'un dans un sens, l'autre dans le sens opposé, c'est-à-dire

qu'ils étaient disposés comme les personnages sur les cartes à jouer. On me dit qu'il s'agissait d'un essai de greffe humaine hétérogène. C'est un cas merveilleux, qu'on le considère du point de vue chirurgical ou du point de vue sentimental.

Ces deux hommes sont deux grands blessés jeunes tous deux, vingt-six et vingt-trois ans. Le plus jeune, Rousselot, a été blessé à la jambe, au combat de Morhange, dans les premiers jours de la guerre. Prisonnier en Allemagne, il n'a pas été soigné là-bas avec une grande intelligence. Rapatrié au mois de septembre de l'année dernière, il a dû subir une opération pour un raccourcissement de quatorze centimètres ; entre les deux morceaux de son fémur brisé, il manque de la matière osseuse.

L'autre soldat, Tillette, mitrailleur, a été blessé également à la jambe, le 15 avril dernier, au combat du fort de Douaumont. On a dû lui faire immédiatement l'amputation au-dessus du genou ; mais une seconde opération était nécessaire : il fallait encore couper quelques centimètres de fémur, pour que les chairs puissent se refermer.

Ces détails sont horribles ; mais je sais à qui je m'adresse ; vous en avez vu et entendu bien d'autres, et vous allez voir quelle beauté va sortir de tant d'horreur.

Alors le chirurgien qui a ces deux braves dans son service a dit à Tillette : « Écoute, il faut encore t'enlever un morceau de fémur. Veux-tu le donner à ton camarade Rousselot, à qui il en manque, qui en a besoin ? » Et il lui expliqua en quoi consiste l'opération de la greffe. Tillette connaissait Rousselot, parce que tous deux sont dans le même hôpital, mais il ne le connaissait pas autrement, enfin il ne le connaissait pas « plus que ça ». Mais le mitrailleur a compris qu'il s'agissait de rendre service à un camarade et à la science. Il n'a pas hésité, il a dit oui. Le chirurgien a fait l'opération hardie et délicate, et voilà maintenant ces deux hommes étendus sur le même lit, la cuisse droite de Rousselot contre la cuisse gauche de Tillette, réunies dans le même pansement, frères siamois d'un nouveau genre, mais d'un genre sublime, frères siamois provisoires, jusqu'à ce que le phénomène soit accompli. Et c'est

un spectacle émouvant que celui de ces deux hommes, chirurgicalement liés. Ils sont nés aux deux extrémités de la France ; leurs départements sont à l'opposé sur la carte, comme leurs têtes sur ce lit ; l'un a été blessé à Verdun, avril 1916, et c'était sa troisième blessure ; l'autre a été blessé à Morhange, août 1914 ; ils ne sont pas frères d'armes au sens où on l'entendait dans les guerres anciennes ; ils ont combattu loin l'un de l'autre, ni dans le même temps, ni dans le même lieu ; et ce n'est pas dans la chaleur de l'action, dans la surexcitation du combat que l'un vient au secours de l'autre, mais c'est dans le calme blanc de l'hôpital, avec un altruisme profond, confiant, à la fois spontané et raisonné.

Le chirurgien explique tout cela ; il n'insiste pas sur son rôle à lui ; il dit très simplement ce qu'il a fait ; il espère que l'opération réussira ; mais il veut surtout qu'on admire ses collaborateurs : Rousselot, enfant énergique, visage pâle et anguleux où s'accroche à tous les angles la volonté de vivre ; Tillette, qui continue à l'hôpital d'être un héros, pratique la plus belle charité, la charité

par laquelle on donne quelque chose de soi-même.

Mais les deux hommes qu'un même pansement aura rendus inséparables pour quelques jours, quelle amitié devra les unir après, quands ils seront délivrés l'un de l'autre ! Un si grand souvenir entre eux empêchera sans doute le temps d'accomplir son œuvre habituelle d'oubli. Mais ils s'en iront chacun de son côté, chacun dans son pays, aux deux extrémités de la France. Un jour, par un beau matin d'été, à la campagne, dans un petit chemin à travers champs, j'ai vu sur une pierre blanche, deux insectes bleus, deux libellules, je crois, qui pensaient à la conservation de leur espèce ; l'une avait la tête tournée du côté de l'orient, l'autre du côté de l'occident. Puis, soudain, elles s'envolèrent dans les deux mêmes directions opposées. Tout porte à croire qu'elles ne se sont jamais revues. Peut-être après cet acte d'amour, amour d'une autre essence, amour que prêchait il y a deux mille ans un grand socialiste, Tillette et Rousselot ne se reverront-ils jamais !

Une grande salle blanche, des dames blanches,

un chirurgien penché sur deux blessés dont il a soudé les deux fémurs ; la science, l'héroïsme, la reconnaissance, le dévouement, toute la vertu française ; émouvante illustration pour ces paroles que prononçait Pasteur en 1888, à l'inauguration de ses laboratoires :

« ... Deux lois contraires semblent aujourd'hui « en lutte : une loi de sang et de mort qui, en ima- « ginant chaque jour de nouveaux moyens de « combat, oblige les peuples à être toujours prêts « pour le champ de bataille, et une loi de paix, « de travail et de salut qui ne songe qu'à délivrer « l'homme des fléaux qui l'assiègent. L'une ne « cherche que les conquêtes violentes, l'autre que « le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une « vie humaine au-dessus de toutes les victoires ; « celle-là sacrifierait des centaines de mille exis- « tences à l'ambition d'un seul... Laquelle de ces « deux lois l'emportera sur l'autre. Dieu seul le « sait ! »

Eh ! bien, il y a des hommes qui prétendent le savoir ; ils affirment que c'est la loi de sang et de mort qui l'emportera toujours, jusqu'à la con-

sommation des siècles, jusqu'à la fin de la terre. Il paraît que croire au triomphe de la loi de paix, de travail et de salut, c'est le fait de l'obstination d'un esprit débile, imbécile, au sens étymologique du mot, sans force. Pourtant je veux bien y croire à ce triomphe, ou, du moins, le souhaiter avec Pasteur, avec vous-même : c'est être débile en bonne compagnie. Et puis, qui sait ? l'union de milliers d'esprits « sans force » pourra être la force, dans l'avenir.

En attendant, agréez...

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

11 juillet 1916.

Chère amie, il pleut, il pleut et il n'y a pas moyen de savoir s'il faut attribuer cet excès de pluie à l'excès de canonnade. Un illustre savant m'a dit que cette attribution n'avait rien de désordonné : mais un éminent physicien hausse les épaules, lorsqu'on lui pose cette question. Voilà, d'ailleurs, où nous en sommes pour la plupart des questions, que ce soit dans l'ordre météorologique, politique, social ou moral. Sur chaque point, sur chaque sujet, il y a deux écoles. Elles vont toujours par deux, les écoles, comme Dante et Virgile, seulement elles ne s'accordent pas, comme les divins poètes. Il y a deux écoles, s'il s'agit de prévoir l'après-guerre et les changements que le cata-

clysme aura apportés dans nos mœurs, nos lois et nos idées. De quoi demain sera-t-il fait, après la victoire ? c'est la grande préoccupation de ceux qui veulent échapper à l'heure présente, même si elle est avancée, même si elle est composée, comme ces jours-ci, de minutes émouvantes. Eh ! bien les uns prétendent que rien ne sera changé : d'autres, au contraire, pensent que tout sera bouleversé de fond en comble. Si l'on parle du luxe, des modes, des gens affirment qu'il y aura un désir fou de jouir, de paraître, de s'attifer, de s'habiller et de se déshabiller. Une jeune femme me disait l'autre jour : « Ce sera une bombe incroyable ! » Et comme je la poussais un peu, lui demandant : « Quoi ? les mœurs du Directoire ... des horreurs ? », elle me répondit gentiment : « Des horreurs ? oui et non. »

D'autres femmes, au contraire, prévoient une vie simple, sévère, envisagent même avec résignation la pauvreté. La vérité c'est qu'il y aura de la fête et de la bombe, mais aussi beaucoup de simplicité. Il y aura deux courants qui lutteront l'un contre l'autre, tandis qu'avant la guerre

un seul courant large et rapide nous entraînait l'on sait où !

Si l'on parle du théâtre, tel directeur vous dira : « Après la guerre, on aura un grand besoin de vivre et de s'amuser. Le public voudra des pièces légères, gaies, bouffonnes : des pièces qui commenceront tard, afin que les gens aient le temps de bien dîner, et qui finiront de bonne heure, afin qu'ils puissent joyeusement souper. — Vous parlez apparemment des gens chics ? — Mais il y aura toujours des gens chics, n'en doutez pas. En ce moment même, en pleine guerre, dans mon petit théâtre, je ne peux pas les avoir avant neuf heures. Tenez, hier soir, à dix heures moins un quart, on m'a téléphoné d'un restaurant pour me retenir une loge. »

Ce directeur a raison : il y aura toujours des gens chics ; ils ne seront pas tous les mêmes qu'avant la guerre, parce qu'ils y aura les nouveaux riches et, par conséquent, les nouveaux pauvres. Mais les nouveaux riches copieront à merveille les mœurs des anciens : ils arriveront en retard au théâtre à quelque heure que l'on

commence ; ils ne désireront pas réfléchir et l'ombre d'une idée les épouvantera. Ces nouveaux riches n'auront pas tous le goût des plaisirs délicats : il y en aura parmi eux qui se seront enrichis brusquement à vendre aux poilus le camembert et le pinard le double et même le triple de ce que ces marchandises leur auront coûté. Ne vous attendez pas que ces habiles commerçants deviennent du jour au lendemain des amateurs éclairés : leurs petits-fils, peut-être . La « médicisation », comme toute chose, demandera du temps.

Mais un autre directeur me dit : « Je lève le rideau à sept heures et demie, tout le monde est là. Je leur donne cinq actes, un spectacle copieux comme dans l'ancien temps ; ils sont enchantés. Ils aiment le classique, le romantique, le moderne, la tragédie, le drame, la comédie gaie, la comédie émouvante ; ils aiment tous les genres, sauf le genre ennuyeux ; ils aiment le théâtre. J'ai abaissé le prix de mes places, donc j'ai élevé le niveau du théâtre, car j'ai un public plus vibrant, plus compréhensif, plus connaisseur. N'y a-t-il pas là de bonnes indications pour le théâtre d'après guerre ? »

Oui et non, comme disait la jeune femme aux horreurs. En ce qui concerne le théâtre, comme en bien d'autres choses, il y aura deux courants qui ne mêleront pas leurs eaux.

A propos de théâtre, cette jeune élève du Conservatoire à laquelle vous vous intéressiez n'a obtenu aucune récompense. C'est un peu sa faute : elle concourait en comédie ; elle avait choisi une scène vive et légère ; si elle avait choisi une scène déchirante, elle aurait eu plus de chances d'être remarquée, distinguée. Elle est jeune, elle reviendra de son erreur.

Mais, l'autre jour, à ces concours de tragédie et de comédie, on pouvait remarquer que bien des choses étaient changées. Ah ! que nous étions loin de ces concours d'avant la guerre où l'on ne trouvait pas de salles assez vastes pour contenir tous ceux qui n'avaient aucun droit, aucune raison d'assister à ces solennités, et dont le nombre, vous vous en rendez compte, est illimité. Vous rappelez-vous, car vous en étiez toujours, chère amie, vous rappelez-vous ces chambrées de l'Opéra-Comique et de l'Odéon, cette température

de journées révolutionnaires, cette atmosphère surchauffée et toute chargée de passions ? Alors qu'on donnait moins d'éclat dans les lycées aux distributions de prix, à cause qu'elles sont des leçons d'inégalité, alors qu'on supprimait les concours généraux, pour la même raison, n'était-il pas étrange que l'on proposât aux seuls élèves comédiens des occasions de surémulation et de surpublicité ? Il est vrai que déjà deux années avant la guerre on était revenu à la petite salle modérée de l'ancien Conservatoire : mais c'était encore une salle de spectacle, avec tout ce qu'un tel lieu comporte d'inutile et de profane. Mais, aujourd'hui, tout se passe dans une petite salle carrée.

Le jury, au premier rang, n'est pas distrait par la vue des belles invitées, car il leur tourne le dos simplement. Le public, d'ailleurs, est peu nombreux ; il est sage, calme, raisonnable ; il ne manifeste plus, ni dans un sens, ni dans l'autre. C'est quelque chose entre le huis clos et la cohue : c'est la soirée de contrat dans une famille modeste, mais honnête. Croyez-moi, chère amie, il ne faut

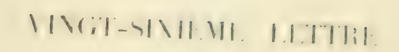
pas désespérer de la régénération d'un peuple qui, du jour au lendemain, a su ainsi réduire le cabotinage en fleur à sa plus décente expression.

Aussi qu'est-il arrivé ? Rien. Je veux dire que nulle Phèdre, nulle Rosine ne s'est évanouie. Il n'y a eu ni attaque, ni contre-attaque de nerfs. Et puis, toutes ces jeunes filles ont vu autour d'elles tant de deuils, de souffrances et de misères ! Entre leurs classes et leurs études, elles trouvent le temps de jouer pour les blessés, dans les ambulances, et pour les œuvres dans les matinées de reconnaissance ; elles trouvent le temps de travailler, de tricoter, de coudre pour les malheureux. Tout cela leur a fait un cœur plus vaillant, une âme plus fière. Elles sont des sœurs, des amies, des marraines. Aussi, aucune ne versa, du moins devant le public, ces touchantes larmes de déconvenue, ou bien ces pathétiques larmes qui montent soudain à de jeunes yeux, lorsqu'ils entrevoient, dans une minute douloureuse, tous les efforts perdus, et la carrière compromise ou brisée.

Chose singulière, ces larmes les dieux voulaient-ils donc qu'elles fussent versées ? ce fut un pauvre

enfant, un jeune homme, qui, cette année, les versa ! Et, dans la salle, derrière nous, un autre enfant qui était amputé d'une jambe, disait entre haut et bas : « Ce n'est rien que ça, mon garçon, tu en verras bien d'autres. » Ainsi, on retrouve la guerre partout, même dans les concours du Conservatoire. Elle enveloppe et pénètre tout.

Agréez, chère madame amie, etc.



VINGT-SIXIÈME LETTRE

VINGT-SIXIÈME LETTRE

18 juillet 1916.

Oui, je suppose bien, chère amie, que là-bas, dans votre hôpital breton, le 14 juillet s'écoula tout semblable aux autres jours. A Paris, ce ne furent que quelques heures, mais sublimes, religieuses : il y eut communion. Vous avez dû lire les journaux. Le simple récit de ce qui s'est passé, le très simple récit sans commentaires, sans littérature, fait monter les larmes aux yeux.

Quant à madame Foule, qui se trouvait tout entière sur le passage des troupes, vous pensez si elle était émue, transportée, enchantée, chavirée, ravie, bouleversée. Quel spectacle aussi ! Ah ! comme elle acclamait les Écossais, les Russes, les Belges, les Sénégalais vernissés, les petits Anna-

mites ! Et cela ne l'empêchait pas de s'émerveiller et de s'amuser comme une folle au passage d'un petit tambour-major qui faisait avec sa canne mille facéties, calembours, coq-à-l'âne et autres contrepetteries.

Poilus, tommies, sidis, tous avaient ses sourires et ses baisers; à tous elle jetait des fleurs. Tous ces hommes de différentes nations et de différentes couleurs, elle savait bien que ce n'était pas pour un sanglant caprice de conquête qu'ils étaient réunis, elle savait bien que ce n'était pas pour une guerre de magnificence qu'ils combattaient avec un courage magnifique ; mais elle disait, en les voyant passer : « Voici les défenseurs du droit, de la justice et de la liberté. » Que la grande victoire descendît un jour, et peut-être bientôt, sur ces drapeaux, madame Foule n'en doutait pas un seul instant ; elle n'en a jamais douté. C'est que madame Foule a plus que de l'optimisme, c'est un mot trop bourgeois pour son grand état d'âme populaire : elle a l'espérance et la foi ; elle a aussi la charité. Ces trois vertus théologales sont aussi les trois vertus nationales.

Quelqu'un me disait : « J'avais été invité chez des gens, pour voir passer les soldats ; mais j'ai préféré me mêler à madame Foule. » Comme je le comprends ! Et, ces jours-là, comme nous aimons madame Foule pour son bon cœur, sa bonne humeur, sa profonde et large sensibilité ! Comme elle nous repose de notre autre amie madame Dumonde !

Vous entendez bien qui j'entends par madame Dumonde : elle est d'ailleurs nombreuse et diverse et toujours charmante. C'est votre belle cousine Clotilde, présidente de cette œuvre des Désœuvrées dont le dossier en reconnaissance d'utilité publique est au Conseil d'État. C'est cette autre dame que vous connaissez bien, qui est renseignée à tort et à travers, qui connaît trop d'hommes politiques, et qui vous annonce, par exemple, que les Anglais ne songent pas à faire l'offensive avant le printemps de 1917 dans le moment même que leur canonnade commence. Parfois, tumultueusement patriote, c'est une cornélienne qui abat des noix. D'autres fois, son état d'âme peut présenter cette nuance indésirable qui

est la nuance opti-pessimiste, c'est-à-dire un optimisme avec des restrictions, des réticences. Alors, elle vous dit des choses comme celles-ci : « Cela va trrrais bien, mais quel dommage que nous n'ayons pas, etc., etc. » Ou bien encore : « Il faut aller jusqu'au bout et on ira : mais quelles hécatombes ! » Et elle étale tous les maux de la guerre. Paroles inutiles. Hélas ! nous le savons bien que la moindre attaque ou contre-attaque coûte trop de vies humaines. Mais avons-nous voulu cette guerre épouvantable ? Pouvons-nous brusquement la terminer ? N'est-ce pas la civilisation, l'idéal, et l'existence même de notre pays qui sont en jeu ?

Ou bien madame Dumonde songe à l'après-guerre et prévoit les impôts à payer. Vous connaissez la phrase : « Certainement, nous serons victorieux ; mais songez à tous ces milliards qu'il faudra amortir, rembourser. » Evidemment ; mais soyons d'abord victorieux, le reste n'est rien et plaies d'argent ne sont point mortelles.

C'est certainement l'avis d'une jeune femme dont j'ai fait la connaissance l'autre jour, à l'exposition de la Cité reconstituée. Voici comment.

J'avais visité quelques-unes de ces maisons bon marché et aussi la jolie maison de trente-cinq mille francs, vendue plus de trente-cinq fois et qui est une merveille. Ce serait même à souhaiter d'avoir sa demeure brûlée, pour bien vite élever à la place une aussi plaisante habitation ! Et il y a encore des rendez-vous de chasse pour personnes éprouvées par la guerre et qui sont de véritables bijoux et le dernier mot du confort moderne. Enfin j'étais venu m'asseoir dans une petite chambre d'une petite maison en bois créosoté, éclairée par une petite fenêtre et qui me rappela soudain un chalet-auberge dans les montagnes du Dauphiné, auprès de la cascade de l'Oursière. En fermant les yeux, je voyais d'un côté une grande pente couverte de noirs sapins et de l'autre côté un précipice au fond duquel roulait et grondait un torrent. J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une jeune femme et un sergent entrèrent dans la salle à côté. Le jeune homme avait la médaille militaire, la croix de guerre... et une jambe de bois. Ils s'informèrent du prix de la petite maison auprès de la demoiselle qui était là pour donner tous ren-

seignements. « C'est tout à fait ce qu'il nous faut, disait la jeune femme en battant des mains. Ici sera notre chambre, là ton cabinet, à côté la salle à manger. » Elle disposait des meubles par la pensée. Elle rêvait tout haut. Elle expliquait à la demoiselle : « Nous avons un terrain bien planté d'arbres fruitiers, au bord d'une jolie rivière. Nous installerons la maison à mi-côte ; nous aurons des poules, des lapins, un grand potager qui nous donnera des légumes. — Ah ! Michel, nous serons très heureux là-dedans. Je sens que j'aimerai cette vie-là. A Paris, avec ce que nous avons, ce serait la misère. Et puis tu auras tes livres. On ne s'ennuie jamais avec des livres ». Elle aurait pu ajouter : et quand on s'aime. Elle regardait le sergent avec une expression de tendresse infinie. Puis ils partirent et, sur la porte, je l'entendis qui disait : « La Maison du berger. »

Ces simples mots murmurés par cette jeune femme élargissaient soudain le débat. Cette cité reconstituée devenait aussitôt symbolique. N'était-ce pas déjà significatif qu'elle s'élevât en plein Paris, au vingtième siècle, dans ce paysage de pierre

que forment, autour de la place de la Concorde, tant de beaux monuments ? Je remarquai alors que, parmi les visiteurs, quelques vieux couples, petits rentiers sans doute inquiets de l'avenir, mais surtout de jeunes couples regardaient les maisons de bois avec un intérêt sentimental. Et comme un gros homme disait : « Oui, mais ça doit flamber comme des allumettes », j'eus envie de lui citer ce passage du journal du capitaine Cornet qui passa trois ans chez les Senoussistes, les Ouaddaïens et les Kirdis, et écrivait un 9 février 1907 :

« Un incendie a détruit les cuisines en paille des tirailleurs, peu s'en est fallu que le village tout entier ne flambât. Les pertes ne sont pas grosses. Dans quelques jours tout sera reconstruit. Voilà bien l'avantage de ces villages de paille sur nos cités de bois et de pierre. » Mais oui.

En rentrant chez moi, j'ai pris dans la bibliothèque les poésies d'Alfred de Vigny, et j'ai relu *La Maison du Berger*. Le poète dit à Eva :

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit

Le Monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne.
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché.

Les poètes sont des prophètes. L'humanité, dans sa course et dans sa courbe, a sans doute dépassé « le point de science » au-dessus duquel elle ne saurait être heureuse. Ne faut-il pas qu'elle revienne à la nature, à la terre nourrice et éducatrice ? Peut-être, au lendemain de la grande guerre, dans la verdure, vont se cacher, nombreuses, les Maisons du berger.

Je sais que c'est aussi ce que vous souhaitez.

Agréez, chère amie, etc.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

25 juillet 1916.

Chère amie, saint Médard doit être un pacifiste : son nom, d'ailleurs, n'a rien de guerrier et je ne sais pourquoi l'on n'imagine point un général qui s'appellerait Médard. Alors, il a envoyé de la pluie pendant quarante jours pour mouiller la poudre des combattants, sans faire le départ entre ceux qui ont voulu cette guerre et ceux qui ont dû l'accepter, entre ceux qui ont attaqué et ceux qui se défendent. Puis le soleil s'est montré ces jours-ci. Dans le sensible Vexin, le paysage avait les couleurs franches et les contours nets du bel été. On était plein d'espérance. Puis le ciel s'est à nouveau voilé. La campagne est lourde, triste : on entend à chaque seconde les

coups sourds des gros canons : c'est la bataille de la Somme. Les fruits ne mûrissent pas, l'or des blés est tout pâle : on dirait que la nature veut ajouter ses maux à ceux de la guerre et qu'elle refuse ses bienfaits aux hommes, pour les punir d'être aussi méchants.

Il paraît que la nature des femmes de la région de Stettin ne les incite pas à refuser leurs bienfaits aux prisonniers de guerre, et le général commandant de cette région les menace même de peines pouvant aller jusqu'à un an de prison, dans le cas où elles ne seraient pas inhumaines pour les Français. Et cela me rappelle un mot de l'abbé Wetterlé. C'était l'an dernier, à un déjeuner auquel nous avait conviés la presse franco-américaine. Dans les premiers mois de 1915, on parlait encore beaucoup des atrocités allemandes ; on en parle moins, on a tort... c'est ainsi que l'oubli vient, et le sujet est loin d'être épuisé. Quelqu'un dit : « Quand nous irons en Allemagne, il faudra leur rendre tout ça. — Y pensez-vous ? dit un autre ; les Français sont incapables d'égorger des enfants, de supplicier des vieillards, de violer des jeunes

filles devant leurs parents attachés sur des chaises, pour que ceux-ci soient spectateurs dans cette abomination. » Alors M. l'abbé Wetterlé observa : « Si nous allions en Allemagne, ce seraient nos soldats que l'on violerait. »

J'ai eu l'occasion, il y a quelques mois, de causer avec un jeune homme, grand blessé qui revenait d'Allemagne et que son père, un de mes vieux amis, avait emmené se refaire au soleil de notre Côte d'Azur. Il avait été blessé, dès les premiers jours de la guerre, à Bapaume : nerf sciatique sectionné au-dessus du genou par une balle de mitrailleuse, une balle dans le front ; enfin, comme il disait lui-même, il avait été fort amoché. Emmené prisonnier en Allemagne, il avait fait deux hôpitaux : bien opéré, assez bien soigné, mais mal nourri. « Les infirmières, disait-il, sont très militaires, et d'allures très masculines ; mais elles flirtent volontiers avec nos hommes. » Il est joli garçon ; il avait eu une sorte de petit roman avec une dame du Hanovre. Les infirmières là-bas ont toutes un petit block-notes pendu à leur ceinture, comme les épiciers, pour écrire leurs notes

de service. C'est sur les feuillets de ce block que la tendre Hanovrienne écrivait ses billets doux.

« Ne lui jetons pas la pierre pour avoir été sensible », dit le père du jeune homme ; et, me prenant à part, il me dit : « Je ne vous ai jamais raconté ce qui m'était arrivé autrefois avec une dame allemande ? — Non, mais vous allez me le raconter. — N'en doutez pas : vous qui écrivez, cela peut vous intéresser. C'était en 1889 ; vous savez que, cette année-là, les rapports entre la France et l'Allemagne commencèrent à se détendre. Guillaume II venait de monter sur le trône : il apparaissait tout blanc, non pas comme un cuirassier, mais comme Lohengrin ; on lui prêtait des vues à la fois larges, profondes et élevées ; la formalité des posseports était supprimée pour se rendre en Alsace-Lorraine ; déjà, à la faveur de l'Exposition et de bien d'autres choses, la grande infiltration commençait et les Allemands venaient nombreux à Paris.

Je fréquentais alors, j'étais jeune, vingt ans ! chez un personnage fort connu, une sorte d'aventurier, qui recevait avec Tout-Paris un monde

assez mêlé de métèques et d'aubains. Un jour, je vis débarquer chez cet homme une baronne allemande : c'était une femme d'une trentaine d'années, blonde, grasse, blanche, avec des yeux bleus assez beaux et vraiment d'une grande douceur. Pour la commodité du discours, je l'appellerai Germania, bien qu'elle n'eût rien d'une Walkyrie. Je lui fus présenté ; je la rencontrai deux ou trois fois chez l'aventurier qui, un beau soir, me la confia, sous prétexte que j'étais peintre et que Germania mourait d'envie de connaître Montmartre et d'y vivre toute une soirée, comme un modèle avec un rapin. Nous dînâmes donc à Thélème ; nous allâmes entendre chanter Aristide Bruand, puis, sur le désir formel de Germania qui voulait voir une installation d'artiste, je l'emmenai dans une chambre assez vaste pour me servir d'atelier ou, si vous préférez, dans un atelier assez petit pour me servir de chambre. Nous voilà donc tous les deux seuls dans cette pièce, à onze heures du soir ! Il faut vous dire qu'à cette époque je traversais un grand chagrin d'amour. J'avais pour amie une modiste qui par l'élé-

gance, le charme, la grâce, l'allure, le chic, le je ne sais quoi, le « viens ici », comme disent nos amis les Russes, était bien la Parisienne la plus séduisante que l'on puisse imaginer. J'adorais cette enfant ; mais elle me trompait : je m'en étais aperçu à mille détails dont le moindre était que je l'avais surprise entre les bras de mon meilleur ami. J'avais été obligé de rompre, « puisqu'ils m'avaient vu », comme dit l'autre ; mais j'en souffrais ! Alors j'étais bien triste auprès de cette étrangère ; je ne pouvais détacher mes regards du portrait de ma maîtresse... jamais elle ne m'avait paru aussi jolie. Germania me reprocha mon silence. En vain j'essayais d'être aimable et, même, je me souviens que, pour m'encouragnr, je me répétais le refrain d'une chanson que j'avais entendue au café-concert, chantée par Paula Brebion :

> J'ai dix-huit ans, je suis Français,
> J'ai du cœur comme un autre, en somme,

Rien n'y faisait. Je me trouvais stupide, ridicule ; je comprenais bien que je trahissais la vieille ga-

lanterie française. Je sentais qu'il fallait sortir de cette situation, coûte que coûte, lorsque je m'aperçus d'une chose horrible. Mais comment vous dire cela ? Je ne voudrais pas compromettre une femme... bien qu'il y ait tout à l'heure trente ans de cela... et puis, en somme, je ne vous la nomme pas. — Mon Dieu ! qu'allez-vous m'apprendre ? — Enfin, fût-ce instinct, calcul, hasard ou réminiscence, Germania, qui connaissait admirablement notre littérature, se comporta à peu près comme Mme Levasseur dans *la Confession*, vous savez bien, cette Mme Levasseur qui, se trouvant seule avec l'enfant du siècle, malade comme moi d'un malheureux amour, et le croyant timide et respectueux, appuie son pied assez haut sur le chambranle de la cheminée, de sorte que, sa robe ayant glissé, sa jambe se trouve entièrement découverte... Vous voyez cela d'ici. — Je vois, et alors ? — Alors, je constatai que Germania avait la jambe assez forte et des bas blancs et noirs, à damier, mon ami, à damier ! — Que fîtes-vous ? — Cette vue me fut insupportable. J'aperçus, comme dans un éclair noir, chaussée de soie

noire, la spirituelle jambe de ma maîtresse... et je détournai la tête. Germania, qui avait rabaissé sa robe, me pria de la reconduire chez elle. Je ne l'ai plus jamais revue ; mais, depuis, je nourris le remords d'avoir donné au désir allemand une fausse idée de la puissance française. »

Je répondis à mon vieil ami : « Il ne faut pas nourrir ce remords, il ne faut même pas le loger. Votre aventure est doublement significative. Le désir ou, plutôt, la convoitise allemande, à la veille même de la grande guerre, se trompait encore sur la puissance française : le cœur a des raisons que la kultur ignore. Et puis j'aime assez que la réalité d'une baronne allemande n'ait pas pu vaincre l'évocation, le souvenir d'une modiste parisienne. Cette jambe assez forte dans un bas à carreaux blancs et noirs, c'est encore un symbole : c'est le poteau-frontière entre la finesse française et l'épaisseur boche. Germania, certes, a dû vous en vouloir de votre distraction, mais soyez persuadé qu'elle en a surtout voulu aux Parisiennes. Cette guerre, qu'a préparée et décidée l'Allemagne, c'est aussi, il ne faut pas l'oublier, une guerre contre la grâce. »

Je ne m'excuse pas, chère amie, de vous avoir conté cette histoire, en apparence légère. Étant la vertu même, vous êtes la même indulgence, et je vous prie d'agréer, etc.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

VINGT-HUITIÈME LETTRE

1er août 1916.

Chère amie, j'accepte avec un grand plaisir votre aimable invitation à venir passer quelques jours auprès de vous. Je reverrai donc les Sept îles, parfois pareilles à des îles de rêve, mauves et roses, par certaines aubes ou certains crépuscules. Je reverrai le soleil se coucher en incendie, en gloire, derrière Notre-Dame de la Clarté. Et puis, le premier jour que vous aurez congé, nous irons à Tréguier, car nous avons un renseignement à donner à Renan.

Dans la préface des *Feuilles détachées*, le philosophe, s'adressant aux jeunes gens, leur dit : « Que de choses vous saurez dans quarante ou « cinquante ans que je ne saurai jamais! Que de

« problèmes vous verrez résolus! Quel sera le « développement du germe intérieur de l'empe- « reur Guillaume II? (Il venait de monter sur le « trône). Qu'adviendra-t-il du conflit des nationa- « lités européennes? »

Et, comme ces vieux Arabes du Liban qui, par testament, désiraient être avertis dans leur tombeau quand les Français seraient maîtres du pays, Renan pense qu'il y a telle nouvelle qui, glissée furtivement à son oreille, dans son tombeau, pourrait le faire tressaillir au point de le ressusciter!

Mais il faut bien des formalités pour soulever la pierre d'un tombeau et, même sur le vu de ce passage des *Feuilles détachées*, l'administration nous refuserait l'autorisation. Donc, si vous voulez, nous irons à Tréguier où, sur une petite place, au milieu des arbres, à côté de la cathédrale, s'élève la statue de cet homme illustre. Et nous lui dirons simplement :

« Maître, nous venons répondre à vos préoccupations quant au développement du germe intérieur de Guillaume II. Nous en savons déjà assez

pour vous renseigner et nous pouvons vous dire que jamais germe intérieur d'empereur ne s'est développé d'une façon aussi fâcheuse pour l'humanité. O maître, nous allons vous faire de la peine ; vous avez aimé l'Allemagne ; vous avez admiré une grande époque de la race allemande où de fortes qualités révélèrent tout à coup une forme inconnue de l'aristocratie humaine ! une époque où la philosophie était la poursuite de la vérité dans tous les ordres, où l'infini était compris, embrassé, réalisé dans toute la vie, où l'esprit allemand ressemblait à Jéhovah qui, selon la belle expression de Job, « fait la paix sur les hauteurs ». Quelle tristesse pour vous, quelle désolation, si vous pouviez voir l'Allemagne 1914-1916, cette Allemagne qui a préparé, organisé, voulu et décidé la guerre la plus horrible qui ait ensanglanté l'Europe !

« Dans le temps que vous écriviez cette préface des *Feuilles détachées*, les imaginations les plus diverses s'exerçaient sur la nature du Kaiser, et comme il était un tragique à transformations — on ne connaissait que les comiques dans ce genre-là — on pouvait voir en lui l'empereur de la paix, mal-

gré ses discours et ses gestes contradictoires.

« Les nombreuses gens qui ne doutaient pas que Guillaume II voulût faire le bonheur de l'humanité n'avaient jamais songé à rapprocher ces deux mots : Hohenzollern humain ; aussitôt ils en auraient vu toute l'ironie et toute la grimace : c'est quelque chose comme tigre végétarien. Ainsi, parfois, il est bon en mathématiques de mettre à côté l'un de l'autre deux termes éloignés dans une équation : ils prennent soudain un rapport singulier. Mais, dès 1888, les humoristes avaient pensé que le jour où Guillaume II tomberait sur nous, ce serait, comme on dit, à bras raccourci. Les humoristes avaient raison. Et quand l'Empereur eut pris sa décision, on connut tout de suite le fond de son cœur : mensonge, hypocrisie, bluff, insolence, cruauté, rien n'y manquait. Dès les premiers jours de la guerre, les horreurs, les atrocités, les crimes, les procédés d'intimidation dont les Allemands accompagnaient la violation de la Belgique et la ruée sur Paris bouleversèrent toutes les idées des philosophes et des savants qui avaient admiré l'Allemagne. On se mit aussi-

tôt à rechercher dans la philosophie et dans la science allemandes les raisons suffisantes et les racines traçantes et pivotantes de cette barbarie savante. On conclut à un orgueil démesuré et à une cupidité incommensurable. En effet, cette guerre de conquête et d'hégémonie est bien la guerre du ventre allemand, de la goinfrerie allemande.

« On le vit bien aux premières heures. Ce fut une vague de sang, de sadisme, de stupre, de soûlerie et de scatologie qui déferla sur la Belgique et sur le nord de la France. Aux cris de Paris, Kapout ! et de : Champagne, champagne ! A la déclaration de guerre, tout ce peuple allemand, soldats et civils, hommes et femmes, tous firent des grognements et des reniflements joyeux, grognements d'animaux auxquels on ouvre la porte de la porcherie et qui galopent vers la truffière, la glandée ou les eaux grasses.

« Et, dans un manifeste fameux, quatre-vingt-treize intellectuels allemands approuvèrent.

« Après deux ans de guerre, chaque jour apporte encore un nouveau crime allemand. Après

l'assassinat de miss Edith Cavell, c'est l'assassinat du capitaine Fryatt. Il y a trois semaines, un de leurs aviateurs jetait des bombes sur la ville de Saint-Pol. C'était le jour de la première communion ; les rues étaient pleines de petites filles blanches qui se rendaient aux vêpres. Quel objectif pour un junker aviateur ! Une de ces enfants eut le bras emporté. *Gott mit uns !*

« Si le degré de civilisation d'un peuple se mesure à la façon dont il traite des ennemis désarmés, des soldats à sa merci, jugeons leur kultur à la façon haineuse, lâche, ignoble dont ils traitent nos prisonniers. Enfin, par leurs forfaits à Lille, à Tourcoing, à Roubaix, ils ont encore progressé dans l'abjection. Imaginez ce que dut être dans la nuit cette opération hideuse : les cris et les larmes de ces pauvres gens qu'on arrachait les uns des autres, la jeune fille séparée de la mère, la sœur du frère, le petit-fils de l'aïeule ; et les lourdes plaisanteries et les gros rires des soudards, car chez l'Allemand la cruauté s'assaisonne volontiers d'ironie.

« Voilà, maître, ce qu'a amené le développe-

ment du germe intérieur de l'empereur Guillaume II. Cependant, en des discours qui tous commencent par : Camarades, et dans lesquels il semble en effet « faire camarade » et lever les bras devant ses soldats qui le jugeront bientôt, qui le jugent déjà peut-être, le Kaiser chante la palinodie, affirme que le peuple allemand, ce peuple paisible, ce peuple qui désire le plus la paix dans le monde, ce peuple vertueux et doux est la victime d'une combinaison de pays qui complotaient la destruction de l'Allemagne. On croit rêver ! Mais il est écrit que de cette guerre effroyable qui devait le faire l'empereur du monde, par le développement de son germe intérieur Guillaume II sortira l'empereur de l'immonde.

« Vous écriviez, maître, en 1845 : « J'ai étu-« dié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un « temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, « élevé, moral, beau et touchant. O mon âme ! « oui, c'est un trésor, c'est la continuation de « Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Oh ! « qu'ils sont doux et forts ! Je crois que le Christ « nous viendra de là. »

« Oui, c'est de là qu'il nous viendra, mais ce n'est pas de la façon que vous pensiez. Il fallait peut-être que Guillaume II déchaînât cette guerre horrible, pour inspirer au monde une définitive horreur de la guerre. Une telle guerre avance sans doute l'ère de bonheur et de paix que les hommes de bonne volonté espèrent depuis des siècles. Après ce tremblement de civilisation, ces hommes-là pourront prêcher, par toute la terre, la douceur et la fraternité entre les hommes, avec l'espoir d'être entendus. »

Voilà, chère amie, ce que nous dirons à Renan. Il l'eût mieux dit, mais qu'importe.

A bientôt, et veuillez agréer, etc.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR PROTAT FRÈRES, A MACON,

POUR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE FRANCE

LE 12 JANVIER 1917

2614